

Le Marxisme Vivant

Revue de Théorie et Politique Internationale

Nahuel Moreno : une vie au service de la IV Internationale

Numéro spécial 2007

Le Marxisme Vivant a publié des articles du dirigeant trotskyste argentin Nahuel Moreno à plusieurs occasions. D'autre part, divers auteurs l'ont cité dans leurs articles publiés dans cette revue. Ce n'est pas par hasard. La vaste tâche révolutionnaire de Moreno, dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle, l'a transformé en une référence obligée pour un ample secteur d'intellectuels et de militants de gauche.

A l'occasion du 20^{ème} anniversaire de sa mort, notre revue publie cette édition spéciale en son hommage. Elle commence par un article d'un dirigeant de la Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale, l'organisation internationale que Nahuel Moreno a construit et a dirigé jusqu'à sa mort. Par la suite, il y a une série d'articles de Moreno lui-même et, finalement, une chronologie de sa vie.

Les textes de Moreno sont une sélection de ses principaux articles sur la construction du parti mondial de la révolution. Pour les éditeurs de cette revue, il a été difficile de choisir les textes à inclure. Sa vaste oeuvre comprend plusieurs domaines : économie, politique, histoire, logique, etc.

Le choix du sujet (la construction du parti révolutionnaire mondial) est en rapport avec le fait que Moreno, tout comme Trotsky, considérait que la principale tâche des révolutionnaires est de construire une organisation et une direction internationale, étant donné que tout parti révolutionnaire national, s'il ne fait pas partie d'une organisation internationale, tend inévitablement à dégénérer. De cette manière, en hommage à Nahuel Moreno, nous avons voulu être fidèles à ce qu'il considérait comme essentiel, le parti mondial de la révolution.

Edition en langue française du Numéro Spécial de la revue **Marxismo Vivo** - 2007 - publiée en espagnol (voir www.marxismovivo.org).

Les notes de bas de page de cette édition, autres que les références bibliographiques, sont des éditeurs de *Marxismo Vivo* (en espagnol) ou d'éditions antérieures en espagnol des textes de Moreno, sauf indication contraire : N.M. pour Moreno lui-même et NdT pour la traduction.

Un index de matières, reprenant entre autres les nombreux sigles utilisés dans le texte, a été ajouté dans cette édition.

Adresse de contact en Belgique:

Ligue Communiste des Travailleurs - lct.cwb@gmail.com

Ed. resp. : J.Talpe-rue de l'Elan 73-B10 - 1170 Bruxelles

Vingt ans depuis la mort de Nahuel Moreno

Quelques réflexions sur le « morénisme »

Martín Hernández

Membre du Comité Exécutif International de la
Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale

Quand un dirigeant acquiert une grande notoriété et apporte quelque chose de qualitativement différent de ses prédécesseurs, que ce soit positif ou négatif, il est habituel dans la gauche que ses partisans, comme d'ailleurs ses ennemis, identifient ce mouvement avec le nom du dirigeant. On parle ainsi de marxisme, de léninisme, de stalinisme ou de trotskysme. Il y a quelques milliers de personnes qui se considèrent « morénistes », façon de s'identifier avec les idées et l'œuvre pratique du dirigeant trotskyste argentin Nahuel Moreno, mort il y a 20 ans. C'était déjà le cas lorsque Moreno était en vie, et beaucoup plus après sa mort, même si ces personnes sont organisés dans des courants différents. Il y a lieu maintenant de se demander si cette dénomination est correcte. Y a-t-il un « morénisme » ? Moreno a-t-il fait des apports qualitatifs qui justifient de parler de « morénisme » ? Ou cette dénomination ne va-t-elle pas au-delà de l'identification affectueuse avec un dirigeant trotskyste très respecté ?

Il faut remarquer, à propos des noms qu'acquière les mouvements, que ces dénominations ne sont pas toujours correctes. Moreno lui-même jugeait qu'il était injuste de parler de « marxisme », parce que cette dénomination identifie une certaine conception du monde avec Karl Marx, alors qu'en réalité, elle était le résultat du travail pratique et intellectuel d'une équipe formée par lui et Friedrich Engels. De cette manière, cette injustice historique, qui a peut-être son origine dans des limitations de langage, a condamné Engels à un rôle auxiliaire de collaborateur de Marx, alors qu'il représentait beaucoup plus que cela.

Le cas du trotskysme mérite aussi d'être analysé. Durant les premières années de lutte contre Staline, ni Trotsky, ni ses partisans, ne parlaient de « trotskysme » pour identifier leur mouvement. Ils se disaient « bolcheviques /

léninistes » et ils avaient raison. On ne pouvait pas parler de « trotskysme » parce que, bien que Trotsky ait joué un rôle brillant dans la Révolution d'Octobre et comme dirigeant de l'Armée Rouge dans la Guerre Civile, il n'avait pas incorporé au marxisme-léninisme quelque chose de qualitatif qui aurait justifié qu'on identifie son mouvement avec son nom. C'est Staline qui a commencé à parler de trotskysme, dans le but d'opposer Trotsky et ses partisans à Lénine et aux bolcheviques. Dans ces premières années, tant Trotsky que ses camarades, quand ils parlaient de trotskysme, mettaient toujours le mot entre guillemets (« trotskysme »).

Toutefois, après des années, cette dénomination frappée par Staline a été incorporée par les disciples de Trotsky pour différencier celui-ci, non de Lénine mais de Staline. A partir de ce moment, cette dénomination du mouvement a été correcte parce que Trotsky a fait un apport qualitatif au marxisme dans sa lutte contre Staline, notamment l'interprétation sur la dégénérescence bureaucratique de l'URSS et sur la tâche qui y était attachée, la révolution politique.

Si nous analysons le « morénisme » avec ces critères, nous devrions faire une double interprétation.

Sans doute, Moreno a fait des apports au trotskysme, dont la plupart sont résumés dans son travail *Mise à jour du Programme de Transition*. Moreno a pu amener des apports au marxisme parce qu'il a toujours cherché un équilibre entre l'action pratique et l'étude, la réflexion et l'élaboration théorique. Mais ces apports, bien que très importants, n'ont pas été qualitatifs par rapport aux élaborations de Marx, Engels, Lénine et Trotsky. En ce sens, nous ne pourrions pas parler de l'existence d'un « morénisme » comme une synthèse qui dépasse le marxisme.

Toutefois, si nous situons Moreno dans le mouvement trotskyste, alors oui, nous pouvons parler d'un « morénisme » comme un courant différencié, avec une personnalité propre sur presque tous les terrains. Il s'agit d'un courant différencié et, dans beaucoup d'aspects, opposé au reste des courants qui ont fait partie, et font partie, de ce qu'on appelle le mouvement trotskyste.

Le mouvement trotskyste : plusieurs décennies dans la marginalité

Quand Trotsky a construit la IV^{ème} Internationale, il était conscient qu'il le faisait « en ramant contre le courant ». Il prétendait que ce serait la continuité de la III^{ème} Internationale de l'époque de Lénine. Toutefois, ces deux Internationales ont été construites dans des contextes mondiaux opposés. La III^{ème} Internationale a été le sous-produit du triomphe de la plus grande révolution de l'histoire, la Révolution d'Octobre. La IV^{ème} Internationale a été le sous-produit du plus grand processus contre-révolutionnaire : le fascisme, d'un côté, et le stalinisme, de l'autre.

C'est la raison pour laquelle la question de construire ou non la IV^{ème} Internationale a été tellement polémique parmi les révolutionnaires. Trotsky insistait pour la construire et ses critiques lui disaient qu'il n'y avait aucun événement de la lutte de classes qui le justifierait. Trotsky leur répondait qu'il y avait deux grands événements : le stalinisme et le fascisme.

Pour Trotsky, si on ne construisait pas la IV^{ème} Internationale, le stalinisme et le fascisme mettraient un terme à tout type de vestige de programme et d'organisation révolutionnaires. Quand Trotsky a construit la IV^{ème} Internationale en 1938, il ne le faisait pas avec l'espoir de gagner en ce moment les masses pour ce programme, mais dans

le but de pouvoir intervenir dans la montée révolutionnaire prochaine et inévitable avec un programme et une organisation révolutionnaire internationale.

Trotsky savait parfaitement que la IV^{ème} Internationale était isolée des grandes masses, mais il pensait que ce serait pour peu de temps. La Seconde Guerre mondiale ouvrirait, selon lui, une situation révolutionnaire. Et cette situation mènerait, comme cela s'était passé avec les bolcheviques lors de la Première Guerre, à ce que la IV^{ème} Internationale se transforme en une Internationale de masses.

En un sens, Trotsky a eu raison. La défaite du fascisme lors de la Seconde Guerre mondiale a ouvert une situation révolutionnaire sans précédent. Cela n'a toutefois pas fortifié la IV^{ème} Internationale mais le stalinisme, qui a usurpé les conquêtes de la Révolution d'Octobre à son propre bénéfice et a été vu par les masses comme le portedrapeau de la lutte contre le fascisme. Cette réalité a condamné la IV^{ème} Internationale à l'isolement et, pire, à la marginalité pendant plusieurs décennies.

Le mouvement trotskyste a été héroïque, ayant combattu longtemps pour maintenir en vie le programme de la révolution prolétarienne contre des appareils aussi puissants que le fascisme et le stalinisme. Mais, comme disait Marx, « l'existence détermine la conscience » et, dans le cas du trotskysme, une existence marginale a mené, dans la plupart des cas, à tout type de processus dégénératif et à l'abandon, dans la pratique, du programme révolutionnaire.

Nahuel Moreno a commencé à militer en Argentine, probablement un des endroits où le trotskysme était le plus marginal. C'est peut-être cette réalité qui l'a mené, pendant toute sa vie et malgré les conditions objectives défavorables, à se battre durement, presque avec désespoir, pour trouver, dans le cadre du programme trotskyste, le chemin des masses et essayer ainsi de rompre avec la marginalité.

De façon presque permanente, Moreno a essayé de donner une explication aux causes et aux conséquences de la marginalité du mouvement trotskyste

dont il faisait partie. Nous ne connaissons pas d'autre dirigeant trotskyste qui se soit préoccupé de ce thème, et ce n'est pas par hasard. C'est à cause de la marginalité elle-même. Comme le disait souvent Moreno : « *il y a des secteurs du mouvement trotskyste qui sont tellement marginaux qu'ils ne savent pas qu'ils sont marginaux* ».

A la rencontre des masses

Beaucoup d'organisations trotskystes se sont adaptées à la marginalité, à tel point que, pendant plusieurs décennies, des centaines de petits groupes ont vu le jour. Ils ont eu, et ont, comme pratique essentielle, celle d'essayer de détruire un autre groupe trotskyste, la plupart du temps pas plus grand qu'eux, afin de gagner pour leur « parti » un ou deux militants de l'autre organisation. Pour accomplir cet objectif, ils mettent normalement en oeuvre tous les moyens, de la manœuvre jusqu'à la calomnie. Ce secteur du « trotskysme », victime de la marginalité, a renoncé, dans la pratique, à l'éternelle bataille de Trotsky pour trouver le chemin des masses avec un programme révolutionnaire.

Comme nous disions précédemment, Nahuel Moreno a refusé de s'adapter à la marginalité. L'obsession de toute sa vie a été de trouver le chemin vers les masses et spécialement vers la classe ouvrière. Moreno était obsédé de trouver les consignes et les tactiques qui pourraient établir un pont entre les trotskystes et les masses. Ce serait injuste vis-à-vis du mouvement trotskyste de dire que Moreno a été le seul à chercher ce chemin. Ce n'est pas vrai, il y a eu beaucoup d'autres organisations et dirigeants trotskystes qui l'ont fait. Mais ce qui est vrai, c'est que Moreno a été un des rares qui se sont battus pour trouver le chemin vers les masses **dans le cadre du programme trotskyste**.

La nouvelle direction de la IV^{ème} Internationale après la mort de Trotsky (Michel, Pablo et Ernest Mandel) n'a pas agi comme une section marginale face aux masses qui, après la Seconde Guerre mondiale, se sont groupées autour des partis communistes, au contraire. Ces dirigeants ont essayé de rompre avec la marginalité, mais ils l'ont fait avec une orientation en contradic-

tion avec le programme trotskyste. Ils ont appelé les trotskystes à entrer dans les partis communistes pour agir, dans la pratique, comme conseillers des directions stalinistes. C'est tellement vrai qu'en 1953, quand les travailleurs de l'Allemagne de l'Est se sont soulevés contre le gouvernement de la bureaucratie, la direction de Pablo et Mandel se sont mis, dans un premier temps, du côté du gouvernement contre les masses.

Dans le cas de la Révolution bolivienne de 1952, le trotskysme n'était pas non plus marginal, bien au contraire. Dans ce processus révolutionnaire, le Partido Obrero Revolucionario (POR - Parti Ouvrier Révolutionnaire), la section bolivienne de la IV^{ème} Internationale, a gagné une influence de masses. Qui plus est, il a joué un rôle important à la tête des milices armées qui groupaient plus de 100.000 travailleurs et paysans. Mais la direction de la IV^{ème} Internationale (Pablo et Mandel) a, encore une fois, voulu aller contre les masses, hors du programme trotskyste. Son orientation a été de donner un soutien critique au gouvernement bourgeois du Mouvement Nationaliste Révolutionnaire (MNR). Cela a été la première trahison du trotskysme vis à vis d'une révolution.

A cette époque, le jeune Moreno avait un point de vue contraire. Lui aussi a cherché le chemin des masses, mais non jusqu'au point de capituler à la conscience retardée de celles-ci, qui soutenaient le gouvernement bourgeois du MNR. Il a appelé à n'avoir aucune confiance dans le gouvernement du MNR et a proposé que le pouvoir soit pris par l'organisme que les masses avaient construit pendant la révolution, la Centrale Ouvrière Bolivienne (COB). Il a proposé, en cohérence avec le programme trotskyste : Tout le pouvoir à la COB !

Au Nicaragua, à la fin des années 70, les masses se sont soulevées contre la dictature de Somoza. Le Front Sandiniste de Libération Nationale (FSLN) les dirigeait. La Fraction Bolchevique (FB), dirigée par Moreno, a lancé comme consigne : *Victoire du FSLN !* Face à ce même fait, le Socialist Worker's Party (SWP), la section de la IV^{ème} Internationale aux Etats-Unis, a agi comme une



secte marginale. Il disait, avec raison, que le FSLN était une direction petite-bourgeoise, mais il n'a pas eu de politique face à cela, ou plutôt, sa politique s'est limité à agiter cette caractérisation.

Moreno, au contraire, ne s'est pas limité à proposer la consigne de *Victoire du FSLN!*. Il a appelé à former une brigade internationale, la Brigade Simon Bolivar pour intervenir, ensemble avec les sandinistes, dans la lutte armée contre Somoza. La Brigade s'est formée, est entrée au Nicaragua et a pris part à des combats qui ont mené à la défaite de la dictature de Somoza.

Le prestige gagné par la Brigade au Nicaragua a été très grand et a été utilisé, sous l'orientation de Moreno, pour organiser plusieurs dizaines de syndicats ouvriers après la victoire. Cette politique a mené à une confrontation avec la direction sandiniste, qui a finalement expulsé la Brigade du Nicaragua et l'a livré à la police de Panama, qui a mis en prison et torturé ses membres.

Le SWP, qui avait agi comme une section marginale, a essayé d'aller à la rencontre des masses, mais il l'a fait d'une manière désastreuse. Il a arrêté de réciter que le FSLN était une direction petite-bourgeoise et il s'est mis à la soutenir, au moment même où cette direction, qui avait joué un rôle très progressiste dans la lutte contre Somoza, commençait à jouer un rôle régressif en essayant de réorganiser l'Etat bourgeois. Mais le SWP ne s'est pas limité à cela. Quand les sandinistes ont expulsé la Brigade Simon Bolivar, la direction du SWP, ensemble avec les autres dirigeants du Secrétariat Unifié de la IV^{ème} Internationale, a formé une délégation qui s'est entretenue avec la direction sandiniste pour lui donner son appui et pour dénoncer les trotskystes de la Brigade comme « ultra-gauchistes ». Encore une trahison.

La même histoire s'est répétée au Brésil, bien qu'avec d'autres personnages. A la fin des années 70, Moreno a proposé, comme façon d'aller à la rencontre des masses, d'appeler la classe ouvrière et les dirigeants syndicaux à construire un Parti des Travailleurs (PT). Cette proposition a été reprise par les dirigeants syndicaux et les travailleurs, et s'est ainsi que le PT a été

construit. Un autre courant trotskyste, le lambertisme, a répondu à cette proposition, dans un premier temps, comme une section marginale. Il a dénoncé, avec raison, qu'à la tête du projet du PT, il y avait un secteur de la bureaucratie et que le PT ne serait pas un parti révolutionnaire. Mais le lambertisme a été incapable de voir, en ce moment, que ce parti ouvrier de masses ouvrirait un important champ d'action pour le travail des révolutionnaires. Sa politique se limitait donc à dénoncer Lula et son courant, et à appeler à construire des « syndicats libres », sans la bureaucratie, mais qui étaient, dans la pratique, des syndicats de militants et sympathisants lambertistes.

Cette politique n'a pas duré longtemps. Quand le lambertisme a « découvert » le PT, il a cru avoir « touché le ciel avec les mains » et il est passé à l'autre extrême. Il a confondu un fait très progressiste - que des milliers de travailleurs, de paysans et de jeunes construisaient un parti ouvrier, indépendant de la bourgeoisie - avec quelque chose d'extrêmement régressif, une direction bureaucratique, celle de Lula et son courant, qui voulait construire un parti indépendant pour collaborer avec la bourgeoisie. A partir de cela, il s'est mis correctement à construire le PT, mais il l'a fait en capitulant à maintes reprises à la direction luliste.

Les résultats sont évidents. Après plus de 20 ans, le lambertisme continue à faire partie du PT quand celui-ci, depuis le gouvernement, ne fait pas autre chose que d'administrer les affaires de la bourgeoisie. D'autre part, 80% de ses militants et dirigeants ont abandonné ses rangs pour s'intégrer dans l'appareil contrôlé par Lula, à tel point qu'une grande partie des ministres et des fonctionnaires de confiance du gouvernement de Lula proviennent du courant lambertiste.

Le trotskysme ouvrier

Nous avons indiqué déjà comment la majorité du trotskysme, soucieux de rompre avec la marginalité, a essayé de trouver le chemin des masses en rompant pour cela avec le programme trotskyste. La marginalité du trotskysme et le poids énorme des appareils, surtout des nouvelles directions (titoïsme,

maoïsme, castrisme, PT...), ont été à l'origine de cette situation. Nous avons aussi montré comment Nahuel Moreno, dans toute sa trajectoire militante, s'est différencié de la majorité du mouvement trotskyste. Il ne s'agit toutefois pas de canoniser Moreno. Ce serait contraire au morénisme.

Moreno a souffert, lui aussi, en chair et en os, de la marginalité du trotskysme et il n'a pas été immunisé contre la pression des nouvelles directions. Ainsi, par exemple, il n'a pas pu échapper à l'influence de la direction cubaine, une direction petite-bourgeoise, sans aucune relation avec la classe ouvrière, contraire à la démocratie ouvrière, qui s'est mise à la tête d'une révolution et qui, de ce fait, a provoqué une vague de sympathie dans l'avant-garde et dans les masses du continent entier et du monde.

Moreno est arrivé à identifier Fidel Castro et Che Guevara comme sa direction, et à considérer qu'il n'y avait « *pas de courant révolutionnaire en Amérique* » hors du castrisme. Toutefois, contrairement à la majorité des autres courants du mouvement trotskyste, Moreno n'a pas mené ces idées jusqu'aux dernières conséquences. Au contraire, au fur et à mesure que les faits le démontraient, il mettait en évidence et dénonçait le caractère bureaucratique et petit-bourgeois de la direction castriste et le caractère contre-révolutionnaire croissant de sa politique.

Pourquoi, malgré ses opinions initiales, Moreno ne s'est pas transformé en porte-parole du castrisme, comme la majorité des courants trotskystes ? Pourquoi a-t-il pu réorienter sa position et celle du courant qu'il dirigeait ? Parce que Moreno, malgré ses doutes et ses confusions momentanées, est toujours resté fidèle à la classe ouvrière, ses intérêts et ses luttes.

La relation de Nahuel Moreno avec la classe ouvrière est apparue durant les premières années de son militantisme. Il a été gagné pour le trotskysme en 1939 (quand Trotsky vivait encore). Le trotskysme argentin de cette époque n'était pas seulement marginal. Pire que cela, comme disait Moreno, le trotskysme argentin était « une festivité ». Être trotskyste signifiait participer à

des réunions interminables d'intellectuels petits-bourgeois, qui se réunissaient dans les bars de Buenos Aires pour converser sur les thèmes politiques les plus divers. C'est intéressant de savoir que Moreno a été gagné pour le trotskysme par un des rares travailleurs qu'il y avait dans ce mouvement, un marin du nom de Faraldo.

C'est précisément ce marin qui l'a mis en contact pour la première fois, en 1941, avec les ouvriers de l'usine textile Alpagatas, une des plus importantes usines du pays. C'est dans cette usine que Moreno a connu un dirigeant ouvrier bolivien, Fidel Ortiz Saavedra, pour lequel il a senti une grande admiration. Fidel était semi-analphabète mais il avait un haut niveau politique et était un grand orateur. Moreno l'a aidé à gagner un groupe de jeunes ouvriers pour le trotskysme et c'est avec ces ouvriers que Moreno a formé en 1943 le Groupe Ouvrier Marxiste (GOM).

Ce sont ces relations avec Faraldo, avec les travailleurs de l'usine Alpagatas, avec Fidel Ortiz Saavedra, avec le dirigeant des ouvriers du bois Mateo Fossa (qui a eu l'occasion de rencontrer Trotsky), avec les jeunes ouvriers du GOM, qui ont fait arriver Moreno à une conclusion fondamentale : il n'y a pas de trotskysme en dehors de la classe ouvrière.

C'est ainsi que Moreno signale, dans le premier document politique qu'il a écrit (en 1943), *Le Parti* : « *Ce qui est urgent, ce qui est immédiat, aujourd'hui comme hier, c'est de nous rapprocher de l'avant-garde prolétarienne et de rejeter comme opportuniste toute tentative de nous dévier de cette orientation, dès que nous en avons la possibilité.* » En 1945, suite à cette conclusion, la majorité des militants du GOM, avec Moreno à la tête, ont rompu de façon définitive avec le trotskysme des bars de Buenos Aires. Ils sont allés vivre à *Villa Pobladora*, la principale concentration ouvrière du pays, qui est devenue une « forteresse trotskyste ».

Cette orientation de Moreno par rapport à la classe ouvrière, qu'il a maintenue jusqu'à sa mort, l'a différencié profondément, si non de tous les autres dirigeants trotskystes, certainement de la plupart d'entre eux.

A propos de cette relation avec la classe ouvrière, Moreno a signalé dans un de ses derniers travaux : « *Tout au long de ma vie politique, après avoir regardé, par exemple, avec sympathie, le régime issu de la révolution cubaine, je suis arrivé à la conclusion qu'il est nécessaire de continuer avec la politique révolutionnaire de classe, même si cela retarde pour nous l'arrivée au pouvoir de vingt ans, trente ans, ou peu importe combien d'années. Nous aspirons à ce que se soit la classe ouvrière qui arrive vraiment au pouvoir, et c'est la raison pour laquelle nous voulons la diriger.* »

Moreno et l'Internationale

Trotsky a donné tant d'importance à la construction de l'Internationale que le brillant dirigeant de la Révolution d'Octobre, le constructeur et le dirigeant de l'Armée Rouge victorieuse, considérait que son apport le plus important à la révolution avait été la construction de la petite et fragile IV^{ème} Internationale. Il avait cette appréciation pour une raison simple. Quand il a entamé la construction de la IV^{ème} Internationale, il n'y avait personne d'autre qui aurait pu entreprendre cette tâche et il considérait qu'il était impossible de construire un parti révolutionnaire, au niveau national, si ce n'était comme faisant partie d'une Internationale. Toutefois, malgré les efforts de Trotsky, aujourd'hui, la IV^{ème} Internationale est détruite et ceci mérite quelques considérations.

Il y a toujours eu beaucoup d'organisations trotskystes, au niveau national, qui ont considéré que, pour être internationaliste, il suffisait de soutenir les luttes qui ont lieu dans d'autres pays, sans que leur organisation elle-même fasse partie d'une organisation internationale.

Il y a aussi toujours eu, et il y a, d'importantes organisations nationales qui se disent trotskystes, mais qui considèrent qu'il n'y a pas les conditions pour la construction d'un parti mondial.

Il y a d'autres groupes trotskystes, qui sont pour la construction d'un parti révolutionnaire international mais qui comprennent cette « Internationale » comme une somme de partis nationaux subordonnés à un parti national plus

grand qui serait une espèce de « parti mère ».

Finalement, dans l'histoire du mouvement trotskyste, il y a pas mal d'organisations et de dirigeants qui, étant théoriquement en faveur de la construction de l'Internationale, ont eu une attitude superficielle face à cette dernière. Ils n'ont pas consacré le gros de leurs efforts à sa construction et ils n'ont même pas eu de grands problèmes pour rompre avec elle en fonction d'une différence nationale ou circonstancielle.

Toutes ces organisations, qui constituent la vaste majorité du mouvement trotskyste, n'ont jamais compris - ou n'étaient pas d'accord avec - quelque chose d'essentiel dans la pensée de Trotsky et des bolcheviques : que la révolution a un caractère mondial, ce pourquoi un parti mondial est nécessaire, qu'il n'est pas possible de construire un parti révolutionnaire national, si celui-ci ne fait pas partie d'une Internationale.

En ce sens, la tâche internationaliste de Nahuel Moreno apparaît comme une des rares exceptions dans le mouvement trotskyste.

La première organisation créée par Moreno, le GOM de l'Argentine, avait entre 1943 et 1948 une pratique « internationaliste » semblable à celle d'une bonne partie du mouvement trotskyste. Le GOM soutenait les luttes des travailleurs partout dans le monde, et revendiquait même la IV^{ème} Internationale, mais il n'était pas engagé dans sa construction. Cette réalité a changé à partir de l'année 1948, quand Moreno a participé comme délégué du Deuxième Congrès de la IV^{ème} Internationale.

A partir de ce moment, l'objectif central de Moreno a été non seulement de construire un parti national, ou plusieurs partis nationaux, mais de construire une Internationale qui les regrouperait. Il est intéressant de voir que, pour mener une lutte conséquente en défense du programme trotskyste, Moreno a toujours eu beaucoup de difficultés dans son activité au sein de la IV^{ème} Internationale. Toutefois, les différences, les confrontations, et même les énormes injustices, ne l'ont jamais mené à une attitude précipitée, moins encore à une auto-proclamation, pour former sa propre Internationale, comme cela a été le



cas lamentablement avec beaucoup de dirigeants.

Moreno n'a pas appelé à rompre avec l'Internationale quand, en 1951, le Troisième Congrès Mondial a reconnu comme section officielle en Argentine le groupe dirigé par J. Posadas, un dirigeant qui, en plus de capituler ouvertement au péronisme et au stalinisme, a discrédité toute la IV^{ème} Internationale avec ses politiques délirantes (comme celle d'appeler l'URSS à lancer la bombe atomique contre les Etats-Unis ou de prôner la nécessité de former des comités de réception pour les OVNIS).

Quand l'Internationale s'est divisée, en 1953, et que s'est formé le *Comité International* (CI), dirigé par le *Socialist Worker's Party* (SWP) des Etats-Unis, qui regroupait les secteurs qui s'opposaient à la capitulation de Pablo au stalinisme, Moreno n'a pas appelé à rompre avec ce Comité, bien que celui-ci n'ait pas convoqué un seul congrès mondial pendant dix ans.

Quand l'Internationale s'est réunifiée en 1963, Moreno s'y est opposé parce qu'aucun bilan n'avait été fait. Mais un an plus tard, il a appelé à y entrer pour ne pas rester en dehors de ce cadre international.

En 1969, le Neuvième Congrès de l'Internationale a décidé que la section officielle de l'Argentine était le PRT (El Combatiente), une organisation qui était en train de rompre avec le trotskysme (la rupture a eu lieu, effectivement, peu après). Moreno n'a pas appelé à rompre la IV^{ème} Internationale. Au contraire, il en a été un défenseur intransigeant, combattant en son sein pour la doter d'un programme révolutionnaire.

Ce n'est qu'en 1979 que Moreno a appelé à rompre avec le Secrétariat Unifié (SU), après presque 30 ans de lutte contre différentes directions pablistes et néo-pablistes. Il n'a appelé à rompre que quand la lutte de classes nous a placé dans des tranchées opposées, quand la direction du SU s'est solidarisée avec la direction du Front Sandiniste de Libération Nationale du Nicaragua lors de la répression contre la Brigade Simon Bolivar et qu'elle a, à la fois, interdit de construire des partis trotskystes au Nicaragua et dans plusieurs pays d'Amérique Centrale.

Mais Moreno n'a pas rompu avec le SU pour abandonner par la suite la lutte pour la IV^{ème} Internationale ou pour autoproclamer une nouvelle Quatrième. Quand il a rompu, il s'est approché d'autres courants internationaux (le lambertisme et un courant qui provenait du SU), avec lesquels il a entamé la tâche de construire la *Quatrième Internationale - Comité International* (QI-CI). Celle-ci avait comme principal objectif de reconstruire la IV^{ème} Internationale. Ce n'est que quand cette expérience a échoué (à partir de la capitulation de Lambert au Front Populaire en France) que Moreno a appelé à construire la *Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale* (LIT-QI) à partir de son propre courant.

Moreno est resté à la tête de la LIT et, peu après, aussi du *Movimiento Al Socialismo* (MAS - Mouvement vers le Socialisme, alors la section argentine de la LIT). Les résultats de cette activité ont été impressionnants. Quand Moreno est mort, la LIT était devenue de loin le courant international le plus dynamique du trotskysme, et le MAS était le plus grand parti de la gauche argentine et le plus grand parti trotskyste du monde.

A plusieurs occasions dans l'histoire du mouvement trotskyste, il y a eu d'importants sauts de développement d'une certaine section ou d'un courant international. Ces sauts ont eu lieu dans le cadre de la marginalité et de ce fait, dans la plupart des cas, ils ont aidé à confondre les dirigeants de ces organisations. Ces avancées ont alimenté des projets de « parti mère », et plusieurs « IV^{ème} Internationales » ont été auto-proclamées. Moreno a fait tout le contraire.

Moreno, bien qu'il dirigeait le courant le plus dynamique du trotskysme, n'a pas autoproclamé la LIT comme la « IV^{ème} Internationale reconstruite ». Ce n'est pas par hasard que sa dernière tâche internationale, avant de mourir, a été de voyager en Angleterre pour essayer de construire une organisation avec les dirigeants du *Worker's Revolutionary Party* de ce pays. Moreno agissait ainsi parce qu'il ne voyait pas la LIT comme un objectif en soi, mais comme un instrument au service de la reconstruction de la IV^{ème} Internationale.

D'autre part, Moreno s'est appuyé beaucoup sur le MAS argentin pour construire la LIT, mais il n'a jamais considéré cette organisation comme un « parti mère ». Au contraire, pour Moreno, le MAS n'était qu'une partie d'une organisation internationale, la LIT-QI. Il a insisté à maintes reprises sur le fait que la direction nationale la plus puissante et la plus expérimentée est inférieure à la plus faible des directions internationales. Et cette conception a été ancrée dans les statuts eux-mêmes de la LIT-QI, qui ne permettent pas qu'un parti national, pour plus grand qu'il soit, aie plus de trois membres dans la direction internationale. Ces statuts ne permettent pas non plus que les deux plus grandes sections ensemble puissent avoir plus de la moitié de cette même direction.

Voici donc les dernières leçons que Moreno nous a laissées avant de mourir. Elles sont en contraste notable avec celles laissées par la plupart des dirigeants de sa génération.

Il y a, légitimement, un courant moréniste

Par tout ce que nous venons de dire, nous n'avons pas tort d'affirmer que Moreno a construit un courant avec un profil propre, que nous appelons le morénisme. Il n'est pas différent du mouvement trotskyste de l'époque de Trotsky, mais il a été, et il est, très différent de la majorité du mouvement trotskyste apparu après la mort de Trotsky. Il en est ainsi sur presque tous les terrains : la relation avec la théorie, le programme, les masses, la classe ouvrière, l'Internationale...

Il y a plusieurs dirigeants qui se considèrent trotskystes et qui essayent de montrer l'échec de Moreno et du morénisme. Parmi eux, nous trouvons en première file le *Partido Obrero* (PO - Parti Ouvrier) et le *Partido de los Trabajadores por el Socialismo* (PTS - Parti des Travailleurs pour le Socialisme), tous les deux de l'Argentine.

Ces organisations utilisent un argument curieux, mais certainement pas original : la destruction du MAS, après la mort de Moreno, serait la preuve la plus évidente de l'échec de Moreno et du morénisme. Si ce type de raisonnement était correct, la restauration du

capitalisme dans l'Est européen serait une preuve catégorique de l'échec du marxisme. De la même manière, la dégénérescence staliniste de l'ex-URSS, du Parti Communiste de l'Union Soviétique et de la III^{ème} Internationale seraient une preuve de l'échec du bolchevisme.

Mais ces courants commettent une erreur de plus. Ils analysent la trajectoire d'un dirigeant international et ne considèrent que son activité nationale, sans prendre en considération ce qui, pour Moreno, était son activité centrale : la construction de l'Internationale. C'est pourquoi, ils analysent la destruction du MAS et ils ne se réfèrent pas à la situation de la LIT-QI.

La LIT, tout comme le MAS, est passée par une crise importante, et des facteurs subjectifs et objectifs ont contribué à cela : la mort de Moreno lui-même et les confusions créées à partir des processus de l'Est européen. De-

puis un certain temps toutefois, la LIT a non seulement effectué un saut qualitatif dans le dépassement de sa crise, mais de nos jours, elle est une référence pour un nombre important d'organisations de pays les plus variés, qui voient la nécessité de construire une organisation révolutionnaire internationale, centralisée démocratiquement.

Il est évident que l'actuelle direction de la LIT a son mérite dans ces réalisations. Mais, en réalité, notre véritable mérite a été d'avoir suivi trois conseils de base de Moreno pour dépasser les crises des organisations trotskystes : être plus marxistes que jamais, nous lier de plus en plus à la classe ouvrière et être internationalistes plus que jamais.

Nous avons sans doute avancé, les dernières années, dans la tâche de construire la LIT, mais nous ne pouvons pas en rester là, car ni pour Moreno ni pour nous, la construction de la LIT est

un objectif en soi. Nous construisons la LIT pour essayer de reconstruire la IV^{ème} Internationale.

C'est le moment historique pour faire face à cette tâche, parce que les masses s'insurgent et parce que les révolutions de l'Est ont donné le coup de grâce au stalinisme. De cette façon, il n'y a plus de raisons objectives pour de nouvelles et longues décennies de marginalité.

Reconstruire la IV^{ème} Internationale est notre objectif stratégique. Si nous avançons avec cette tâche dans la prochaine période, nous ferons honneur au titre de morénistes, avec lequel nous voulons seulement dire que nous sommes trotskystes (de Trotsky). Ce sera notre meilleur hommage, pratique, non seulement à Moreno mais aussi à tous les révolutionnaires qui ont donné le meilleur de leur vie pour que vive l'Internationale.

I - La conception trotskyste de l'Internationale

Une des meilleures définitions de ce que Moreno considérait comme la conception trotskyste de l'Internationale se trouve dans un extrait du texte *Notre expérience avec le lambertisme* (1986) que nous publions au chapitre V :

« Pour nous, conformément à ce que nous estimons être la conception et la pratique de Trotsky, le problème premier, décisif et fondamental que nous devons nous poser est celui de la construction de l'Internationale et de sa direction, autour d'un programme.

Le trotskysme est synonyme d'organisation et de direction internationales, en opposition au stalinisme (dans toutes ses variantes : moscovite, maoïste, castriste), à la social-démocratie et au nationalisme petit-bourgeois de type sandiniste, des courants qui ne veulent pas d'une organisation et d'une direction ouvrières, révolutionnaires et internationales.

Nous pensons qu'une organisation et une direction internationales sont d'une catégorie **différente et supérieure** à toute organisation et direction nationales, pour importantes ou capables que celles-ci puissent être.

Toute direction nationale est destinée à l'échec si elle ne participe pas activement à la construction d'une direction internationale. De même, toute direction d'un syndicat, pour classiste et révolutionnaire qu'elle puisse être, est condamnée à l'échec si elle ne combat pas pour une direction classiste et révolutionnaire de l'ensemble du mouvement ouvrier.

C'est pourquoi nous soutenons que, de même qu'il n'y a pas de vie sans oxygène, il n'y a pas de véritable trotskysme sans direction et organisation internationales. »

Le parti mondial

Une longue entrevue avec Moreno vers la fin de sa vie a été publiée en mars 1986 comme livre avec le titre *Conversations avec Nahuel Moreno*. Ce travail est considéré comme son testament politique. Nous en publions ci-dessous le troisième chapitre : *Le parti mondial*. Le fait que Moreno ait consacré tout un chapitre à expliquer la nécessité de l'Internationale montre l'importance qu'il donnait à la construction d'une organisation révolutionnaire mondiale.

Tout au long de votre vie politique, vous avez consacré d'énormes efforts à la construction d'une organisation révolutionnaire mondiale.

Je dirais même que la majeure partie de mon militantisme politique a été, et reste, tournée vers le parti mondial, la construction de la Quatrième Internationale.

Le parti mondial est la priorité numéro un du mouvement ouvrier, parce qu'il y a une économie et une politique mondiale, à laquelle sont subordonnées les réalités nationales. L'impérialisme applique une seule politique, à travers le FMI, à tous les pays, avancés ou arriérés, qui ont des dettes envers la Ban-

que Mondiale. Et ce que nous disons au sujet de la dette extérieure¹ est vrai dans tous les domaines de la politique et de l'économie.

L'existence d'une politique mondiale est caractéristique du capitalisme et, puisqu'il s'agit de le renverser, il faut que l'instrument soit adapté à cette réalité et cette tâche. Le mouvement de masse mondial a besoin de différents outils pour chacun des problèmes que pose la lutte de classes. Pour lutter sur le terrain économique, la classe ouvrière a créé les syndicats. Ce n'est pas

¹ Le MAS menait à ce moment une vaste campagne en Argentine sous le mot d'ordre de *ne pas payer la dette extérieure*. NdT

un hasard si les premières organisations syndicales naquirent en Grande-Bretagne, le berceau de la révolution industrielle.

Mais la nécessité d'élaborer une politique mondiale n'implique pas nécessairement la nécessité d'une organisation mondiale.

Je veux justement démontrer le contraire. Continuons avec l'exemple antérieur. Les ouvriers ont besoin de syndicats pour lutter pour leur salaire, le plein-emploi, etc., contre leurs exploiters nationaux. Ils ont besoin de partis politiques pour défendre leurs intérêts de classe. Sur le terrain international, ils

ont besoin d'un mouvement syndical uni. Malheureusement, ces organisations ont disparu, à cause de la division du mouvement ouvrier international en tendances pro-occidentales et pro-soviétiques. L'économie mondiale exige le développement de grandes organisations syndicales internationales. Leur absence signifie un grand recul pour le mouvement de masse. Pourquoi la grande grève des mineurs anglais² a-t-elle échoué ? Précisément par manque de solidarité internationale. Une grande organisation syndicale mondiale révolutionnaire aurait créé un mouvement de solidarité avec les mineurs anglais qui aurait été imparable.

D'après ce que vous venez de dire, il semble que ces organisations syndicales internationales aient existé.

Effectivement, et elles avaient beaucoup de force. Il y a eu une Internationale syndicale jaune et parallèlement l'Internationale Syndicale Rouge,³ créée par la III^{ème} Internationale, qui fut très forte et très organisée.

Imaginez une organisation de ce type, forte et centralisée, qui décide par exemple que pas un avion et pas un bateau ne partent vers le Chili, qu'aucun bateau chilien ne puisse décharger en port étranger, jusqu'au départ de Pinochet. Combien de temps cette dictature résisterait-elle ? Très peu, il me semble. Tout comme pour la grève du charbon : s'il avait existé une organisation capable d'empêcher l'envoi de pétrole et de charbon à la Grande Bretagne, la grève aurait triomphé rapidement.

J'ai eu l'occasion de discuter avec des dirigeants du Parti Nationaliste Galicien. Ils sont d'accord sur la nécessité de faire des analyses internationales et d'organiser la soli-

² La « grève du charbon » des mineurs anglais en 1984-85. NdT

³ La Fédération Syndicale Internationale (appelée « jaune ») regroupait les syndicats dirigés par les partis sociaux-démocrates européens. Elle disparut pendant la Deuxième Guerre mondiale. L'Internationale Syndicale Rouge fut créée par la III^{ème} Internationale – et dissoute en même temps que celle-ci – pour regrouper les syndicats fondés par les communistes en opposition à la bureaucratie réformiste.

darité, mais ils soutiennent que les partis ne peuvent être que nationaux, à cause du poids des spécificités nationales.

Et qui organise la solidarité ou élabore l'analyse internationale ? Chaque tâche requiert une organisation spécifique, je ne crois pas à la spontanéité dans ce domaine. Quel organisme a obligé le mouvement ouvrier mondial à se solidariser avec les mineurs anglais ? Aucun, et c'est pour cela qu'il n'y a pas eu de solidarité.

Que dites-vous de l'Espagne et des brigades internationales qui sont allées combattre avec la République contre Franco ?

Justement, à cette époque existait la III^{ème} Internationale, qui a impulsé la solidarité avec la République et la formation des brigades. Les trotskystes ont également impulsé ce processus, comme les anarchistes. Sinon il n'y aurait pas eu de brigades internationales en Espagne.

Le manque de solidarité avec la Grande Bretagne n'est-il pas dû au bas niveau de conscience du mouvement ouvrier international, plutôt qu'à son manque d'organisation ?

Les deux facteurs sont intimement liés. Si nous prenons les catégories de Hegel,⁴ d'esprit objectif et d'esprit subjectif, nous pouvons dire que l'esprit subjectif, le niveau de conscience, doit s'objectiver. Comment ? Dans une organisation. Ce sont les deux faces d'un même problème. Si l'ouvrier est conscient qu'on l'exploite, il crée une organisation pour lutter contre l'exploitation. C'est la transformation de l'esprit subjectif en objectif : de la pensée à l'action et ensuite à l'organisation.

Pour revenir un peu à la position des nationalistes galiciens – et ce ne sont pas les seuls à penser ainsi – ils soutiennent que le poids des spécificités nationales oblige les partis nationaux à maintenir une indépendance de jugement politique, et non à se soumettre à une organisation internationale.

⁴ Georg Hegel (1770-1831), philosophe et logicien allemand, exerça une profonde influence sur Marx dans le domaine de la logique.

Je ne nie pas l'importance des spécificités nationales, ni que les partis doivent conserver leur indépendance de jugement. Mais il s'agit de déterminer ici ce qui est décisif. Si le monde était une somme de spécificités nationales où l'Argentine serait diamétralement différente de l'Uruguay, l'Uruguay du Brésil et ainsi de suite, c'est-à-dire s'il n'existait aucun trait commun et si les pays ne faisaient pas partie d'une totalité mondiale, alors l'Internationale ne pourrait ni ne devrait exister.

Quelle est la réalité ? En exagérant un peu, nous pouvons comparer le monde et ses pays à un pays et ses provinces. Lorsque nous analysons la situation de l'Argentine, nous la considérons comme un tout, non une somme de situations provinciales. L'Argentine est dominée par un Etat national, non par des Etats provinciaux.

La situation mondiale n'est pas exactement ainsi, puisque les Etats nationaux existent et ont de profondes différences. Mais ce qui est caractéristique de la domination capitaliste, c'est l'existence du système mondial. Et c'est tellement vrai que l'on parle de cycles économiques et politiques mondiaux. Par exemple, quand le capitalisme a eu besoin d'une grande production de sucre, les pays des Caraïbes et le Nord du Brésil se sont tournés vers la production de sucre et de grandes installations sucrières sont nées. La révolution européenne de 1848 fut un processus unique qui toucha tout le continent. Un autre exemple : avant le capitalisme, il n'y avait pas de guerre mondiale.

Pour les marxistes, le fait scientifique premier et décisif, c'est l'existence du système économique, politique et social du capitalisme mondial, auxquels sont subordonnées les spécificités nationales. Autrement dit, le national est une expression spécifique du système mondial.

L'internationalisme prolétarien est né en réponse à un problème objectif, il n'a pas été inventé par Marx au bout de sa plume. Le Manifeste Communiste, publié en 1848, est un document d'ouvriers émigrés, des ligues ouvrières européennes qui se trouvaient submergées dans un processus d'ébullition révolutionnaire. C'était des allemands,



des français, des belges, des anglais, des italiens, ...

En 1863 apparaît la Première Internationale, fondée par des dirigeants syndicaux de différents pays et qui demandent à Marx de collaborer avec eux. En Angleterre, il y avait beaucoup de travailleurs immigrés, des allemands entre autres, qui recevaient des salaires de misère. Cela créait des problèmes aux ouvriers anglais qui restaient au chômage à cause de cette main d'œuvre bon marché. Il y avait des problèmes similaires en France. Les dirigeants ouvriers de ces pays se réunirent et découvrirent qu'ils avaient des problèmes communs qui exigeaient une organisation internationale : le problème en Angleterre ne pouvait pas se résoudre par un affrontement entre ouvriers anglais et allemands, mais par l'unité des deux prolétariats et de ceux du monde entier contre l'ennemi de classe commun.

Pour nous, le plus grand crime, la plus grande trahison de la bureaucratie stalinienne fut la dissolution de la III^{ème} Internationale, exigée par ses alliés Churchill et Roosevelt. C'est ce qui explique que le capitalisme ne soit pas encore détruit. La II^{ème} Internationale existe, mais ce n'est pas une véritable Internationale, c'est une fédération de partis social-démocrates, défenseurs du système capitaliste. La III^{ème} Internationale et l'Internationale Syndicale Rouge furent officiellement dissoutes par le stalinisme. Ce qui a provoqué que la nécessité de l'Internationale s'efface dans la conscience des masses.

Aujourd'hui, les internationalistes sont une infime minorité dans le mouvement de masse mondial. Nous, les trotskystes, nous sommes les seuls à revendiquer la nécessité absolue d'une organisation syndicale et d'une organisation politique internationales, un parti mondial centralisé.

Au début du 20^{ème} siècle, tous les ouvriers d'avant-garde revendiquaient l'Internationale. La I^{ère} était composée d'anarchistes, de marxistes, de proudhoniens⁵ et de trade-unionistes anglais.

⁵ Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) fut un des premiers théoriciens de l'anarchisme. Ses idées furent très bien accueillies parmi les ouvriers du 19^{ème} siècle.

Quand la II^{ème} fut fondée, tous les courants ouvriers sauf les anarchistes y participèrent. Les anarchistes n'avaient pas pour autant cessé d'être internationalistes, ils restèrent simplement dans « la première ».

Le stalinisme a rompu cette tradition tout en élaborant la théorie du socialisme dans un seul pays.⁶ Selon eux, l'URSS vaincrait l'impérialisme dans la concurrence économique, ce qui rendrait superflu un parti mondial pour élaborer le programme et les tactiques du mouvement ouvrier. Khrouchtchev disait qu'en 20 ans la puissance de l'URSS dépasserait celle des Etats-Unis.

Cette idéologie a fait reculer d'un bond la conscience ouvrière, qui régresse d'un coup à la période antérieure à la révolution de 1848 et à l'apparition du Manifeste Communiste.

En pédagogie, on appelle analphabète fonctionnel celui qui a appris à lire et à écrire à l'école primaire puis a perdu cette connaissance pour ne pas l'avoir exercée. Nous pouvons dire que le mouvement ouvrier mondial souffre d'analphabétisme fonctionnel sur le terrain de l'internationalisme prolétarien, à cause du stalinisme. Le parti mondial, le seul outil politique qui puisse vaincre l'impérialisme, apparaît à l'avant-garde ouvrière comme une idée utopique, bizarre, une expression de désirs.

Le principal fondement de la théorie du socialisme dans un seul pays s'est révélé faux, puisque les Etats ouvriers n'ont pas pu rivaliser avec l'impérialisme dans le domaine de la technique et de la production. De cette

⁶ La théorie du socialisme dans un seul pays, formulée par Staline pour justifier son abandon de la révolution internationale, soutient que l'URSS, en raison de son étendue et de ses richesses naturelles, est capable à elle seule « d'atteindre et de dépasser » le développement des pays capitalistes les plus avancés et de parvenir au socialisme. La théorie marxiste soutient au contraire que même si le premier pas est la conquête du pouvoir et l'expropriation de la bourgeoisie dans les Etats nationaux, le socialisme ne peut être atteint que par un grand développement des forces productives, ce qui nécessite la conquête du pouvoir au niveau mondial et l'abolition des frontières nationales. De cette façon, le grand développement économique, scientifique et technologique, aujourd'hui le patrimoine d'une minorité de pays, toucherait la planète entière.

manière, entre autres, il est confirmé une fois de plus que l'outil indispensable pour liquider le capitalisme n'est pas la concurrence technologique et économique des Etats ouvriers contre l'impérialisme, mais le parti mondial, l'Internationale, qui affronte politiquement l'impérialisme en mobilisant les travailleurs du monde entier. Autrement dit, il faut deux Internationales intimement liées, l'une syndicale, l'autre politique.

Maintenant il faudrait ajouter que cela ne nie pas les spécificités nationales. Nous nous opposons à ce que la direction internationale dicte aux partis nationaux ce qu'ils doivent faire, quelle politique ils doivent appliquer...

Comme le fait le stalinisme, n'est-ce pas ?

Le stalinisme est l'opposé d'une Internationale. L'URSS, en tant que grande puissance, maintient et finance des partis dans tous les pays du monde qui servent ses intérêts et appliquent ce qu'elle leur dicte. Une Internationale agit comme un parti : elle réalise des congrès où les délégués des partis nationaux discutent et votent une orientation politique.

Voyons le cas du Parti Communiste (PC) argentin, qui a appuyé explicitement le coup d'Etat de mars 1976 et le gouvernement de Videla.⁷ Je ne peux pas croire que tous les membres du PC argentin et les millions de militants ouvriers qui sympathisent avec l'URSS dans le monde soient d'accord avec cette politique de soutien à la dictature qui a torturé et tué des milliers de militants, y compris du PC. Le PC a agi ainsi parce que c'est un parti qui dépend d'un Etat bureaucratique et qui fait ce que celui-ci lui ordonne. L'URSS a toujours maintenu d'excellentes relations diplomatiques et commerciales avec la dictature [argentine].

⁷ Quand Videla s'empara de la Présidence, le journal du Parti Communiste argentin fit ce commentaire : « Les déclarations du général Videla constituent un programme libérateur que nous approuvons. Le général Videla demande de la compréhension. Il l'aura. Il faudrait que tous les secteurs patriotiques de notre peuple, répondant à l'appel présidentiel, participent à la réorganisation démocratique. » (Tribuna Popular, 8/04/76).

Pourtant, pour beaucoup, l'internationalisme c'est cela, un Etat qui dicte sa volonté aux partis qui sympathisent avec lui. Par exemple, il y a peu de temps, une réunion des partis communistes latino-américains a eu lieu à La Havane. N'est-ce pas une sorte d'Internationale ? Est-ce seulement une façade ?

Ce n'est ni l'un ni l'autre. C'est une réunion d'ambassadeurs, un peu comme celles que fait Reagan quand il voyage en Europe et rassemble ses ambassadeurs et les dirigeants des partis pro-américains.

La réunion des PC n'est pas une Internationale : si les problèmes sont résolus à l'unanimité, ce n'est pas un parti ouvrier. Y a-t-il eu une résolution qui ait été adoptée à la majorité et non à l'unanimité ? A-t-on pu lire dans un journal qu'une grande discussion a eu lieu ? Non. Ce fut simplement une réunion d'agents du ministère des Relations Extérieures de l'URSS, où celui-ci a exposé, puis dicté, sa position à tous les assistants.

L'Internationale, comme nous la concevons, se caractérise par l'existence de profondes divergences, justement parce qu'elle est mondiale. Il ne peut en être autrement, dans une réunion de délégués de différents pays, qui reflètent différentes cultures, différentes traditions et même différentes langues. L'unanimité dans ces circonstances est impossible.

Le développement de la révolution est inégal selon les pays, n'est-ce pas ? Cela provoque un développement inégal des partis nationaux, des sections de l'Internationale...

C'est vrai.

Supposons que dans un pays, la Bolivie par exemple, nous soyons prêts à prendre le pouvoir, alors qu'il n'existe pas une Internationale forte...

La question est de savoir si nous prenons le pouvoir ou non ?

La question est, si la prise du pouvoir dans un pays dépend de la construction d'une Internationale

très forte.

Je dirais que la construction des partis nationaux et de l'Internationale est un processus combiné. En premier lieu, pour intervenir dans la lutte de classes, il est indispensable de partir d'une analyse correcte de la situation nationale. La tâche d'analyse et d'élaboration de la politique et de ce que nous appelons la « ligne » du parti – c'est-à-dire la combinaison des tâches et des mots d'ordre que nous proposons pour mobiliser les masses et construire le parti – est avant tout une tâche du parti national. Mais cette analyse ne peut être complète sans le contexte d'une appréciation correcte de la situation internationale. Comment comprendre la situation argentine sans tenir compte de la situation d'ensemble du continent latino-américain et de la politique de l'impérialisme nord-américain ? Ce n'est pas un hasard si dans les congrès de nos partis la discussion sur la situation mondiale précède le point national dans l'ordre du jour. C'est bien dans ce sens là que l'organisation internationale, pour petite et faible qu'elle soit comme la LIT,⁸ joue un rôle indispensable en recueillant les expériences et les opinions des militants et dirigeants de nombreux pays. L'analyse sera de plus en plus large, plus riche que celle que peut élaborer un parti national, même si ses dirigeants sont brillants.

Maintenant, l'autre aspect de la combinaison que je mentionnais au début, c'est que l'Internationale peut faire un saut qualitatif dans son renforcement et sa croissance uniquement à partir de la conquête du pouvoir par un de ses partis. Une victoire des trotskystes dans n'importe quel pays ferait tomber une série de préjugés, en premier lieu celui qui soutient que l'Internationale n'est pas nécessaire. Je crois, honnêtement, qu'aucun parti trotskyste – et rappelons que nous parlons du parti qui aspire au socialisme démocratique et ouvrier – ne peut prendre le pouvoir sans l'aide politique et théorique de l'Internationale,

⁸ La LIT-QI fut fondée en 1982 afin de lutter pour le dépassement de la crise de direction de la Quatrième Internationale. Moreno était parmi les fondateurs et a été son principal dirigeant.

tout aussi petite et faible qu'elle soit. Ainsi tomberait enfin cette idée profondément erronée, néfaste, selon laquelle l'Internationale n'est qu'une fioriture et non la nécessité politique la plus profonde du mouvement ouvrier international.

D'ailleurs, l'exemple d'un gouvernement trotskyste provoquerait un impact colossal, en imposant la démocratie ouvrière avec tous types de liberté. Ce gouvernement octroierait plus de libertés ouvrières que n'importe quel Etat, bourgeois ou ouvrier bureaucratique.

Ces deux faits déclencheraient un immense enthousiasme dans la classe ouvrière mondiale et l'Internationale se transformerait, enfin, en une organisation de millions de travailleurs.

Vous dites donc que l'Internationale remplit principalement un rôle d'élaboration politique. La direction internationale peut-elle ou doit-elle intervenir dans la vie des partis nationaux ?

Non seulement d'élaboration politique, mais aussi d'organisation de campagnes internationales, comme la solidarité avec les grandes luttes ouvrières – de la guérilla salvadorienne à la grève des mineurs anglais et la lutte anti-bureaucratique de Solidarité en Pologne – ou la politique d'unité des masses des pays dépendants contre le paiement de la dette extérieure.

Pour répondre à votre question, je considère qu'à cette étape l'Internationale ne doit pas intervenir dans la vie des partis nationaux. Plus tard peut-être ce sera différent, s'il y a une grande Internationale, avec une direction qui aura beaucoup de prestige et des partis au pouvoir dans plusieurs pays.

Pour le moment elle doit intervenir, et de toutes ses forces, dans les discussions politiques, mais ce serait une erreur très dangereuse que la direction internationale change la direction d'un parti ou impose une politique nationale. Le national est un aspect spécifique de l'international mais conserve un degré d'autonomie très grand.

II - Thèses internationales

Dans le livre *Mise à jour du Programme de Transition* (1979), un de ses travaux les plus importants, Moreno développe dans les six premières Thèses une vision générale de l'histoire du mouvement ouvrier mondial et de ses quatre organisations internationales. Dans ces thèses, il part de la revendication des bases de fondation de la Quatrième Internationale, expose sa vision sur les motifs de sa crise et défend la lutte contre le révisionnisme qui a mené à son éclatement. Nous reproduisons ici les Thèses 2 - 6. La Thèse 1 est reproduite plus loin dans ce recueil, chapitre V.

Un siècle de lutte du prolétariat mondial : de grands triomphes et conquêtes ; crise de direction et décadence de l'humanité

Avant les années 80 du 19^{ème} siècle, le prolétariat apparaissait seulement sur la scène historique de manière sporadique, à des moments cruciaux comme la révolution de 1848 et l'organisation de la Première Internationale, qui a abouti à la Commune de Paris. Ce n'est que pendant les trois dernières décennies du 19^{ème} siècle que le prolétariat et ses alliés, les peuples et secteurs opprimés, se mettent à occuper la place de principal protagoniste du processus historique. Ce n'est qu'à partir de ce moment que ses luttes acquièrent un caractère continu et systématique. Au cours du siècle actuel, il n'a pas cessé une minute de combattre contre les exploiters, spécifiquement contre le capitalisme et l'impérialisme. Grâce à leurs luttes, le prolétariat et les travailleurs ont obtenu des conquêtes minimales fondamentales comme les grandes organisations syndicales, les partis ouvriers, les droits sociaux et, à partir de la Révolution d'Octobre, spécialement après la Seconde Guerre mondiale, des conquêtes révolutionnaires comme l'expropriation de la bourgeoisie dans de nombreux pays qui sont devenus des Etats ouvriers.

A leur tour, les alliés du prolétariat - les peuples arriérés, les nationalités opprimées, les paysans, les races et autres secteurs opprimés - ont également obtenu de grandes conquêtes. Par exemple, presque toutes les colonies des vieux empires ont gagné leur indépendance politique ; les paysans de beaucoup de pays arriérés ont obtenu une plus grande participation dans la possession de la terre ; le peuple vietnamien a fait subir à l'impérialisme américain sa première défaite militaire ; les femmes ont obtenu le droit au vote,

à l'avortement et au divorce ; dans beaucoup de pays et dans ceux où la bourgeoisie a été expropriée, les propriétaires fonciers ont aussi été expropriés ; les noirs des Etats-Unis ont considérablement avancé dans leur lutte contre la discrimination ; etc.

Cette lutte de la classe ouvrière mondiale contre l'impérialisme, longue de plus d'un siècle, est divisée en deux époques clairement délimitées par la Première Guerre mondiale et la Révolution Russe. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, le prolétariat a obtenu conquête après conquête, mais à l'intérieur du régime capitaliste et impérialiste, sans le remettre en question et sans se proposer la prise révolutionnaire du pouvoir. C'est l'époque réformatrice. A partir de 1914 et de la Révolution Russe, s'ouvre l'époque que nous vivons, celle de crise et décadence chroniques de l'impérialisme et du capitalisme, celle de la confrontation entre la révolution et la contre-révolution mondiales. C'est l'époque de la révolution socialiste internationale.

Malgré ces grandes conquêtes du mouvement ouvrier et populaire, au long de ces cent années, l'humanité et les travailleurs du monde entier voient augmenter la misère, les guerres, la possibilité d'un holocauste nucléaire, même dans les pays qui se réclament du socialisme, c'est-à-dire les Etats ouvriers bureaucratisés. Ceci est une conséquence du fait que l'impérialisme - malgré le siècle de lutte contre lui - continue à dominer l'économie mondiale, et que cette domination est source croissante de misère, de répression, de guerres et de souffrances inouïes pour les travailleurs. L'existence des Etats ouvriers, des organisations

syndicales colossales et des grands partis ouvriers n'a signifié aucune solution pour ces terribles fléaux qui, au contraire, se sont aggravés, comme le démontrent plusieurs faits contemporains. Les plans d'exploitation et de misère que mettent en oeuvre l'impérialisme et les gouvernements des Etats ouvriers sont soutenus par les directions des grands partis ouvriers et des syndicats ; l'humanité a souffert deux guerres mondiales et une infinité de guerres locales ; nous vivons sous la menace présente d'une nouvelle guerre nucléaire qui mettrait fin à tout signe de vie sur la planète ; l'invasion, par l'URSS, de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie, comme celle de l'Afghanistan, celle du Cambodge par le Vietnam et de celui-ci par la Chine, démontrent que l'existence des actuels Etats ouvriers n'est pas une garantie contre la guerre mais qu'au contraire, elle en augmente le danger.

Ce phénomène hautement contradictoire - que la réalisation de grandes conquêtes dues à l'héroïcité et à la force des luttes ouvrières et des opprimés ont aggravé la crise de l'humanité - a une seule explication : la crise de direction du prolétariat mondial, qui a fait que celui-ci n'a pas pu, jusqu'à présent, mettre en échec l'impérialisme, alors qu'il aurait pu l'avoir fait depuis des décennies. Cette crise est la conséquence du fait que toutes les organisations reconnues du mouvement ouvrier - syndicats, partis et Etats - sont, de nos jours, contrôlées sans exception par la bureaucratie et d'autres directions contre-révolutionnaires au service direct ou indirect de l'impérialisme, principalement la bureaucratie stalinistes de l'URSS.

La crise de direction du prolétariat mondial ou, dit d'une autre manière, la trahison des directions bureaucratiques reconnues du mouvement ouvrier et des masses, est le facteur décisif des défaites historiques qui se produisent : tout triomphe ou conquête est gelé, freiné, et l'impérialisme n'a toujours pas été mis en échec.

Les grands partis ouvriers, les syndicats et les Etats ouvriers ont été dénaturés dans la camisole de force de la bureaucratie : tous sont bureaucratiques, aucun n'est révolutionnaire. Toutes les directions reconnues servent à la contre-révolution.

Il y a une différence concernant les appareils contre-révolutionnaires : l'appareil formé par les directions officielles sociales-démocrates continue à jouer son rôle contre-révolutionnaire et il a accompli, dans la première après-guerre, un rôle décisif ; mais pour freiner et brader des révolutions, le stalinisme n'a pas son pareil. Le plus gigantesque appareil bureaucratique contre-révolutionnaire qu'ait connu l'histoire est un produit de l'époque révolutionnaire. Nous parlons d'utilité contre-révolutionnaire et non d'aptitudes. Personne n'est plus agent de la bourgeoisie qu'une direction sociale-démocrate, mais son utilité face à une montée révolutionnaire pour cette même bourgeoisie est beaucoup plus petite que celle du stalinisme à l'échelle mondiale.

A cause des directions sociales-démocrates, les conquêtes du prolétariat sous l'époque réformiste se sont soldées par une défaite historique : la guerre impérialiste et la crise de la Seconde Internationale. A cause des sociaux-démocrates, la révolution socialiste européenne est restée circonscrite à l'URSS et a été mise en échec en Italie, en Hongrie et, le plus important, en Allemagne. Par la suite, le stalinisme occupe sa place de première ligne comme agent contre-révolutionnaire dans les rangs ouvriers et c'est lui le responsable des défaites postérieures.

L'époque révolutionnaire se divise donc en trois étapes clairement délimitées :

La première, de 1917 à 1923, est celle dans laquelle la Révolution d'Octobre triomphe en Russie suite à l'exis-

tence d'un parti marxiste révolutionnaire, la Troisième Internationale est fondée et la révolution européenne explose.

La seconde, de 1923 à 1943 approximativement, s'ouvre à partir de la défaite de la révolution européenne et inaugure vingt années de défaites ininterrompues. Elle donne lieu à l'apparition et le triomphe, au sein de l'URSS et de la Troisième Internationale, du stalinisme qui mène, avec sa politique, au triomphe des fascistes de Chiang Kai-shek, Hitler et Franco et à la seconde guerre impérialiste mondiale.

La troisième est l'après-guerre actuelle, où nous nous trouvons face à la plus grande montée révolutionnaire jamais connue, qui parvient à exproprier la bourgeoisie en Chine et dans le tiers de l'humanité. Mais maintenant, parce que le stalinisme est encore la direction prédominante, relativement fortifiée par la défaite militaire du nazisme, les Etats ouvriers qui apparaissent sont des Etats ouvriers bureaucratisés et le capitalisme peut se récupérer en Europe.

En résumé, les deux éléments déterminants de tous les phénomènes contemporains, les causes dernières et premières, celles qui déterminent avec leurs différentes combinaisons tous les phénomènes, sont la montée révolutionnaire des luttes de la classe ouvrière et des peuples arriérés d'une part, et la crise de direction révolutionnaire d'autre part. Cette dernière confirme par elle-même la validité de la Quatrième Internationale.

A partir de la première guerre impérialiste, au début de l'époque de la crise définitive de l'impérialisme et du capitalisme, l'époque de la révolution socialiste, les relations causales des événements historiques changent. Par rapport aux grandes époques historiques et au développement normal des sociétés, le marxisme a soutenu que les processus économiques sont le fil rouge qui explique tous les phénomènes. Mais dans une époque révolutionnaire et de crise, cette loi générale a une déclinaison particulière qui invertit les relations causales, en transformant le plus subjectif des facteurs - la direction révolutionnaire - en la cause fondamentale de tous les autres phénomènes, y compris économiques. Jusqu'à la Première

Guerre mondiale, le processus économique avait un caractère prédominant tandis que les facteurs subjectifs n'étaient pas tellement importants. La lutte elle-même de la classe ouvrière était réformiste : elle n'attendait pas au processus d'accumulation capitaliste, au développement économique capitaliste et ses lois, mais signifiait tout au plus une légère variation du processus. Ce fut donc une époque réformiste. Mais à partir de la Première Guerre mondiale, il n'en est déjà plus ainsi. Les processus économiques cessent d'être les causes déterminantes et le facteur subjectif - la direction - devient fondamental. N'oublions pas qu'il en est ainsi parce que toute l'époque est déterminée par la lutte révolutionnaire des masses.

L'existence de Marx et d'Engels au 19^{ème} siècle ne fut un facteur objectif dans le dénouement d'aucun processus historique. Leur existence n'a pu ni garantir le triomphe ni éviter les défaites de la révolution prolétarienne en 1848, et n'a pas influencé l'issue de la Commune de Paris. Par contre, l'existence de Lénine, de Trotsky et du Parti Bolchevique ont pu garantir le triomphe de la Révolution d'Octobre tandis qu'en Allemagne, l'inexistence d'un parti bolchevique, d'un Lénine et d'un Trotsky a empêché de garantir le triomphe de la révolution socialiste. De la même manière, l'existence de directions contre-révolutionnaires bureaucratiques à la tête des grands partis socialistes a permis le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Une conséquence historique fondamentale de cette inversion dans la ligne causale des événements historiques va se refléter dans la dialectique de triomphes et de défaites du prolétariat mondial.

La gauche sociale-démocrate croyait en un processus linéaire et évolutif. Quand elle s'est rendu compte des reculs et des défaites du processus, suite à l'immaturité du prolétariat ou la trahison de ses directions, elle a formulé une loi marxiste, dialectique, dans une belle phrase : *le chemin du prolétariat est jalonné de défaites qui mènent au triomphe*. Elle indiquait ainsi la dialectique de défaites et de triomphes, la transformation des défaites en triom-



phes. Mais la Première Guerre mondiale, en faisant apparaître, avec toute sa rigueur, le nouveau facteur déterminant du processus historique - la crise de direction révolutionnaire du prolétariat mondial - a établi une dialectique inverse des relations entre les triomphes et les défaites, dialectique qui vaut pour toute l'époque ouverte par la Première Guerre mondiale, et qui est plus actuelle que jamais. Nous pouvons formuler cette loi de la manière suivante : tant que le prolétariat ne dépassera pas sa crise de direction révolutionnaire, il ne pourra pas mettre en échec l'impérialisme mondial et, suite à cela, toutes ses luttes seront jalonnées de triomphes qui nous mèneront inévi-

tablement à des défaites catastrophiques. Rien ne le démontre mieux que le boom économique de cet après-guerre : sa véritable cause est la trahison du stalinisme, qui a appelé les travailleurs occidentaux à travailler plus que jamais pour l'impérialisme.

Tant que les appareils continueront à contrôler le mouvement de masses, tout triomphe révolutionnaire sera inévitablement transformé en défaite. Ceci est dû à la relation des appareils bureaucratiques avec la mobilisation permanente des travailleurs. Toute direction bureaucratique tire sa force de l'appui direct ou indirect des exploiters pour freiner la mobilisation permanente des travailleurs. D'autre part, cette mobilisa-

tion est une menace mortelle pour la bureaucratie elle-même. Il s'ensuit que toute conquête que la bureaucratie est obligée de diriger est administrée par celle-ci pour freiner la mobilisation révolutionnaire, pour l'arrêter dans cette conquête, à ce point du processus. Mais dans cette époque révolutionnaire, toute avancée qui n'est pas suivie d'une autre avancée signifie un recul. Il s'ensuit que la bureaucratie, avec sa politique de frein d'une part et de défense de ses privilèges face aux masses d'autre part, est obligée de combattre contre la mobilisation permanente des travailleurs, de transformer ses triomphes en une défaite de la révolution permanente.

L'époque réformiste, d'organisation des grands partis socialistes, et de crise de la Seconde Internationale

Jusqu'à la Première Guerre mondiale, l'impérialisme a mis en oeuvre les possibilités maximales de développement capitaliste dans tous les coins du monde, principalement dans les pays avancés, avant d'entrer dans sa crise définitive. Il y a eu, tout comme dans l'après-guerre actuelle, un boom économique fabuleux. Grâce à la colonisation capitaliste des pays arriérés du monde, les différentes nations capitalistes avancées se sont transformées en puissances impérialistes avec une croissance rapide sans se heurter entre eux. Ce sont quelques cinquante ans (de 1870 à 1914) d'impétueux développement capitaliste, avec de courtes interruptions, des crises cycliques rapidement dépassées. (Nous devons toutefois spécifier qu'en vérité, ce développement a commencé à la fin du 19^{ème} siècle, car il y avait eu, avant cela, une étape de dépression capitaliste.) Tout ceci explique que, hormis les guerres coloniales, la guerre russo-japonaise et les violents processus de colonisation des pays arriérés, il n'y a pas eu de grands sursauts dans la politique internationale. Tant qu'a duré le butin des pays arriérés, il n'y eut pas de grands problèmes entre les puissances impérialistes.

Les travailleurs n'ont pas cessé un seul jour de combattre de manière frontale le capitalisme et l'impérialisme. Grâce à ces luttes héroïques, la classe

ouvrière des pays avancés a obtenu de colossales conquêtes démocratiques et minimales - les huit heures de travail et le suffrage, entre autres - ainsi que l'apparition d'organisations syndicales et politiques puissantes.

Il est également vrai que ces conquêtes ont été arrachées à l'impérialisme quand celui-ci s'était enrichi grâce à l'exploitation des pays arriérés, ce qui lui permettait de les accorder sans mettre en danger son existence propre. C'est pourquoi, sauf exceptions, cette première étape de la lutte du prolétariat mondial contre l'impérialisme acquiert un caractère réformiste, non révolutionnaire, d'accumulation quantitative de triomphes et de conquêtes à l'intérieur du capitalisme lui-même, qu'elle ne remet pas en question et auquel elle ne se propose pas d'arracher le pouvoir. Cela ne signifie pas que la bourgeoisie fit des concessions de bon gré. Au contraire, chaque avancée du prolétariat fut produit d'une lutte acharnée contre elle.

Le développement apparemment pacifique et progressif du capitalisme sous la première époque de l'impérialisme montra son véritable caractère quand éclata la Première Guerre mondiale. A ce moment se dévoilent les contradictions aiguës soulevées par le développement des forces productives à l'intérieur de la camisole de force de la propriété privée capitaliste et impéria-

liste d'une part, et par les frontières nationales d'autre part. Ce sont non seulement ces dernières, mais toutes les contradictions capitalistes (la concurrence féroce entre les monopoles, l'anarchie de la production) que la guerre - dont, en réalité, elles sont la cause - fit apparaître. Toutes ces contradictions avaient été apparemment amorties suite à l'apparition des monopoles et de la colonisation des pays arriérés par le capital financier. Mais l'éclatement de la guerre elle-même a démontré qu'il n'en était pas ainsi, qu'au contraire, ces contradictions s'étaient développées et accentuées. Quand il n'y eut plus d'autres pays arriérés à se répartir, les bandits impérialistes s'affrontèrent dans la Première Guerre mondiale pour élucider qui dominerait le monde colonial et capitaliste. Cette affreuse conflagration fut la nouvelle expression de la crise capitaliste, qui jusqu'alors s'était seulement montré sous forme de crises cycliques. La concurrence capitaliste cessa de s'exprimer dans la faillite de quelques entreprises pour le faire à travers la destruction de pays entiers. La crise de l'ordre capitaliste mondial fut payée par le prolétariat avec son propre holocauste. Les cinquante années de triomphes, d'accumulation de conquêtes, furent transformées, du jour au lendemain, en la première grave défaite historique de la classe ouvrière. Car

c'est ce que fut la Première Guerre mondiale : une défaite historique terrible de la classe ouvrière mondiale.

Cette défaite est due au fait que la Seconde Internationale - avec ses partis nationaux - était totalement passée du côté de l'ordre bourgeois. Les directions des partis socialistes ont réussi à convaincre la classe ouvrière de leurs pays de courir aux tranchées pour se faire tuer en faveur de leurs propres exploités nationaux. L'accumulation quantitative de conquêtes avait peu à peu transformé les directions syndicales et politiques de la classe ouvrière en de très puissantes institutions tolérées par le régime impérialiste, ce qui a changé ces directions en directions réformistes et bureaucratiques, en agents du capitalisme national dans les rangs ouvriers. En même temps, l'existence de l'impérialisme avec ses bénéfices avait permis de stratifier la classe ouvrière et de créer des secteurs de travailleurs privilégiés, l'aristocratie ouvrière, qui soutenait les directions du mouvement ouvrier et, par leur biais, sa propre bourgeoisie nationale. Suite à cela, la Seconde Internationale ne fut jamais une vraie Internationale mais une fédération de partis. Ce caractère fédératif de la Seconde Internationale allait directement à l'encontre du caractère impérialiste de l'époque. La Seconde Internationale n'a jamais été un parti mondial et encore moins un ennemi mortel de l'impérialisme. La non-existence d'une Internationale révolutionnaire, anti-impérialiste et anticapitaliste conséquente, et de partis nationaux également révolutionnaires, est ce qui a permis au capitalisme de mener les travailleurs et l'humanité à un premier bain de sang.

Mais les cinquante ans de montée, de luttes et de triomphes de la classe ouvrière n'ont pas seulement eu ces résultats catastrophiques pour le mouvement ouvrier, elles ont aussi produit leur

opposé. En lutte contre le réformisme des directions officielles des partis socialistes et des syndicats, en lutte contre la bureaucratie réformiste, s'était formé, à l'échelle internationale, une gauche révolutionnaire anti-réformiste, anti-bureaucratique, marxiste, syndicaliste et anarchiste. Cette gauche révolutionnaire a acquis des caractéristiques régionales ou nationales mais ne s'est jamais élevée à une tendance organisée internationalement. Elle n'en avait pas les conditions. Mais elle fut tout de même une partie fondamentale et l'autre face de la montée soutenue du prolétariat.

La plus haute expression de ce courant de gauche révolutionnaire du mouvement ouvrier fut le Parti Bolchevique russe. Ce fut le résultat national de cette gauche révolutionnaire anti-réformiste et anti-bureaucratique internationale, bien que qualitativement différent. Ce fut le seul parti marxiste révolutionnaire avec une influence de masses qui est apparu durant ces cinquante années de lutte ininterrompue du mouvement ouvrier et, d'autre part, il s'agissait d'un nouveau type de parti marxiste, le seul organisé pour diriger la révolution.

En opposition au bolchevisme, la gauche marxiste révolutionnaire de la Seconde Internationale - en général aussi la gauche révolutionnaire non-marxiste - a acquis un caractère propagandiste, syndicaliste ou intellectuel désorganisé, qui ne parvint pas à construire des partis révolutionnaires hautement centralisés et clairement séparés de l'aile bureaucratique réformiste, ce qu'elle ne se proposait d'ailleurs pas. D'autre part, ce courant était en général spontanéiste. Il croyait que les masses, avec leurs actions révolutionnaires, allaient résoudre par leurs propres moyens le problème de la direction révolutionnaire.

Le Parti Bolchevique est un cas unique et son existence et développement ont obéi à une combinaison exceptionnelle de circonstances. La première à avoir vu avec la situation de la Russie elle-même : sous le régime tsariste, il n'y eut pas de marges pour une politique réformiste puisque le régime autocratique ne les donnait pas. C'était une étape révolutionnaire, non réformiste, puisque ce qui était à l'ordre du jour avec un caractère péremptoire était de faire la révolution contre le tsar. Cette nécessité impérieuse tombait entre les mains d'un jeune prolétariat industriel, hautement concentré, partie du prolétariat européen du point de vue idéologique et politique. D'autre part, la direction politique de ce prolétariat faisait également partie des courants existants dans le prolétariat européen. C'est ainsi qu'il y eut des tendances anarchistes et marxistes et, à l'intérieur de ces dernières, des tendances révisionnistes et marxistes d'abord, opportunistes et révolutionnaires ensuite (les mencheviques et les bolcheviques). La combinaison de tous ces facteurs a conduit à la construction par les bolcheviques d'un parti indépendant des réformistes mencheviques, avec des caractéristiques uniques dans le spectre marxiste et révolutionnaire : un parti hautement centralisé, avec des professionnels révolutionnaires, seule façon de répondre à la nécessité historique urgente de diriger la révolution ouvrière contre le tsar. La Russie était le pays de l'Europe où se posait, de manière urgente et immédiate, le problème du pouvoir, de renverser le gouvernement existant et d'imposer un autre gouvernement, c'est-à-dire de mener une révolution démocratique. Cette combinaison de circonstances a fait qu'apparut un type nouveau de parti marxiste, construit pour faire la révolution et pour prendre le pouvoir.

Le caractère exceptionnel de la Révolution d'Octobre et de la Troisième Internationale

Soixante-trois ans après son triomphe, nous devons reconnaître que la Révolution d'Octobre fut une exception au cours du 20^{ème} siècle, qu'il n'y en a pas eu d'autre avec ses caractéristi-

ques. En effet, ni parmi les révolutions victorieuses, ni parmi celles qui furent mises en échec, il n'y eut un tel processus révolutionnaire. La Révolution d'Octobre est jusqu'à présent une exception,

de même que son résultat, la Troisième Internationale. Pour en expliciter les raisons, nous devons non seulement étudier le caractère exceptionnel de la Révolution d'Octobre et celui de la



Révolution de Février dans son étroite relation avec celle d'Octobre, mais également l'hypothèse du gouvernement ouvrier et paysan, qui a été envisagée par les bolcheviques entre février et octobre et qui ne s'est pas réalisée en ce moment mais qui est devenue réalité à mainte reprise dans cette après-guerre.

Le caractère exceptionnel de la Révolution d'Octobre est dû, jusqu'à présent, à l'existence d'un parti tel que le Parti Bolchevique. Sans l'existence de ce parti et de la gauche révolutionnaire du prolétariat mondial, il n'y aurait pas eu le triomphe de la Révolution d'Octobre ni sa plus importante réalisation, la fondation de la Troisième Internationale. Il faut souligner que la Révolution Russe, en un sens, ouvre une nouvelle époque de l'humanité, l'époque de la révolution socialiste mondiale, tout en fermant une autre époque. Il s'agit de la combinaison de la fin d'une époque et du début d'une autre. Le facteur déterminant de la Révolution d'Octobre, le parti léniniste, est le résultat de l'époque précédente, celle de cinquante ans de montée et de triomphes du prolétariat mondial. Sans cette époque, on ne peut comprendre l'apparition du Parti Bolchevique. Concrètement, cinquante ans furent nécessaires au prolétariat mondial et au parti russe pour structurer le Parti Bolchevique, qui finit par se structurer solidement seulement en 1917 et qui apparaît comme parti clairement différencié seulement à partir de 1902.

Mais sans une Révolution d'Octobre et sans un parti bolchevique, la Troisième Internationale n'aurait pas pu être fondée, de même que la tâche essentielle et la plus importante de la

révolution, le développement de la révolution socialiste européenne et internationale, n'aurait pas pu être impulsée comme fut par les bolcheviques. Grâce à la lutte de la gauche révolutionnaire avant et pendant la première guerre impérialiste, la Troisième Internationale, guidée par Lénine et Trotsky, a commencé à dépasser la crise de direction du prolétariat. Ce fut la première tentative, depuis l'existence de l'impérialisme, de fonder une Internationale centralisée et révolutionnaire, c'est-à-dire un parti mondial pour diriger la révolution socialiste internationale.

Toutefois, ni la fondation de la Troisième Internationale, ni la montée colossale du prolétariat européen ne purent automatiquement créer de véritables partis bolcheviques nationaux. Ils ont seulement pu en donner les bases. L'expérience historique a démontré, une fois de plus, que construire un parti bolchevique ne peut jamais être un produit automatique de circonstances objectives, aussi favorables soient-elles. Le passé propagandiste, intellectuel ou syndical de la vieille gauche révolutionnaire, ainsi que l'absence d'une organisation de fer et indépendante des courants marxistes révolutionnaires existants au sein de la Seconde Internationale - la permanence de cette vieille gauche à l'intérieur du réformisme comme opposition aux directions bureaucratiques - eut un poids subjectif décisif pour empêcher la rapide formation de ces partis bolcheviques nationaux. C'est ainsi que la non-existence de partis bolcheviques nationaux, et l'impossibilité de les construire chemin faisant, se combina avec la trahison sociale-démocrate pour que la bourgeoisie puisse surmonter la pre-

mière vague de la révolution socialiste d'après-guerre en Allemagne, en Italie, en Hongrie et dans toute l'Europe. Cet échec de la première vague révolutionnaire d'après-guerre, auquel s'est ajouté l'épuisement du prolétariat russe, ainsi que la défaite du prolétariat allemand aux mains de la sociale-démocratie, a provoqué le début de la bureaucratization de l'URSS et de la Troisième Internationale. Cette bureaucratization de l'URSS et de la Troisième Internationale va se transformer en facteur politique décisif des vingt années qui succédèrent à cette première grande défaite de la montée révolutionnaire d'après-guerre.

L'apparition d'une époque révolutionnaire fait que ce qui était la réaction impérialiste ou la réaction généralisée du capitalisme, évolutive et réformiste, comme le disait Lénine, de l'étape précédente, se soit maintenant transformé en contre-révolution. L'impérialisme change les méthodes réactionnaires de l'étape précédente par des méthodes de guerre civile directement contre-révolutionnaires.

Le triomphe de la direction staliniste bureaucratique en URSS et à l'intérieur du Parti Communiste russe n'est autre chose que l'expression de l'avancée contre-révolutionnaire au sein du premier Etat ouvrier et de la Troisième Internationale. A son tour, le stalinisme va être un facteur décisif pour que ces triomphes contre-révolutionnaires continuent et que s'ouvrent ainsi les vingt années les plus tragiques du 20^{ème} siècle de luttes du prolétariat et des travailleurs du monde entier, vingt années faites uniquement de défaites pour les travailleurs et de triomphes de la contre-révolution.

Vingt années de défaites provoquées par le stalinisme

Les vingt années de triomphes contre-révolutionnaires et de défaites du prolétariat mondial s'ouvrent avec le triomphe de Mussolini en Italie et du stalinisme en URSS à partir de 1923, peu avant la mort de Lénine. De ces deux triomphes contre-révolutionnaires, celui qui va être déterminant, qui va avoir une importance historique décisive, est celui de la bureaucratie staliniste sur le prolétariat de l'URSS. Il va permettre et

faciliter les autres triomphes contre-révolutionnaires. La force du prolétariat russe et de la Révolution d'Octobre fut si grande que plusieurs étapes furent nécessaires pour que le triomphe contre-révolutionnaire du stalinisme se soit consolidé. Cela commença par un processus réactionnaire pour se terminer directement en une contre-révolution politique, telle que les procès de Moscou. Suite à cela, une caste

parasitaire et privilégiée s'appropriera le gouvernement, qui acquiert alors un caractère bonapartiste contre-révolutionnaire évident, employant des méthodes de guerre civile, comme toute contre-révolution, qui exterminait tous les courants de l'avant-garde ouvrière, du Parti Communiste soviétique, qui exterminait les marxistes révolutionnaires indépendants. Ce gouvernement bonapartiste contre-révolutionnaire de

Staline se dirigea principalement contre le trotskysme, seul héritier conséquent des traditions révolutionnaires du bolchevisme.

Ce processus de bureaucratisation se déroula non seulement en URSS, dans l'Etat ouvrier, mais dans toute la Troisième Internationale et dans tous les partis communistes du monde. C'est à cause de ce triomphe du stalinisme au sein de la classe ouvrière que cette dernière a connu une défaite face à Chiang Kai-shek et, ultérieurement, face à Hitler et Franco, chacun facilitant les autres triomphes contre-révolutionnaires en consolidant l'appareil staliniste à l'intérieur de l'URSS et de la Troisième Internationale, ce qui aggravait de plus en plus la crise de direction du prolétariat mondial. Cette crise a empêché le prolétariat de combattre avec succès la crise économique de 1929, qui a signifié les plus hauts niveaux de misère connus par les travailleurs. Comme autre conséquence de la crise de direction, cette misère

croissante des travailleurs s'est également manifestée en URSS.

Toute cette succession de défaites historiques culmine avec deux défaites colossales du prolétariat mondial, combinées en un seul processus : la Seconde Guerre mondiale. Dans cette guerre se combinent une guerre inter-impérialiste et la première guerre contre-révolutionnaire du 20^{ème} siècle, celle menée par l'Allemagne nazie contre l'URSS. Il s'agit de deux guerres aux caractéristiques sociales diamétralement opposées : d'un côté, la guerre inter-impérialiste de l'Axe contre les Alliés, et de l'autre, la guerre du nazisme contre l'URSS. Au début de la Révolution d'Octobre, la guerre civile se combina avec l'intervention des puissances alliées, mais cette guerre menée par l'impérialisme contre l'URSS naissante ne fut pas une guerre en bonne et due forme, étant donné la crise de l'impérialisme lui-même. L'invasion nazie de l'URSS a signifié une

guerre contre-révolutionnaire sur toute la ligne.

Pendant toute cette étape de défaites, la lutte de classes la plus acharnée ne s'arrête pas un seul moment. C'est l'époque du fascisme, mais aussi de la confrontation avec lui. La guerre civile contre Chiang Kai-shek et Franco, comme celle du trotskysme contre le stalinisme, sont les expressions les plus éloquentes, dans différents secteurs de la lutte de classes, du fait que cette lutte est plus aiguë que jamais et que, malgré les triomphes contre-révolutionnaires, l'époque continue d'être celle de la révolution socialiste et de la contre-révolution internationale.

Pendant toute cette étape, les plus grandes batailles du prolétariat mondial sont défensives. De ces deux luttes défensives, les plus importantes sont celles menées à bien par le peuple travailleur de l'URSS contre l'invasion nazie et, au niveau de la superstructure, celle des trotskystes pour sauver l'héritage marxiste révolutionnaire.

La fondation de la Quatrième Internationale

La faiblesse actuelle de notre Internationale, de même que le fait que les révolutions triomphantes furent dirigées par la bureaucratie, ont amené certains secteurs révisionnistes à poser le problème de savoir s'il fut correct de fonder la Quatrième Internationale, vu que celle-ci n'a pas été nécessaire pour exproprier la bourgeoisie sur un tiers du globe. Deutscher et d'autres intellectuels d'orientation semblable se posent cette question, pour finir par répondre catégoriquement qu'avoir fondé la Quatrième Internationale fut une grave erreur de Trotsky.

Nous soutenons le contraire : la fondation de notre Internationale fut le plus grand succès de Trotsky et de notre mouvement mondial. Notre Internationale fut construite au point le plus bas du recul du mouvement ouvrier pour des raisons très profondes. C'est un phénomène parallèle à celui de la défense de l'URSS. La construction de l'Internationale répond à une même nécessité, mais plus importante encore que celle de défendre l'URSS : unir fermement tous les marxistes révolutionnaires autour d'un programme qui

synthétiserait tout ce que le mouvement marxiste mondial avait appris depuis le Manifeste Communiste et spécialement depuis la Révolution Russe. Pour défendre ces conquêtes du marxisme, synthétisées dans le trotskysme et son programme, de l'attaque contre-révolutionnaire sur toute la ligne que le stalinisme et les autres appareils contre-révolutionnaires mettaient en oeuvre pour les effacer de la mémoire historique des travailleurs et de son avant-garde, il était indispensable de parvenir à une organisation internationale de fer de la part des révolutionnaires.

Ne pas avoir fondé la Quatrième Internationale aurait signifié laisser chaque courant trotskyste du marxisme révolutionnaire de l'époque actuelle livré à son sort national, c'est-à-dire livré à répondre à l'offensive révisionniste et bureaucratique du stalinisme et de la social-démocratie de manière isolée, pratiquement sans défense.

D'autre part, la fondation de la Quatrième Internationale avait un objectif offensif : préparer un cadre et un programme commun aux marxistes révolu-

tionnaires du monde pour la montée révolutionnaire inévitable qui s'ouvrirait à court terme et qui serait déviée ou trahie par toutes les directions bureaucratiques et petites-bourgeoises du mouvement de masses. C'est seulement en fondant la Quatrième Internationale qu'on pouvait répondre à ces nécessités défensives et offensives.

Il n'y a d'ailleurs aucune loi qui affirme que l'Internationale doit être fondée au moment d'un grand triomphe du mouvement ouvrier. En dernier ressort, il s'agit du seul argument relativement sérieux des théoriciens trotskystes qui sont sceptiques sur le rôle et la nécessité péremptoire de la Quatrième Internationale. La seule Internationale fondée sur un triomphe colossal fut la Troisième. Tant la Première que la Seconde furent construites au début de la montée et quand celle-ci commençait seulement à s'approfondir.

La Quatrième Internationale fut fondée, précisément, quand pointait à l'horizon la fin du recul et le début de la montée révolutionnaire inévitable. Et avoir pu la fonder, avoir pu donner un programme et une organisation à cette



montée révolutionnaire mondiale et à cette trahison inévitable des directions, indiquait la maturation du facteur conscient dans les rangs trotskystes. Nous préparions l'organisation et le programme pour disputer la direction du mouvement de masses aux appareils contre-révolutionnaires et dépasser ainsi la crise de direction à laquelle serait confrontée cette montée révolutionnaire.

L'autre argument plus ou moins crédible est celui selon lequel la Quatrième Internationale ne fut pas nécessaire pour exproprier la bourgeoisie dans de nombreux pays. Mais cette critique prétend attribuer à notre Internationale des objectifs limités, tactiques et nationaux - exproprier la bourgeoisie ou les investissements impérialistes dans un seul pays - quand les objectifs de notre

Internationale et les nécessités de la classe ouvrière sont beaucoup plus vastes : mettre en échec l'impérialisme dans le monde, dissoudre les frontières nationales, organiser de manière révolutionnaire le prolétariat pour qu'il exerce le pouvoir et continue à mobiliser les masses du monde entier pour commencer à construire le socialisme.

Fonder la Quatrième Internationale en 1938 et défendre l'URSS de la guerre contre-révolutionnaire préparée contre elle était indispensable, comme l'indique le fait qu'à peine fondée, elle subissait déjà la première attaque révisionniste. Cette attaque fut sur le point de gagner un des partis les plus forts de notre mouvement : le Socialist Worker's Party (SWP) des Etats-Unis. Comme une expression de plus de l'avancée de la contre-révolution dans le monde, une

tendance révisionniste est apparue dans notre Internationale, les antidefensistes, qui auraient pu désintégrer les rangs trotskystes dans le monde entier, s'ils n'avaient rencontré le cadre commun de notre Internationale récemment fondée et Trotsky. Grâce à la fondation de la Quatrième Internationale, nous avons pu maintenir intact notre programme de défense de l'URSS en mettant en échec le premier grand courant révisionniste qui est apparu dans nos rangs. La fondation de notre Internationale avec la formulation du Programme de Transition est donc le plus grand succès de notre mouvement. Nous avons ainsi défendu les deux plus grandes conquêtes de l'étape de vingt années de défaites : l'URSS, et le seul marxisme révolutionnaire existant, le trotskysme.

III - L'histoire de notre courant jusqu'à la fondation de la LIT-QI

« La lutte contre le révisionnisme dans le Secrétariat Unifié »

Le texte que nous présentons ci-dessous a été écrit par Moreno en 1985, comme introduction à la publication sous forme de livre de son plus important travail de polémique contre Ernest Mandel, le dirigeant le plus important du Secrétariat Unifié. Le livre a été publié en 1989 sous le titre *Le Parti et la Révolution* (plus connu actuellement comme le *Morenazo*). Même s'il s'agit du prologue à un travail beaucoup plus étendu, il nous semble très significatif parce qu'il est, probablement, le meilleur résumé de l'importante lutte menée contre le courant révisionniste du trotskysme, qui a sa plus grande expression internationale au sein du Secrétariat Unifié.

Prologue

Cette édition complète sera la première disponible pour le grand public, de mon travail *Un document scandaleux*. Cette importante polémique contre Mandel et le courant international trotskyste qu'il a dirigé, a été élaborée en 1973 comme un document interne pour être débattu lors du Dixième Congrès Mondial de la Quatrième Internationale sous le Secrétariat Unifié, dans lequel en ce temps-là nous militions tous les deux. Douze années ont passé depuis cette date et, durant cette période, de nouveaux faits importants de la lutte de classes se sont succédés et de nouvelles et plus profondes divergences ont émergé qui ont abouti à notre rupture avec le Secrétariat Unifié en 1979. Cela rend nécessaire ce prologue assez dense, pour situer historiquement et politiquement ce travail dans le développement d'une bataille politique et d'une polémique idéologique qui se déploient depuis trente-cinq ans entre ce qui continue jusqu'à maintenant à être connu comme le *Secrétariat Unifié* (SU) et notre courant, organisé aujourd'hui dans la *Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale* (LIT-QI).

Nos origines

Le courant qui s'appelle aujourd'hui LIT-QI existe comme tendance, sous des noms différents, depuis approximativement 1953. Il est, par conséquent, une des plus anciennes tendances du mouvement trotskyste mondial. Nous ne pensons pas exagérer si nous affirmons que le SU et la LIT-QI sont les deux courants les plus importants du trotskysme, mouvement mondial parmi

lequel il faut également prendre en compte un autre courant - bien que très faible - qu'est le lambertisme.

Il faut clarifier que nous ne sommes pas nés comme une tendance internationale. Nous sommes apparus en 1944 comme un tout petit groupe, essentiellement d'ouvriers, dans le panorama du trotskysme argentin. Ce qui a d'abord caractérisé notre groupe, tant du point de vue programmatique, qu'en ce qui concerne sa pratique, fut ce que nous pourrions appeler un « ouvriérisme furieux ». Pendant de nombreuses années l'adhésion d'étudiants n'était pas acceptée et il n'était pas permis non plus de militer dans le mouvement estudiantin. Les étudiants qui, par hasard, étaient captés devaient aller militer au sein du mouvement ouvrier. Ils devaient entrer en usine et faire un travail syndical et à la base des organismes ouvriers. Cette tendance ouvriériste, sectaire, radicale, faisait face au caractère bohème et intellectuel, déclassé, du mouvement trotskyste argentin dans son ensemble et tentait de le dépasser. De ce caractère se démarquaient seulement quelques camarades, cinq ou six dirigeants syndicaux, d'autre part très intelligents et compétents, qui venaient de rompre individuellement avec le stalinisme.

Notre organisation argentine est donc née en concentrant toute sa stratégie de travail sur le mouvement ouvrier, comme la seule issue qu'avait le trotskysme argentin pour cesser d'être un borbier bohème.

Cette organisation n'avait pas seulement la « vertu-défaut » de l'ouvriérisme, mais également une grande insuffisance sur le terrain international, puisque durant nos premières années

de vie, entre 1944 et 1948, nous nous déclarions trotskystes, mais nous n'étions pas orientés vers la lutte et la vie de l'Internationale.

Nous avions une déviation nationale-trotskyste : celle de croire qu'il pouvait y avoir une solution aux problèmes du mouvement trotskyste dans le pays, à partir d'une vision nationale. Nous n'avions pas compris que c'est seulement à partir d'une vision internationaliste que nous pouvions commencer à résoudre les problèmes du trotskysme argentin.

Ce n'est qu'en 1948 que nous avons commencé à intervenir dans la vie de la Quatrième Internationale, en participant à son Deuxième Congrès. Nous considérons cela comme le pas théorico-politique le plus important effectué par l'organisation argentine.

La Quatrième Internationale dans l'après-guerre

Une autre question est dans quel état était alors l'Internationale.

Le sectarisme était sa caractéristique dominante. Durant le Deuxième Congrès de l'Internationale, l'incompréhension de la nouvelle réalité du processus révolutionnaire mondial nous a amenés à ne donner aucune importance aux profonds changements qui se produisaient en Europe de l'Est.

Tandis que se célébrait le Congrès, les événements de la Tchécoslovaquie étaient en plein développement, les ministres bourgeois avaient été démis du gouvernement et le chemin vers l'expropriation totale de la bourgeoisie était entamé. La question de la Yougoslavie était également brûlante où il y avait également, depuis approximativement 1947, un processus de nationa-



lisations et d'expropriation des bourgeois.

Le processus se généralisait dans toute l'Europe de l'Est, alors que la révolution chinoise se trouvait en plein développement. Il incorporait ainsi des pays dont les populations additionnées représentaient le tiers de l'humanité.

Le Deuxième Congrès n'a même pas évoqué ce thème; il a navigué sans se mouiller dans un processus révolutionnaire d'une telle envergure. Le centre de la discussion y était le débat qui avait eu lieu en 1939 et 1940 au sein du Socialist Worker's Party (SWP) des Etats-Unis, quand Trotsky était encore en vie, sur la question de savoir si l'URSS était encore ou non un Etat ouvrier et s'il fallait la défendre, même si nous nous opposions à la bureaucratie. La polémique dans le SWP s'était achevée en 1940, avec la rupture des dirigeants « anti-défensistes », Schachtman et Burnham, mais l'Internationale poursuivait encore la discussion en 1948.

La discussion sur les nouveaux Etats ouvriers

Ce n'est qu'un an après le Deuxième Congrès, en 1949, que s'est ouvert la première discussion sur les nouveaux Etats ouvriers, une discussion nouvelle et importante dans les rangs de notre Internationale. Une nette différence est alors apparue par rapport à l'analyse des problèmes causés par l'expropriation de la bourgeoisie ou la tendance à l'expropriation de la bourgeoisie dans les pays de l'Est européen et en Chine.

Autour de cette polémique, qui s'est déroulée sur un ton fraternel, donnant un haut exemple de centralisme démocratique, ont émergé de fait deux tendances, ou deux variantes, disons-le ainsi, par la relation fraternelle et non fractionniste qui existait entre ces deux courants.

Une tendance, dont le porte-parole le plus important était le camarade Mandel et qui avait l'appui du nord-américain Cannon, soutenait que les pays de l'Europe orientale étaient encore des pays capitalistes. L'autre tendance, dirigée par le camarade Pablo et soutenue - mais sur la base de raisonnements distincts - par Hansen d'Amérique du Nord et par l'auteur de ce livre,

soutenait que de nouveaux Etats ouvriers étaient nés.

Dans une certaine mesure, nous fûmes les initiateurs de cette polémique. Nous avons été les premiers à mettre en évidence dans un document écrit qu'en Europe de l'Est avaient eu lieu des événements historiques d'importance transcendante, tels que l'expropriation de la bourgeoisie et l'apparition d'Etats ouvriers déformés ou bureaucratiques.

Je voudrais souligner que nous divergions quant à la méthode utilisée par Pablo pour arriver à la même conclusion que nous. Nous définissions la méthode de Pablo comme empirique et aprioriste. Selon nous, Pablo travaillait avec une prémisse, un a-priori : que tout pays où était exproprié la plus grande partie de la bourgeoisie était un Etat ouvrier. Et il étudiait alors, appuyé sur les statistiques, si la plupart des entreprises étaient ou non passées à l'Etat. La conclusion était que, quand la majeure partie des entreprises dans un pays ont été étatisées, on peut parler d'Etat ouvrier. Ainsi, avec la vérification empirique sur base des statistiques, Pablo parvenait à ses conclusions.

Pour nous, il fallait une explication sur base de la genèse, de type historique. C'est-à-dire qu'il fallait définir quelles forces sociales s'affrontaient, et par le biais de quels moyens et organisations, pour qu'il y ait une révolution sociale déformée.

Il faut reconnaître que, du point de vue méthodologique, le camarade Mandel avait raison. Il exigeait de Pablo qu'il démontre à travers quel processus les pays de l'Est européen s'étaient transformés en Etats ouvriers. Si je me souviens bien - je n'ai pas ma bibliothèque ni mes archives en main du fait que j'ai déménagé dans un autre pays, il y a peu - Mandel réfutait Pablo avec l'exemple de la république fasciste de Mussolini qui, peu avant sa fin, expropria la bourgeoisie italienne parce que celle-ci était passée du côté allié. Et ce n'est pas parce que Mussolini aurait fait cela que nous allions appeler cet Etat fasciste un Etat ouvrier.

Cette polémique a été résolue dans un délai relativement court, Cannon et Mandel ayant reconnu qu'un véritable processus révolutionnaire dans l'Est

européen avait eu lieu et que de nouveaux Etats ouvriers déformés étaient apparus.

Ce succès politique a augmenté énormément le prestige de Pablo dans les rangs de notre Internationale, malgré ses erreurs méthodologiques, et on est arrivé ainsi au Troisième Congrès.

L'impressionnisme de Mandel

Faisons ici une brève parenthèse pour dire que Mandel faisait déjà preuve d'un impressionnisme extraordinaire, qui l'amenait à produire des analyses et des prévisions complètement erronées.

Par exemple, après la fin de la Seconde Guerre mondiale, entre 1946 et 1948, Mandel a écrit deux caractérisations clefs sur l'économie européenne en général et sur celle de l'Allemagne en particulier. Dans une résolution adoptée par une Conférence Internationale d'avril 1946, Mandel a affirmé que « *la résurgence de l'activité économique des pays capitalistes touchés par la guerre, en particulier les pays de l'Europe Continentale, serait caractérisée par un rythme particulièrement lent, qui la maintiendra pour longtemps à des niveaux proches de la stagnation et du marasme* ». ⁹ Deux années après, dans son travail *La Ruine de l'Economie Allemande*, Mandel a affirmé que la politique de l'impérialisme yankee et de ses alliés était « *la transformation du peuple allemand en un 'peuple de bergers', et l'élimination définitive de son potentiel industriel* ». ¹⁰ Plus loin dans le même travail il disait que « *l'économie allemande ne pourra pas se réanimer sensiblement, malgré les injections d'oxygène que lui donne l'impérialisme américain* ». ¹¹

Vingt années de boom économique européen et ce qu'on appelle le « miracle allemand » sont survenues...

En avançant un peu dans l'histoire, disons ici que vingt ans plus tard, sur la base de la même méthode impressionniste, Mandel a commis une erreur d'analyse et de caractérisation de même grandeur, bien que curieusement avec une déviation directement opposée à celle de l'après-guerre.

⁹ Quatrième Internationale, avril- mai 1946, pp. 14-15, souligné N. M.

¹⁰ Quatrième Internationale, janvier 1948, p 31

¹¹ Quatrième Internationale, janvier 1948, p 39

En 1969, dans son livre *La théorie léniniste de l'organisation*, Mandel affirmait que « *le néo-capitalisme cherche une nouvelle voie pour prolonger sa vie en élevant le niveau de consommation de la classe ouvrière...* ». ¹² Et dans son travail *Le débat sur le contrôle ouvrier*, il soutenait que « *le capitalisme n'est plus caractérisé définitivement par les bas salaires ni non plus par un grand nombre d'ouvriers au chômage* ». ¹³

Deux ou trois ans auparavant avait débuté une crise chronique qui dure jusqu'à aujourd'hui, et dont les perspectives font croire à une aggravation, un processus « caractérisé définitivement » par 30 millions de chômeurs, rien que dans les pays impérialistes, accompagné d'une forte chute des salaires...

Comme nous verrons, cette méthode impressionniste de Mandel l'a amené à commettre des erreurs du même calibre tout au long de presque quatre décennies et avec des conséquences néfastes.

Le « pablisme »

En 1951, quand fut convoqué le Troisième Congrès Mondial, on était en pleine guerre froide et tous les commentateurs les plus importants du journalisme international soutenaient qu'un choc armé entre les Etats-Unis et l'URSS était inévitable. C'est à cette époque qu'a commencé la guerre de Corée qui semblait être le Sarajevo d'une troisième guerre mondiale.

Pablo et Mandel, à la traîne du journalisme bourgeois, ont tiré une conclusion qui a été funeste pour l'histoire de la Quatrième Internationale. Durant la troisième guerre mondiale, qui serait inévitable et ne tarderait pas à être déclenchée, les partis communistes et les courants de gauche des mouvements nationalistes bourgeois ou des partis social-démocrates allaient être lancés dans des guérillas ou dans des luttes révolutionnaires qui les amèneraient à prendre le pouvoir. Ce serait le cas, principalement, au sein des partis communistes qui, dans leur souci de défendre la Russie, en arriveraient à la

guerre de guérillas ou aux méthodes violentes, physiques, révolutionnaires pour s'opposer à l'impérialisme.

Sur la base de cette analyse, ils ont proposé une orientation qui a reçu le nom d'*entrisme sui generis* (entrisme un peu spécial). Il ne s'agissait pas de la tactique préconisée par Trotsky durant les années 30, qui consistait à entrer pour une courte période dans les Partis Socialistes afin de gagner la gauche de ces organisations et de rompre ensuite. L'*entrisme sui generis* proposé par Pablo et Mandel, consistait à pénétrer dans les organisations stalinistes, social-démocrates ou petites-bourgeoises nationalistes et à rester à l'intérieur de celles-ci tout le temps dont elles auraient besoin pour prendre le pouvoir et le consolider. L'entrisme devait se faire principalement dans les partis communistes. Et ce n'est qu'après les avoir accompagnés à faire la révolution que nous devrions commencer à nous différencier d'eux.

Cette position a conduit Pablo et Mandel à une confrontation avec la majorité du trotskysme international - en commençant par la majorité de la section française - qui a catégoriquement rejeté le pronostic selon lequel le stalinisme, les courants de gauche des mouvements nationalistes bourgeois et les partis social-démocrates allaient faire la révolution. Nous ne croyions pas non plus que notre rôle était d'entrer dans ces partis et mouvements et d'y rester jusqu'à ce qu'ils prennent le pouvoir et se consolident, pour ensuite seulement commencer à nous différencier.

Suivant l'analyse de Pablo et de Mandel, les courants stalinistes, les sociaux-démocrates et les nationalistes-bourgeois cessaient d'être contre-révolutionnaires. Nous, de même que la majorité de l'Internationale, nous jugeons que cela constituait une révision d'un des points essentiels du programme trotskyste, qui part de la définition selon laquelle l'humanité est en crise du fait de la crise de la direction du mouvement de masses. Ou, en d'autres termes, que le principal obstacle pour la progression de l'humanité vers le socialisme tient dans le fait que les masses sont dirigées par des directions qui s'opposent à la révolution,

comme le stalinisme, la social-démocratie et le nationalisme bourgeois. Et que notre tâche est de construire une nouvelle direction internationale révolutionnaire pour dépasser cette impasse historique.

Pablo et Mandel, avec cette caractéristique méthodologique qui leur est propre, l'impressionnisme, se faisaient l'écho, de manière un peu tardive, du fait que la bureaucratie avait exproprié la bourgeoisie dans des pays de l'Est européen, forcée par les circonstances. Et ils transféraient ce phénomène au monde entier, sans critique, sans aucune perspective révolutionnaire, étant donné la supposée inévitabilité de la guerre mondiale.

Ils voyaient un processus révolutionnaire irréversible, dirigé par les directions bureaucratiques et petites-bourgeoises du mouvement de masses et ne se posaient pas la question de la construction de nouvelles directions qui mettraient en échec les directions traditionnelles au sein du mouvement de masses, ce qui est la véritable raison d'être de la Quatrième Internationale.

Cet *entrisme sui generis* a duré pratiquement dix-huit ans et a transformé le trotskysme européen en petits groupuscules de plus en plus faibles. Seules quelques organisations se sont développées en dehors du Secrétariat International, c'est-à-dire quelques partis qui n'ont pas été sous la direction de Pablo et de Mandel.

La trahison à la révolution bolivienne de 1952

La conséquence la plus néfaste de cette politique de céder aux directions contre-révolutionnaires a eu lieu en Bolivie. En 1949 il y a eu des élections dans lesquelles a triomphé Víctor Paz Estenssoro, du Mouvement Nationaliste Révolutionnaire (MNR). Paz Estenssoro gouverne actuellement en Bolivie comme agent direct des Etats-Unis, mais il apparaissait à ce moment-là pour les masses comme un chef anti-oligarchique et anti-impérialiste. C'est pourquoi les militaires ont refusé de lui laisser le pouvoir. La réponse des masses s'est manifestée en 1952 : ce fut une insurrection populaire dirigée par la classe ouvrière dans la ville de La Paz. L'insurrection a détruit l'armée complè-

¹² Ed. du Siècle, p. 60, souligné N M.

¹³ International Socialist Review, mai 1969, p. 5



tement, toutes les armes existantes sont passées aux mains des milices ouvrières et paysannes et, bien que Paz Estenssoro ait assumé la présidence, les masses constituaient une menace pour son gouvernement. C'était le moment de combattre avec toute la force possible pour que le pouvoir aille aux mains des milices ouvrières et paysannes dirigées par la Centrale Ouvrière Bolivienne. Le trotskysme bolivien, qui était devenu un mouvement de masses, pouvait avoir une influence décisive en ce sens. Pablo et Mandel ont, par contre, tiré la conclusion qu'il fallait apporter un soutien critique au gouvernement de Paz Estenssoro.

Ils ont fait le contraire de ce que les bolcheviques ont fait dans la révolution russe de 1917. Contre le gouvernement de front-populaire qui trompait les masses, Lénine et Trotsky ont proposé la consigne du pouvoir aux soviets et ont indiqué la nécessité d'une révolution par la classe ouvrière contre ce gouvernement bourgeois déguisé de « populaire ».

En Bolivie, absolument toutes les armes étaient entre les mains des travailleurs et des paysans et le Secrétariat International et sa section bolivienne n'ont jamais dit aux masses : *vous devez retourner ces armes contre le gouvernement bourgeois et prendre le pouvoir*.

Ce fait a constitué une des trahisons les plus spectaculaires du siècle. Cela a eu des résultats tragiques pour le mouvement de masses qui, étant donné le manque d'une orientation révolutionnaire, a été progressivement démobilisé et désarmé et a finalement subi une grave défaite.

Comme conséquence également de cette politique de Pablo et de Mandel face à la révolution de 1952, le trotskysme bolivien a entamé un processus de détérioration, en se divisant, en se transformant d'un courant de masses en un petit groupe de sectes.

Le Comité International

Rejetant la ligne de *l'entrisme sui generis* et la trahison de la révolution bolivienne, la majorité des trotskystes anglais et français, le Socialist Worker's Party mais également les trotskystes

sud-américains, nous avons rompu avec le Secrétariat International et, en 1953, nous avons créé ce qui a été appelé le *Comité International (CI)*.

Le trotskysme sud-américain a commencé à faire une analyse de classe de la division de la Quatrième Internationale. Nous avons soutenu qu'au sein de l'Internationale se déroulait quelque chose de semblable à ce qui s'était passé dans le mouvement trotskyste argentin. C'est-à-dire qu'elle se trouvait entre les mains d'une direction non-prolétaire. C'était un courant semblable à celui de Schachtman et de Burnham, avec sa base sociale dans l'intelligentsia européenne, et avec tous les vices des courants petits-bourgeois. C'est pourquoi Pablo et son successeur Mandel avaient une méthode impressionniste et ne maintenaient pas une ligne conséquente de construction de l'Internationale au sein de la classe ouvrière, de défense de l'indépendance politique du mouvement ouvrier face aux appareils bureaucratiques et de l'intervention depuis cette perspective dans toutes les mobilisations progressistes des masses, pour impulser la lutte et construire le parti.

Nous sommes également parvenus à la conclusion qu'il était nécessaire que le Comité International se présente comme une organisation, non de type fédératif et déclaratif, mais centralisée et agissante. C'était la seule manière de mettre en échec Pablo et Mandel.

Les autres secteurs du Comité International n'ont pas accepté d'accentuer le problème de classe de la direction de Pablo et de Mandel ni de fonctionner de manière centralisée. Ces problèmes ainsi que d'autres ont été à l'origine de polémiques avec notre tendance qui, à partir de 1957, s'est organisée dans un *Secrétariat Latino-Américain du Trotskysme Orthodoxe (SLATO)*, bien que toujours dans le cadre du Comité International.

La division de l'Internationale s'était produite, alors que le mouvement ouvrier en Europe occidentale connaissait un recul important. Par contre, il y avait une croissance significative en Europe orientale, où a eu lieu le soulèvement des travailleurs de Berlin en 1953.

Quand ce soulèvement s'est déclenché, Pablo et Mandel ont soutenu la

bureaucratie contre les masses. Leur argument était que la mobilisation de Berlin-Est attaquait une direction qui allait bientôt accomplir un rôle très progressiste en dirigeant la guerre et la révolution mondiale contre l'impérialisme.

La réunification de 1963

Viendront par la suite le mouvement hongrois de 1956 et l'action révolutionnaire des masses polonaises à la même époque. La force qu'a prise l'insurrection hongroise a affecté des secteurs importants du stalinisme mondial et a obligé le Secrétariat International à faire un virage important, en se rapprochant de nos positions.

A la fin de la décennie des années 50, il y a eu une nouvelle et importante coïncidence avec Mandel, la reconnaissance de la révolution cubaine conduite par Fidel Castro et l'appui à celle-ci.

Cette coïncidence a été la base pour une réunification en 1963. Est né alors le Secrétariat Unifié (SU), sous la direction de Mandel et du SWP, auquel se sont incorporées toutes les organisations et courants du trotskysme qui reconnaissaient qu'à Cuba était apparu un nouvel Etat ouvrier. Les trotskystes anglais, français et d'autres pays qui ne reconnaissaient pas ce fait sont restés en dehors du SU.

Nous avons tardé à rejoindre le SU parce que, malgré l'accord concernant Cuba, nous maintenions nos différences politiques et de méthodes avec la direction qui avait trahi la révolution bolivienne. De toute façon nous sommes entrés une année plus tard convaincus que, au-delà des différences, une réunification était positive autour de l'appui à une révolution ouvrière.

Au moment de la réunification, le Secrétariat International était dirigé par Mandel. A cette époque, Pablo avait été éloigné pour des raisons morales et de type organisationnel. Mandel a continué, néanmoins, avec une méthodologie très semblable à celle de Pablo. Ce n'est pas pour rien qu'ils avaient été ensembles pendant tant de temps - plus d'une décennie - et qu'ils avaient écrit des documents en commun.

Contrairement à Pablo, Mandel avait toujours été d'une grande honnêteté.

Sur le terrain organisationnel et moral, il a toujours été un camarade extraordinaire. Mais du point de vue de la politique et de la méthodologie il a reproduit ses erreurs de toujours : capituler face aux directions stalinistes ou petites-bourgeoises qui dirigeaient des processus révolutionnaires ou des mobilisations de masses. Et, malgré le fait que son appui à la révolution cubaine ait constitué un fait très positif, Mandel a par la suite conduit cet appui à un extrême négatif.

La déviation guérillériste de Mandel

Tout comme il avait capitulé face au stalinisme à partir de 1951, au titisme et au maoïsme à d'autres époques, suivant en cela cette tradition impressionniste qui l'a amené à soutenir le MNR en Bolivie, Mandel a, dans ce cas, commencé à céder au castrisme et principalement au guévarisme, en acceptant toute la conception guérillériste. Ceci a culminé au Neuvième Congrès de l'Internationale en 1969, où est apparue une division aiguë autour du problème du guévarisme et de la guérilla en Amérique Latine. Mandel, avec une vaste majorité de l'Internationale réunifiée, affirmait qu'en Amérique Latine nous devons faire des guérillas avec les guévaristes. Et si c'était nécessaire, seuls. La ligne était de réaliser des foyers de guérilla, c'est-à-dire, la même chose que ce que soutenait Che Guevara.

Cette position constituait une telle capitulation face au guévarisme que l'on en est arrivé à écrire des travaux théoriques soutenant qu'il fallait également mener la guérilla rurale, ou une variante semblable, en France. C'est ce qui a été écrit par un des grands dirigeants du courant mandeliste, le camarade Jebrac.

Avec le SWP, le Partido Socialista de los Trabajadores argentin (PST - Parti Socialiste des Travailleurs) - prédécesseur de l'actuel¹⁴ Movimiento Al Socialismo (MAS - Mouvement vers le socialisme) - et quelques camarades sud-américains, nous avons dirigé un courant qui s'est opposé à cette analyse et

¹⁴ 1986 - Le MAS argentin ne fait plus partie de la LIT-QI actuellement. NdT

à l'orientation en termes de foyer de guérilla. Nous indiquions qu'en principe nous n'étions pas contre la guérilla, pourvu qu'elle soit soutenue par le mouvement de masses, mais que la théorie du foyer était justement à l'opposé. C'était une ligne élitiste. Nous insistions sur le fait que le foyer de guérilla constituait la ligne du mouvement étudiant et non du mouvement de masses latino-américain qui, à cette époque, connaissait une grande montée urbaine. Nous disions que, pour être une orientation séparée du mouvement de masses, toutes les guérillas guévaristes mèneraient à l'échec et que l'Internationale perdrait de nombreux camarades très précieux.

Les faits nous ont donné raison, malheureusement. Toute une aile du trotskysme argentin a disparu, celle qui a le plus développé la ligne de Mandel. Cette ligne a aussi signifié une tragédie pour d'autres partis. Au contraire, de nos jours le mandelisme mexicain est fort parce que, malgré qu'il ait soutenu l'orientation de « foyers », dans les faits il a refusé d'appliquer la ligne qu'il avait voté, c'est-à-dire : il n'a pas tiré une seule balle.

La capitulation face à l'avant-garde juvénile ultra-gauchiste

Il y a eu trois facteurs décisifs qui ont obligé le SU à abandonner finalement l'orientation du Neuvième Congrès d'adaptation au guévarisme : le premier, fondamental, a été la grande montée urbaine latino-américaine; le second a été la défaite de la guérilla de foyer dans toute l'Amérique et en particulier la destruction des partis dirigés par le SU ou ceux qui ont suivi son orientation, comme le PRT (El Combattente)-ERP en Argentine; en troisième lieu, il y a eu la croissance du PST argentin, qui est devenu le plus grand parti de l'Internationale - ce qui a été reconnu par tout le trotskysme mondial - sur la base de son insertion dans les mobilisations ouvrières et populaires et de l'utilisation des processus électoraux et des libertés démocratiques, c'est-à-dire en suivant un chemin opposé à celui indiqué par Mandel.

Par la suite, une nouvelle polémique a commencé, toujours autour de l'impressionnisme du courant mandeliste et de

sa politique de se conformer aux tendances de l'avant-garde ou aux directions conjoncturelles du mouvement de masses et d'y céder.

Une montée du mouvement de masse européen s'est initiée en 1968, dont le « Mai français » et les mobilisations en Tchécoslovaquie ont été le détonateur. Une avant-garde très nombreuse est apparue, sur laquelle le maoïsme et les courants ultra-gauchistes avaient une forte influence. Le mandelisme a alors affirmé que « *la tâche centrale pour les marxistes révolutionnaires dans l'étape ouverte en 1967-68 consiste à conquérir l'hégémonie au sein de la nouvelle avant-garde à caractère de masses, afin de construire des organisations révolutionnaires qualitativement plus puissantes que celles de l'étape précédente* ». ¹⁵ La majorité du SU affirmait que l'objectif prioritaire était d'obtenir « *la transformation des organisations trotskystes de groupes de propagande en organisations capables déjà de certaines initiatives politiques à un niveau de l'avant-garde de masses qui sont requises par la dynamique de la lutte de classes elle-même* ». ¹⁶

Ceci a signifié l'abandon d'une position fondamentale du marxisme révolutionnaire : le programme du parti s'élabore sur la base des nécessités historiques des masses, en particulier de la classe ouvrière; de là dérivent les consignes, conformes au niveau de conscience des masses et qui les amènent à se mobiliser, en s'approchant de ces objectifs historiques que le programme définit.

Ce travail de polémique contre Mandel a tourné essentiellement autour de sa déviation guérillériste et de sa capitulation postérieure à l'avant-garde du maoïsme et de l'ultra-gauchisme en général, alors que les conséquences de ces positions étaient justement celles qui allaient être discutées lors du Dixième Congrès Mondial. Après le Congrès, dans lequel la position de

¹⁵ E. Mandel, *La construction des partis révolutionnaires en Europe Capitaliste*, Bulletin de Discussion International du PST(A), n° II, p. 15

¹⁶ Germain [alias Mandel], *En défense du léninisme, en défense de la Quatrième Internationale*, Bulletin International d'Informations du PST(A), p. 102



Mandel a été approuvée à nouveau, les problèmes ont continué à s'aggraver.

La politique de Mandel de céder à l'avant-garde juvénile européenne a eu des conséquences graves dans la révolution portugaise de 1974-75. L'activisme et les tendances ultra et maoïstes appuyaient le Mouvement des Forces Armées (MFA), un courant petit-bourgeois pro-impérialiste, intégré par des officiers qui avaient renversé la dictature de Salazar et qui se disaient de gauche. Le MFA était, en réalité, le pilier qui soutenait l'Etat bourgeois face à la révolution.

Pour gagner l'« hégémonie » dans l'« avant-garde », suivant en cela les conseils de Mandel, la Liga Comunista Internacionalista (Ligue Communiste Internationaliste), la section officielle du Secrétariat Unifié [au Portugal], a fait sien les positions des maoïstes et ultra-gauchistes, y compris en donnant son appui à l'ennemi principal de la révolution à ce moment-là, le Mouvement des Forces Armées, qui gouvernait ou co-gouvernait l'empire portugais.

Notre rupture avec le SWP américain

En 1973, le Socialist Worker's Party (SWP) nord-américain, le PST argentin et d'autres partis avaient formé la *Fracção Leninista Trotskista* (FLT - Fraction Léniniste Trotskyste), pour faire face aux déviations mandelistes. La FLT a explosé entre 1975 et 1976, en se divisant en deux courants, un conduit par le SWP et un autre par le PST argentin. La rupture s'est produite par rapport à des différences autour de la révolution portugaise et de la guerre de l'Angola.

Nous jugions qu'au Portugal il fallait soutenir la ligne de développer les comités de travailleurs et de paysans, développer les occupations d'usines et de terres et impulser les comités de locataires, qu'il fallait développer les comités de soldats pour rendre l'armée favorable à une insurrection. C'est-à-dire qui fallait s'orienter vers la prise du pouvoir par le mouvement de masses.

Le SWP s'y opposait et affirmait qu'il fallait seulement dégager des consignes démocratiques, rien qui amène à la prise du pouvoir par le prolétariat, et ce, parce que les conditions n'étaient pas mûres. En outre, comme il n'y avait

pas de conditions pour que notre parti intervienne avec des consignes qui impulsent l'action des masses, sa grande tâche devait être... de publier les oeuvres de Trotsky.

La rupture s'est concrétisée par des différences plus graves encore sur l'Angola.

Le *Movimento Popular de Libertação de Angola* (MPLA -Mouvement Populaire pour la Libération de l'Angola), un mouvement de guérilla, venait de prendre le pouvoir, suite à la défaite et au retrait des troupes de l'armée impérialiste portugaise. L'Angola s'est ainsi transformé, de colonie, en un pays indépendant. L'impérialisme s'est alors appuyé sur l'armée sud-africaine et une guérilla payée par la CIA, la *União Nacional pela Independência Total de Angola* (Union Nationale pour l'Indépendance Totale de l'Angola - UNITA). L'armée d'Afrique du Sud et l'UNITA ont envahi ensemble le territoire angolais.

Le SWP a soutenu que l'UNITA et le MPLA étaient deux guérillas progressistes, en lutte pour des questions internes au mouvement anticolonialiste et que, par conséquent, il ne fallait pas soutenir l'un contre l'autre. C'était une façon de céder à la politique impérialiste en Afrique. Nous avons soutenu, au contraire, qu'il fallait donner un appui militaire au MPLA contre l'invasion pro-impérialiste de l'UNITA et de l'armée sud-africaine.

Une majorité des organisations et militants s'est alors retirée de la FLT. D'importants partis de la Colombie, du Brésil, du Pérou, du Mexique, de l'Italie et de l'Espagne, entre autres, outre l'organisation argentine, ont formé alors une tendance qui, quelques années plus tard, allait rompre avec le SU et deviendra, avec l'apport de dirigeants et organisations provenant d'autres courants, ce qui est aujourd'hui la LIT-QI.

La direction du parti nord-américain et ses partisans, quant à eux, ont dissout leur fraction en 1976 et ont fusionné une fois de plus avec le mandelisme, en affirmant que les différences avaient disparu.

Notre courant a dénoncé le fait que la fusion du SWP avec le mandelisme sans résoudre ni clarifier les différences, donnait lieu à un bloc sans principe. Cela allait malheureusement se voir confirmé en peu de temps, quand

les différences entre Mandel et le SWP se sont à nouveau agrandies.

Mandel capitule à l'eurocommunisme

A la fin des années '70, certains partis communistes européens, plus particulièrement l'italien et l'espagnol - ce dernier dirigé par Santiago Carrillo - ont commencé à prendre distance avec Moscou. Un tel phénomène, qu'on a appelé « *eurocommunisme* », a également impressionné Mandel, qui lui a attribué un caractère ou un possible caractère progressiste.

Nous avons soutenu, au contraire, que la dynamique que prenaient les partis eurocommunistes les faisait apparaître de plus en plus comme des partis social-démocrates, et cela pour de profondes raisons économiques et sociales. Au fur et à mesure que les partis communistes grandissaient, ils s'intégraient de plus en plus dans les institutions de la démocratie bourgeoise, au niveau parlementaire et municipal. Ils développaient ainsi une dépendance de tout type, y compris économique, vis-à-vis de la bourgeoisie de leur propre pays, qui affaiblissait leur dépendance traditionnelle absolue par rapport à Moscou.

Pour nous, ceci était positif uniquement dans le sens où cela approfondissait encore davantage la putréfaction du stalinisme comme appareil mondial. Mais ce qui était déterminant c'est que cela transformait ces partis, comme nous l'avons dit dans « la Déclaration de la Fraction Bolchevique », « *de laquais du Kremlin en laquais de leur bourgeoisie impérialiste* ». Et, pour cette raison, ils ne pouvaient être à l'origine d'aucune tendance progressiste, encore moins révolutionnaire.

Nous ne soutenions pas pour autant qu'il faille soutenir le stalinisme classique, de soumission à Moscou face à l'eurocommunisme. Pour nous, tous deux étaient des expressions réactionnaires d'un processus très progressiste : la crise mondiale du stalinisme.

Dans son processus d'adaptation à la démocratie bourgeoise, l'eurocommunisme a renié l'expression « dictature du prolétariat ». (Cela faisait des décennies que, comme politique, il ne combattait déjà plus pour la dictature du

prolétariat.) Mandel s'est mis à défendre l'expression « dictature du prolétariat » dans un document intitulé *Démocratie socialiste et dictature du prolétariat*, qui a ensuite été approuvé par le SU et plus tard par le Congrès Mondial du SU. Dans ce travail, sa capitulation face à l'eurocommunisme amenait Mandel à s'adapter aux pires pressions démocrates-bourgeoises de l'eurocommunisme et de la social-démocratie.

Il soutenait ainsi que la dictature du prolétariat serait régie par « *la norme programmatique et de principe* » de donner « *la liberté politique illimitée* » à tous les courants politiques, y compris aux contre-révolutionnaires.¹⁷ Et si ces courants menaient un soulèvement armé contre le gouvernement des travailleurs, la politique proposée par Mandel était de soumettre individuellement les coupables à un jugement avec toutes les formalités et garanties d'un code pénal ultra-libéral.

Nous avons combattu cette conception de Mandel, puisqu'il ignorait le fait que la révolution européenne et mondiale passerait inévitablement par un processus extrêmement violent de guerres civiles et extérieures contre l'impérialisme, les bourgeoisies et la bureaucratie contre-révolutionnaire. Et cela empêcherait le maintien de ces normes juridiques et de cette démocratie pratiquement absolue pour tout le monde, que Mandel préconisait.

De nos jours, un exemple parmi tant d'autres que nous donne à voir la réalité est celui de Haïti, où les masses en colère tuent, dès qu'elles les attrapent, les « ton-ton macoutes », c'est-à-dire les assassins et les tortionnaires au solde de Duvalier. Selon la logique de Mandel, comme trotskystes nous devrions lutter contre ces exécutions et exiger que les masses attendent que se réalisent des jugements avec toutes les formalités de procédure requises. Nous, par contre, défendons la justice révolutionnaire du peuple haïtien, parce que nous sommes par principe d'ardents partisans du fait que les masses qui se mobilisent en faisant une révolution

¹⁷ *Démocratie socialiste et dictature du prolétariat*, Bulletin de Polémique Internationale du Bloc Socialiste colombien, n°11, p. 7

prennent toutes les initiatives qu'elles-mêmes ont décidé démocratiquement de prendre, avant ou après avoir instauré la dictature du prolétariat.

Nous avons soutenu, en suivant la tradition de Lénine et de Trotsky, que le prolétariat au pouvoir doit accorder immédiatement des libertés démocratiques beaucoup plus étendues que n'importe quel régime bourgeois, mais que cette politique est objectivement subordonnée à la loi suprême, qui est celle de la lutte de classes. C'est pourquoi nous disions que la politique de Mandel de la liberté la plus pure pour tous conviendrait pour l'époque où le prolétariat aurait pratiquement déjà obtenu la défaite de l'impérialisme à l'échelle mondiale, et non pour l'appliquer le lendemain de la prise de pouvoir par les travailleurs dans un certain pays, étant donné que les prochaines années et décennies seront marquées par une lutte féroce entre la révolution socialiste et la contre-révolution bourgeoise impérialiste, qui tentera d'annihiler par tous les moyens possibles toute dictature prolétarienne qui s'impose dans n'importe quel pays du monde.

La révolution nicaraguayenne divise le SU

Les différences avec le SU ont acquis un caractère politico-moral d'une énorme gravité au cours de la révolution nicaraguayenne. Nous avons appelé à constituer une brigade internationaliste pour aller combattre au Nicaragua à côté du Front Sandiniste de Libération Nationale (FSLN). Quelque chose de semblable à ce qui a été fait en Espagne pendant la guerre civile des années trente.

La Brigade Simon Bolivar s'est couverte de gloire en juillet 1979, en libérant Bluefields, le port le plus important de Nicaragua sur l'Atlantique. Elle a été reconnue par la direction sandiniste elle-même et les brigadistes sont restés en grande majorité vivre au Nicaragua. Avec le FSLN au pouvoir, la Brigade a encouragé la fondation de dizaines de syndicats et y a participé. Mais ce processus a menacé de produire une mobilisation de la classe ouvrière en dehors du contrôle du sandinisme. Face à cela, la direction du FSLN a arrêté les

brigadistes et les a expulsés du pays. Nos camarades ont été livrés à la police du Panama, qui les a torturés avant de les laisser partir.

Nous avons demandé alors à l'Internationale de faire une campagne de défense des brigadistes. Non seulement le SU a refusé de faire cette campagne, mais l'expulsion a été soutenue par des dirigeants reconnus du courant mandeliste et du SWP.

Cela nous a amené à rompre avec le SU, considérant qu'il y avait là des questions de principes, morales, comme l'était le refus de rejeter la torture bourgeoise et la politique d'un gouvernement qui expulse les révolutionnaires de son pays.

La capitulation du SU face au sandinisme a acquis dernièrement des caractéristiques scandaleuses. Lors d'une tournée au Brésil, Mandel est arrivé à dire que les sandinistes sont nos frères et que nous devons apprendre d'eux. Nous nous trouvons face à un grave problème pour suivre ce conseil en Argentine : le FSLN a donné son appui au gouvernement d'Alfonsín.¹⁸

En 1984, il y a eu un plébiscite sur un accord frontalier avec le Chili. Le sandinisme a envoyé un représentant lors de l'acte politique principal du parti du gouvernement, l'Union Civique Radicale, qui est très semblable au parti de Thatcher ou à celui de Reagan. L'acte, effectué pour défendre la politique gouvernementale de pacte avec Pinochet, en le légitimant, s'est déroulé dans un stade de football. Et au balcon, occupant une place d'honneur, se trouvait le ministre de la Culture du gouvernement sandiniste, Ernesto Cardinal. Si nous suivions le conseil de Mandel, nous devrions être avec le FSLN au balcon du Parti Radical, soutenant la politique affamante du gouvernement argentin.

* * *

Pour terminer, je me permets d'indiquer que le document de Mandel et du SU sur la « démocratie socialiste » a fait naufrage en moins d'un an face à l'épreuve de feu de la révolution nicaraguayenne.

¹⁸ Dirigeant de la « Unión Cívica Radical » (UCR - Union Civique Radicale) qui a gagné les premières élections présidentielles en 1983, après le renversement de la dictature militaire. NdT



guayenne. Là nous avons défendu le droit des camarades de la Brigade Simon Bolivar à rester au Nicaragua, nous étions contre leur arrestation et leur expulsion sans jugement préalable et, davantage encore, contre le fait qu'ils soient torturés. Par contre, le SU, ces défenseurs inconditionnels de la démocratie qui avaient voté un document assurant les plus grandes garanties de liberté et de justice aux contre-révolutionnaires, ont fini par soutenir,

face à la réalité brûlante de devoir se prononcer contre les tortures et la prison subies par des camarades trotskystes aux mains de gouvernements bourgeois, les auteurs de pareilles infamies.

Dans un délai d'à peine quelques mois après avoir écrit et approuvé son document, le SU lui-même jetait aux ordures de manière honteuse tout aspect progressiste que pouvait contenir sa thèse. Voilà tout un record pour le mandelisme : deux capitulations contra-

dictoires entre elles. L'une à l'euro-communisme, donnant des libertés absolues aux contre-révolutionnaires; l'autre au sandinisme, en niant les droits les plus élémentaires des trotskystes au Nicaragua. Et tout ceci pour capituler, une fois de plus, face à une direction non prolétarienne (dans ce cas petite-bourgeoise) du mouvement de masses : le sandinisme nicaraguayen.

Nahuel Moreno
Buenos Aires, mai 1985

Notre expérience avec le lambertisme

Nahuel Moreno et Mercedes Petit

Ce travail, écrit en 1986, est un bilan d'un moment décisif de l'histoire du courant international dirigé par Moreno : celui de la rupture avec le Secrétariat Unifié (SU), au sein duquel le courant de Moreno, organisé en tant que tel, avait constitué la Fracción Bolchevique (FB - Fraction Bolchevique) ; celui de la courte mais intense expérience avec le lambertisme ; celui de la préparation de la fondation de la Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale (LIT-QI).

Le texte analyse, d'une part, les raisons politiques fondamentales de notre rapprochement du lambertisme ; d'autre part, les raisons de notre rupture dont, principalement, la capitulation du lambertisme au gouvernement de front populaire de Mitterrand, ainsi que sa réaction bureaucratique et nationale-trotskyte face à la critique et à toute demande de discussion.

Introduction

La crise de la Quatrième Internationale, une crise provoquée par le révisionnisme pabliste et encore non résolue, nous oblige à utiliser abondamment le terme de « mouvement trotskyste ». Nous estimons cette appellation correcte car le vieux tronc, la Quatrième Internationale fondée par Trotsky, a donné naissance à différents courants et groupements, internationaux et nationaux, qui se revendiquent du trotskysme. De ce point de vue, un tel processus est semblable à celui de la crise qui, au sein de la social-démocratie, fut à l'origine de différentes tendances : révolutionnaires, opportunistes, révisionnistes, centristes, capitulatrices... ; des tendances qui, toutes, se déclaraient marxistes.

En son temps, on ne pouvait dénier l'existence d'un mouvement social-démocrate, même si de Lénine et Rosa Luxembourg jusqu'à Bernstein en faisaient partie. De la même manière, aujourd'hui, on ne peut réfuter l'existence d'un mouvement trotskyste, bien que tout type de courants en fassent partie : depuis le trotskysme orthodoxe, jusqu'au révisionnisme le plus droitier.

Que la Seconde Internationale ait réalisé des conférences ou des congrès mondiaux, et que notre mouvement trotskyste dans son ensemble n'organise pas de tels événements, constitue une différence de forme et non pas de contenu.

Aussi, la Seconde Internationale en crise est devenue un mouvement, tout en conservant sa forme d'organisation internationale, alors que les effets du révisionnisme pabliste sur le trotskysme se sont avérés tellement destructifs, que nous n'avons pu maintenir, ne serait-ce que formellement, aucune structure internationale commune. Cependant, le trotskysme a pu subsister en tant que mouvement parce que les groupes, partis et tendances qui en font partie ont gardé une organisation propre, indépendante de toute autre organisation nationale ou internationale (social-démocrate, staliniste, et nationaliste bourgeoise ou petite-bourgeoise), même quand ils capitulent politiquement à certaines d'entre elles.

La crise de la Quatrième Internationale et sa dégradation à l'état de mouvement a provoqué, entre autres effets

néfastes, l'émergence de courants et d'organisations qui, tout en se revendiquant du trotskysme, restent pour la plupart isolés les uns des autres, et ce, pendant des années, voire des décennies. Tel est le cas, par exemple, pour le Worker's Revolutionary Party britannique (WRP - Parti révolutionnaire des Travailleurs) et ses organisations sœurs, d'une part ; et la Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale (LIT-QI), d'autre part. A son tour, cela a provoqué l'existence de ce que nous pourrions appeler des « styles » et des langages différents, et fréquemment des conceptions divergentes sur ce qu'est ou doit être la Quatrième Internationale. Pour ces raisons, avant d'aborder directement le sujet de cet article (à savoir : notre unification avec le courant lambertiste, et notre ultérieure rupture), nous voudrions expliciter, dans ses grandes lignes, notre propre conception de l'Internationale.

La conception trotskyste de l'Internationale

Pour nous, conformément à ce que nous estimons être la conception et la pratique de Trotsky, le problème premier, décisif et fondamental que nous devons nous poser est celui de la construction de l'internationale et sa direction, autour d'un programme. Le trotskysme est synonyme d'organisation et de direction internationales, en opposition au stalinisme (dans toutes ses variantes : moscovite, maoïste, castroïste), à la social-démocratie et au nationalisme petit-bourgeois de type sandiniste, des courants qui ne veulent pas d'une organisation et d'une direction ouvrières, révolutionnaires et internationales.

Nous pensons qu'une organisation et une direction internationales sont d'une catégorie différente et supérieure à toute organisation et direction nationales, pour importantes ou capables que celles-ci puissent être. Toute direction nationale est destinée à l'échec si elle ne participe pas activement à la construction d'une direction internationale. De même, toute direction d'un syndicat, pour classiste et révolutionnaire qu'elle puisse être, est condamnée à l'échec si elle ne combat pas pour une direction classiste et révolutionnaire de l'ensemble du mouvement ouvrier. C'est pourquoi nous soutenons que, de même qu'il n'y a pas de vie sans oxygène, il n'y a pas de véritable trotskysme sans direction et organisation internationales.

Que la direction et l'organisation internationales sont indispensables, voilà, en dernier ressort, la motivation de Trotsky dans sa lutte pour fonder la Quatrième Internationale déjà en 1936. Bien qu'alors sa position fut mise en échec par ses camarades, pour Trotsky, il n'était pas question de mesurer les forces sur lesquelles il pouvait compter, ni leur faiblesse, ni leur puissance. Pour lui, sans organisation et direction internationales, il était tout simplement impossible de militer et d'agir politiquement dans la lutte de classes.

Cette conception, suite à la crise de la Quatrième Internationale provoquée par le pablisme, a été jeté aux oubliettes par plusieurs secteurs du trotskysme.

Mandel - il faut le reconnaître - a toujours défendu la nécessité d'une Internationale centralisée mais, dans la pratique, il ne la conçoit pas centralisée autour d'une direction et d'un programme. Il « construit » en revanche une « Internationale », molle fédération de sections nationales ainsi que de tendances et fractions internationales, chacune avec son propre programme (des programmes des fois opposés par le sommet) et presque sans discipline. C'est-à-dire que, après avoir été un complice de Pablo dans la dispersion du trotskysme mondial, Mandel cherche à recoller les morceaux, formellement, et sans remettre en cause le révisionnisme à l'origine de cette crise.

Le « national-trotskysme »

Un autre versant du reniement de la conception trotskyste de l'Internationale est représenté par ce que nous appelons le « national-trotskysme ». Les différentes variantes de ce versant soutiennent que la question de la direction et de l'organisation internationales constitue une espèce de « programme maximal » pour un futur indéfini, un programme qu'il faut maintenir, pour l'instant, dans un plan déclaratif, simple expression de désir en attendant que « les conditions » soient données. Tel est, par exemple, l'avis de Lutte Ouvrière en France. De leur part, Lambert, Healy et, dans une certaine mesure, le SWP américain posent le problème de la direction et l'organisation internationales comme un accord entre directions nationales, voire même comme synonyme de direction nationale. Ainsi, après 1963, le *Comité International* fut principalement l'accord entre deux directions nationales, celles de l'OCI française et du WRP britannique (alors, la Socialist Labour League (SLL - Ligue Socialiste Ouvrière)) ; un Comité qui explosa en 1971, quand l'accord fut rompu pour des raisons peu claires. Les produits de cette rupture, le CORQI lambertiste et le CI healyste, ont encore approfondi leur caractère national-trotskyste, chacun constituant son petit groupement international, avec des « succursales » de l'OCI et du WRP respectivement, complètement dominés par ces partis nationaux.

Le SWP américain, pour sa part, a montré sa tendance au national-trotskysme quand, au début des années 50, il refusa d'avancer vers une organisation et une direction internationales centralisées et ayant comme objectif non seulement de développer le trotskysme orthodoxe, mais aussi de combattre le révisionnisme pabliste. Le SWP a ainsi refusé de faire partie du Comité International, lequel réunissait alors la majorité du trotskysme mondial, en tant qu'embryon de la Quatrième Internationale centralisée. Ultérieurement, en 1963, le SWP liquida de façon bureaucratique le Comité International en pactisant, à son propre compte, la réunification avec Mandel, selon une espèce de partage du monde, du style : « l'Europe à Mandel, l'Amérique aux Américains ».

Notre courant

En revanche, notre courant historique a toujours essayé de rester fidèle à la conception de Trotsky. Organisé dans le *Secrétariat Latino-Américain du Trotskysme Orthodoxe* (SLATO), le trotskysme latino-américain combattit durement pour que le Comité International se constituât comme direction internationale. Ensuite, et sans faire partie du Secrétariat Unifié (SU), nous avons combattu pendant un an la politique de liquidation du Comité International, développée par le SWP. Par la suite, devant le fait accompli de la réunification de 1963, nous avons combattu pour que Healy et Lambert la rejoignent dans le but de susciter un fort courant anti-révisionniste. Finalement, sans autre alternative que celle de nous intégrer dans le SU ou de rester isolés, nous avons choisi de nous y intégrer.

Ceci n'est qu'un chapitre de notre lutte pour une organisation internationale. Un principe nous a toujours guidé : celui de faire partie, de manière disciplinée, d'une organisation internationale. Dans ce combat, que nous développâmes pendant des décennies dans une situation de minorité écrasante, nous avons dû supporter tout type de discriminations et d'attaques fractionnelles, une situation que nous conduisit à être considérés comme une sorte de « parias » du mouvement trotskyste mondial.



Nous dûmes supporter de Pablo, dans le Congrès de 1951, la reconnaissance du groupe de Posadas comme section officielle argentine, un petit groupe qui avait capitulé au péronisme jusqu'au point de défendre Perón dans sa politique de soutien à la Corée du Sud et à l'impérialisme, contre la Corée du Nord. Nous dûmes supporter de Mandel, dans le Neuvième Congrès Mondial du SU en 1969, la reconnaissance de l'ERP comme section officielle argentine, un courant castriste pro-guérilla, en rupture avec le trotskysme. Nous avons fait tout cela pour une seule et même raison : notre refus de tomber dans un isolement national-trotskyte car, nous le savions, ceci aurait entraîné notre ruine.

La crise du national-trotskyisme

De nos jours, sans aucun doute, le principe trotskyte qui voue par définition le national-trotskyisme à l'échec, s'est avéré confirmé. Le SWP américain (la plus subtile variante du national-trotskyisme), Lambert et Healy ont, tous les trois, suivi un chemin parallèle d'isolement international croissant, de capitulation politique à des directions contre-révolutionnaires du mouvement de masses, de dégénérescence méthodologique et morale.

Sur le terrain politique et programmatique, le national-trotskyisme a souffert une involution absolue, ce qui était inévitable. Né comme une tentative de résister au révisionnisme pabliste, en choisissant le faux refuge de l'isolement national, il a débouché dans un révisionnisme égal ou pire à celui qu'il s'était proposé de combattre. Ainsi, le SWP s'est finalement transformé en un appendice du stalinisme castriste. L'OCI française de Lambert s'est transformée en un satellite de la social-démocratie française et de sa principale organisation syndicale, la CGT-Force Ouvrière (FO), jusqu'à capituler totalement au gouvernement de Mitterrand¹⁹

¹⁹ Le 10 mai 1981, François Mitterrand gagne les élections présidentielles en France, dans lesquelles un quart de l'électorat traditionnel du PC vote PS. Il a la majorité absolue au Parlement et quatre ministres du Parti Communiste participent au gouvernement. Il a sur son palmarès d'avoir participé à la Résistance contre l'occupation nazi (en fait, créant une organisation en marge des communistes,

en 1981 et, après la rupture avec notre courant, au gouvernement bourgeois du Nicaragua. Healy, pour sa part, est tombé dans la capitulation aux gouvernements « nationalistes » des bourgeoisies arabes, en particulier ceux de Kadhafi, de l'Iraq et de l'Iran.

Sur le terrain méthodologique, dans le souci de préserver l'organisation nationale-trotskyte à l'abri de toute ingérence « étrangère », on a fait régner des méthodes bureaucratiques pour exercer un contrôle personnel sur toute la vie de l'organisation. Barnes, Lambert et Healy se sont entourés d'« inconditionnels », en excluant des directions tout dirigeant qui présenterait de divergences importantes, et ils n'ont pas hésité à expulser de leur organisation des fractions entières de militants qui contestaient la ligne officielle. Toute disposition était bonne, pourvu qu'elle empêche l'organisation de discuter démocratiquement des différences. Finalement, avec les méthodes bureaucratiques, Lambert et Healy ont développé des méthodes de destruction personnelle envers les cadres et dirigeants qui les contestaient, en les couvrant de calomnies et d'attaques de type moral (ce que Barnes n'a pas fait).

Sur ce terrain, Lambert et Healy ont été le pire que le trotskysme ait produit. Mandel est un politicien révisionniste qui veut une « Internationale » révisionniste, et qui promeut sa ligne avec des méthodes politiques ; en général, ses outils de lutte ne sont pas les expulsions bureaucratiques, et jamais ce sont les attaques morales. Barnes expulse à droite et à gauche, mais lui non plus n'utilise ces méthodes abjectes. Lambert et Healy représentent le national-trotskyisme à l'état pur, ils ne s'arrêtent devant rien pour « défendre » leur secte nationale et, à l'intérieur de celle-ci, leur rôle individuel. Nous ne connaissons pas de près leur passé sur ce terrain sombre, mais combien de « cas Varga » y a-t-il eu ? Combien de « cas Napurí » ? Combien de « cas Just » ?

après avoir collaboré un certain temps avec le gouvernement de Vichy). Il a soutenu avec force la colonisation de l'Algérie (« *l'Algérie, c'est la France* »), mais il s'est opposé à De Gaulle lors de la création par ce dernier de la V^{ème} République. NdT

Cette combinaison de révisionnisme, de méthodes bureaucratiques et d'attaques morales a provoqué la crise organique et irréversible du national-trotskyisme. Ses organisations ne grandissent pas, elles flétrissent : par la désertion individuelle - bien qu'abondante - de militants démoralisés ; par l'apparition de fractions qui rompent ou qui sont expulsées (ce qui arrive actuellement au lambertisme et au SWP) ; ou par l'éclatement pur et simple de l'organisation (ce qui est arrivé au healyisme).

Notre courte relation avec le lambertisme ne peut se comprendre que dans le cadre de la crise du national-trotskyisme. Quand nous nous sommes unifiés avec lui, le lambertisme était déjà en crise. Pour sa part, Lambert a vu dans la possibilité de s'unifier avec notre Fraction Bolchevique, dynamique et en développement, un moyen pour dépasser sa propre crise. Pour lui, ce n'était pas une stratégie principielle pour renverser l'orientation nationale-trotskyte de l'OCI, mais une simple manœuvre de survie. Le seul résultat obtenu par Lambert a été de retarder la manifestation de la crise de deux ou trois ans, mais une fois arrivée, cette crise a été encore plus profonde et spectaculaire que prévu. A partir de sa capitulation au gouvernement de Mitterrand et l'éclatement de notre organisation internationale commune, la Quatrième Internationale - Comité International (QI-CI), le lambertisme a pratiquement cessé d'exister comme courant international. Une chose semblable a eu lieu avec Healy, quelques années plus tard : l'explosion de son projet national-trotskyte, où le WRP avait imposé une domination totale sur le Comité International, est survenue avec la crise du WRP à partir de la grève minière de 1984-85.²⁰

Ce qui est déterminant : la lutte de classes mondiale

Il convient de compléter cette introduction avec une dernière considération. La vie accidentée du trotskysme depuis la mort de Trotsky, et sa dispersion lors de l'arrivée du révisionnisme

²⁰ La « grève du charbon » des mineurs anglais. NdT

pabliste à sa direction, a donné lieu à tout type d'interprétations : de la plus manichéenne, personnifiant dans un dirigeant particulier l'origine de tous les maux, jusqu'aux idéalistes, qui cherchent des raisons dans une compréhension tordue de la méthode marxiste.

Nous ne sous-estimons pas le poids des personnalités, leur politique et leur méthodologie, ni non plus les conséquences graves que peut produire la faiblesse théorique et politique. Mais, selon nos critères, les avatars de notre histoire ont leurs motifs profonds dans les grands faits mondiaux de la lutte de classes et de la politique. Ces grands faits, qui ont frappé généralement ces directions non prolétariennes et non formées à la conduite des grandes mobilisations révolutionnaires de la classe ouvrière, constituent la dernière explication de nos avancées et reculs, de nos divisions et unifications.

Il est certain que ceci ne diminue en rien la responsabilité personnelle de Pablo et ensuite celle de Mandel dans le révisionnisme du programme et la crise du trotskysme. Et nous pouvons dire la même chose des responsabilités de Healy et Lambert en ce qui concerne le phénomène ultérieur du révision-

nisme national-trotskyiste. Aussi est-il certain que les méthodes bureaucratiques et destructives utilisées par tous les révisionnistes, et portées à l'extrême par le national-trotskyisme, ont provoqué les ruptures et la dispersion. Jamais, aucune différence importante ne put être examinée démocratiquement jusqu'à la fin : ni sous le révisionnisme pabliste qui faisait appel à tout, jusqu'à l'intervention des sections nationales, pour imposer sa capitulation au stalinisme ; et encore moins sous le national-trotskyisme, dont les méthodes bureaucratiques et destructrices étaient indispensables pour la « défense » ou la « sécurité » de la toute-puissante et infaillible direction nationale.

Cependant, l'essence de ce qu'on discutait, ou qu'on voulait (mais ne pouvait pas) discuter, c'est-à-dire le contenu politique de nos divisions et nos réunifications, a été déterminé par la lutte de classes mondiale.

En appliquant ce critère à nos relations avec le lambertisme, nous pouvons dire, dans les très grandes lignes, que le rapprochement de notre courant avec le lambertisme s'est faite sur les bases de nos coïncidences par rapport à la révolution nicaraguayenne.

Ces coïncidences nous ont permis de continuer à avancer dans l'élaboration d'un programme commun que, malgré quelques lacunes et aspects erronés, nous continuons de revendiquer comme étant principal et trotskyiste. Ce programme a été la base d'accords organisationnels qui se sont concrétisés dans une organisation internationale unique, de transition vers un Internationale centraliste démocratique : la QI-CI.

L'éclatement de la QI-CI fut anticipé par les divergences autour d'un autre grand fait de la lutte de classes mondiale : la révolution polonaise. Et cet éclatement s'est précipité avec un fait politique clef : le triomphe de Mitterrand en France. Le programme et la politique face au gouvernement Mitterrand ont ouvert un abîme, une opposition par le sommet, entre notre courant et celui de Lambert. Finalement, la rupture totale est survenue, Lambert ayant empêché la discussion démocratique de nos différences ; une rupture qui est devenue absolument irréversible quand, à ses méthodes bureaucratiques, Lambert ajouta une attaque morale détestable contre un vieux dirigeant provenant de son propre courant.

1. La révolution nicaraguayenne frappe le trotskysme

La préparation, le déclenchement et le triomphe de la révolution anti-somociste au Nicaragua a provoqué des différences profondes parmi ceux qui, comme nous, se réclament du trotskysme. Nous ne connaissons pas les positions de tous les courants, mais il est certain que le Nicaragua a provoqué la division du SU et a été à la base de la construction de la QI-CI. Dans son ensemble, le SU n'a pas avancé une politique pour le triomphe de la révolution nicaraguayenne. Le SWP des Etats-Unis consacrait sa presse à attaquer les sandinistes. Mandel se taisait. Seul notre courant d'alors, la Fraction Bolchevique (FB) du Secrétariat Unifié, a avancé le mot d'ordre de *Victoire au FSLN !* Le triomphe de la révolution nicaraguayenne est devenu le centre de notre politique et de notre activité au niveau international. Notre modeste capacité de propagande, d'agitation et d'action a été consacrée, sans aucun

sectarisme, au soutien de cette révolution. Nous l'avons soutenu pour qu'elle triomphe et qu'elle renverse Somoza, pour qu'elle assène un coup dur à l'impérialisme yankee et mondial, sans y opposer nos différences politiques avec sa direction sandiniste (le Front Sandiniste de Libération Nationale - FSLN).

Nous avons fait, en synthèse, ce qui a toujours été une position de principes pour nous : s'il y a une lutte entre la révolution et la contre-révolution, il faut avant tout s'aligner dans le camp de la révolution pour que celle-ci triomphe, même quand sa direction prétend limiter cette lutte révolutionnaire à une victoire démocratique nationale contre l'impérialisme et son agent, la dictature locale. D'autant plus quand cette lutte est une guerre civile, il n'y aura pas de véritable politique trotskyiste si nous ne définissons pas, d'emblée, que nous combattons dans la bande militaire des

masses, contre la bande militaire de l'impérialisme et du régime dictatorial.

C'est seulement à la suite de cette définition que la FB a développé une critique implacable vis-à-vis de la politique du sandinisme : absence d'un programme de révolution permanente, conciliation avec la bourgeoisie dans un front d'opposition d'abord, et dans un Gouvernement de Reconstruction Nationale plus tard. La FB exigeait : tout le pouvoir aux sandinistes, constitution d'un gouvernement sans bourgeois, application d'un programme d'extension de la révolution à toute l'Amérique Centrale et d'expropriations de l'impérialisme et de la bourgeoisie du Nicaragua.

Cette politique, nous l'avons synthétisée ainsi : « appui militaire, non politique au FSLN ». Pour la concrétiser, le PST colombien, dirigé par la FB, a appelé à la constitution de la Brigade



Simon Bolivar (BSB),²¹ un détachement international pour prendre part activement à la guerre civile en cours contre Somoza.

Nous continuons à penser que la constitution de la Brigade Simon Bolivar a été une réussite. Dans son meilleur moment elle est arrivée à compter presque 1.500 volontaires engagés, en majorité des Colombiens, mais aussi des Costaricains, Panaméens, Equatoriens, Boliviens, Argentins et Chiliens. Elle a été financée avec les apports obtenus par ses propres membres dans des campagnes auprès de la population, et avec d'importantes contributions des organisations syndicales.

Les ennemis de la Brigade, avant tout le SU, la couvrirent de calomnies, la plus grosse étant celle-ci : la Brigade n'avait été qu'une manoeuvre propagandiste de la FB et elle n'avait jamais participé au combat. Rien de plus faux. Certes, la BSB s'est vue empêchée d'entrer par le front sud, en tant que colonne autonome, puisque le sandinisme exigeait des brigadistes une adhésion individuelle aux formations sandinistes, une tentative claire de stopper notre politique d'un « appui militaire, non politique » au sandinisme.

²¹ Les sectaires de gauche ont critiqué le nom de notre Brigade avec l'argument que Simón Bolívar était un personnage bourgeois qui continue à être revendiqué par la bourgeoisie latino-américaine. Nous continuons à défendre ce nom. Simón Bolívar a été le plus grand héros de la révolution latino-américaine du début du 19^{ème} siècle contre l'empire espagnol, qui a essayé en vain de construire une seule république en Amérique du Sud. Son nom rejoignait le caractère démocratique anti-impérialiste qu'assumait le début de la révolution socialiste au Nicaragua. Il exprimait, de même, le caractère qu'assume cette révolution socialiste dans toute l'Amérique latine : la lutte pour la Seconde Indépendance, cette fois de l'impérialisme yankee, et pour la Fédération de Républiques Socialistes de l'Amérique latine. Il y avait, en outre, une raison politique pratique : notre objectif était de promouvoir un appui de masses à la révolution antisomoziste. Vu l'extrême faiblesse du marxisme en Amérique latine, le fait de choisir un nom qui ne rejoindrait pas le sentiment nationaliste anti-impérialiste sain des masses latino-américaines aurait été une erreur sectaire, qui nous aurait éloigné de cet objectif. La critique des sectaires de gauche pouvait parfaitement être appliquée à Trotsky pour avoir revendiqué la *Convention* et, plus en général, les aspects les plus démocratiques et populaires de la révolution de 1789 dans le programme pour la France. - N.M.

Il n'en reste pas moins que des membres de la BSB ont combattu - et sont morts - dans le front sud. Et il n'en reste pas moins que, arrivée par la mer, la BSB a occupé le port de Bluefields alors que la révolution n'y était pas encore arrivée, une révolution qu'elle a donc dirigée et menée au triomphe.

L'expulsion de la Brigade Simon Bolivar

La BSB réussit à joindre Managua, la capitale du Nicaragua, quand le somocisme s'écroulait. Elle fut reçue avec les honneurs, non seulement par le peuple nicaraguayen mais également par le gouvernement, qui mettait à sa disposition, entre autres choses, un bâtiment pour fonctionner. Pourtant, quelques mois plus tard, ce même gouvernement expulsait la BSB du Nicaragua et livrait les brigadistes à la police du gouvernement bourgeois de Panama. Miraculeusement, celle-ci n'a assassiné aucun de nos camarades, même s'elle les a durement réprimés.

Ce fait posait, au trotskysme, deux problèmes décisifs, liés mais non identiques : un problème politique programmatique, et un problème moral. Le premier consistait à définir, sans évasives, si l'on était pour ou contre la construction d'un parti trotskyste au Nicaragua. Le second, était de savoir si l'on devait soutenir l'expulsion de militants révolutionnaires - qu'ils fussent trotskystes ou non - d'un pays, et leur extradition au gouvernement bourgeois et à la police d'un autre pays.

Le premier problème relève de l'essence, de la raison d'être de la Quatrième Internationale, celle-ci étant nécessaire à la révolution anticapitaliste dans les pays capitalistes, et à la révolution politique antibureaucratique dans les Etats ouvriers bureaucratiques. Ceci signifie qu'il faut des sections de la Quatrième Internationale dans tous les pays du monde.

L'expulsion de la BSB posait ce problème programmatique non seulement parce que la direction et une grande partie des brigadistes se réclamaient du trotskysme, mais aussi parce que la BSB fut expulsée par le gouvernement sandiniste, pour avoir mis en oeuvre le programme trotskyste.

Concrètement, et tel que publié dans la presse mondiale, la BSB a été expulsée pour les raisons suivantes : 1) avoir organisé des syndicats (quelque 80) par le biais d'assemblées démocratiques des travailleurs ; 2) promu l'occupation de terres par les paysans dépossédés ; 3) promu l'organisation de milices populaires, et 4) dénoncé certains membres de l'Assemblée de Gouvernement comme étant des bourgeois.

En passant, précisons que dans les trois premiers cas la BSB n'a rien inventé ; elle a simplement encouragé et soutenu comme programme, ce qui était déjà un mouvement objectif des masses et des travailleurs, à savoir : organiser leurs syndicats, occuper les terres et former leurs milices. Cette dynamique s'est heurtée à la politique des sandinistes, une politique de coalition gouvernementale avec la bourgeoisie et consistant principalement en l'utilisation de différentes tactiques, toutes visant à empêcher que la classe ouvrière n'attaque la propriété privée des alliés bourgeois du sandinisme dans le gouvernement. Ainsi ont-ils désarmé les milices et construit une armée régulière fermement contrôlée par le gouvernement bourgeois de coalition. Ils ont empêché l'occupation de terres, en dehors de celles expropriées au somocisme, parce qu'une réforme agraire complète aurait affecté les propriétés de certains de leurs alliés, alors dans le gouvernement, tels Violeta Chamorro et Robelo. Ils ont permis la formation de syndicats ouvriers, mais à condition d'être contrôlés par le sandinisme pour les empêcher de se transformer en outils de contrôle ouvrier, en définitive, pour empêcher l'expropriation de la bourgeoisie industrielle alliée, elle aussi, aux sandinistes au sein du gouvernement. Bref, cette politique cherchait à empêcher les travailleurs et paysans du Nicaragua d'exproprier la bourgeoisie alliée au sandinisme dans le gouvernement.

En résumé, la BSB fut expulsée pour avoir appliqué le programme trotskyste et avoir dénoncé, devant les masses, l'opposition du sandinisme à un tel programme. Et ce, parce que le sandinisme avait conclu avec la bourgeoisie un pacte de gouvernement de coalition. Notre brigade a été expulsée non pas

pour s'être déclarée trotskyste, mais pour avoir mis en pratique le trotskysme. Tant il est vrai, que les « trotskystes » du SU, ainsi que ceux du SWP des Etats-Unis, ont ouvert et maintenu leurs bureaux à Managua sans aucun problème parce que, tout en se déclarant trotskystes, ils ne mettaient nullement le trotskysme en pratique, se limitant à soutenir plus ou moins inconditionnellement le sandinisme et ses accords avec la bourgeoisie.

Nous ne nous arrêtons pas sur le problème moral, l'expulsion de révolutionnaires pour les livrer à la police bourgeoise. Ce problème s'explique en effet de lui-même.

La rupture avec le SU

La rupture avec le SU se produisit principalement parce que celui-ci a soutenu l'expulsion de la BSB du Nicaragua et son extradition à la police panaméenne. Ainsi, le 3 septembre 1979, une délégation officielle du SU, formée de hauts dirigeants des sections mexicaine, française, péruvienne, américaine et suisse a adressé à la direction du FSLN une déclaration de soutien inconditionnel à cette mesure. Dans cette déclaration, après avoir accusé la BSB « d'essayer de séparer les travailleurs de son avant-garde, le FSLN », le SU soutenait que « la direction du FSLN avait raison d'exiger des membres non nicaraguayens du groupe... qu'ils abandonnent le pays ». ²²

Ceux-là mêmes qui n'avaient pas soutenu le FSLN et la révolution dans la lutte contre Somoza, condamnaient, maintenant que le FSLN était dans le gouvernement, la BSB qui essayait de reprendre au sandinisme la direction du mouvement ouvrier et de masse, pour garantir un cours permanent à la révolution nicaraguayenne. Ceux-mêmes, soutenaient l'expulsion de la BSB et son extradition à la police panaméenne.

Par sa signification politique et programmatique, ainsi que morale, ce fait catalysa la rupture de la FB avec le SU. La confrontation autour de la BSB fut une confrontation autour du programme : capituler ou ne pas capituler face aux directions petites-bourgeoises

du mouvement de masse qui conduisent une révolution triomphante ; ou, par l'affirmative : construire ou non des sections de la Quatrième Internationale dans les pays où de telles directions ont assumé le pouvoir.

Face au scandale qu'a signifié l'extradition de la BSB à la police panaméenne, le Comité Exécutif International du SU s'est limité à insérer, dans une résolution, une phrase timide et insuffisante regrettant le fait. Mais d'autre part, cette résolution approfondissait la capitulation au FSLN et aux autres mouvements en faveur de la guérilla en Amérique Centrale, en interdisant catégoriquement, dans ces pays, l'existence d'organisations trotskystes sous prétexte que « le FSLN était la direction adéquate pour le processus révolutionnaire en cours ». Par conséquent, les trotskystes devaient s'intégrer dans cette organisation, sans faire de l'entrisme mais en s'y dissolvant, purement et simplement.

C'est dans ces conditions que le Congrès Mondial du SU approchait. Ni Mandel ni Barnes n'ont eu recours à des mesures bureaucratiques contre notre courant, bien qu'il y ait eu quelques expulsions dans quelques sections. Plus encore, Mandel et Barnes reconnaissent le poids de notre courant et étaient disposés à garantir que le Congrès Mondial puisse choisir une nouvelle direction internationale intégrée, au moins pour un tiers, de dirigeants de la FB. Mais nous étions contre le fait de rester dans une organisation internationale où coexistaient des programmes et des morales opposés. Nous avons rompu avec le SU parce que celui-ci n'a pas reconsidéré son soutien à l'expulsion de la BSB ni sa décision d'interdire l'existence d'organisations trotskystes au Nicaragua.

Le lambertisme et la révolution nicaraguayenne

En opposition avec le SU, d'autres courants trotskystes, même sans connaître ou sans partager la politique de la FB et de la BSB, ont assumé une attitude qui les honore : celle de répudier l'expulsion de la BSB. Parmi ces courants, il y avait celui de Thornett en

Angleterre. ²³ Un autre courant était le lambertisme qui, dans une déclaration du Comité Central de l'OCI française datée du 2 septembre 1979, condamnait l'expulsion de la BSB comme une attaque « contre le mouvement révolutionnaire et anti-impérialiste des masses populaires, [une attaque] dont l'intention était de liquider les comités ouvriers qui ont pris le contrôle des usines, [...] de s'opposer à la construction de syndicats indépendants de l'Etat et de liquider les comités de paysans ».

De la part de l'OCI, cette défense principielle de la BSB faisait partie d'une position d'ensemble, également principielle, face au fait décisif de la lutte de classes mondiale qu'était la révolution nicaraguayenne. Luis Favre, important dirigeant du CORQI, l'a exprimée dans un texte intitulé « Révolution prolétarienne au Nicaragua », ²⁴ où il définissait la révolution nicaraguayenne comme « le début classique de la révolution prolétarienne ». Ce texte caractérisait le programme du FSLN comme « s'inscrivant pleinement dans la pseudo théorie de la révolution par étapes et du socialisme dans un seul pays » ; il dénonçait « la volonté politique du FSLN de consti-

²³ Avec l'organisation de Thornett, il nous a été impossible d'arriver au moindre accord pour faire quelque chose en commun. Ce groupe mettait comme condition préalable d'établir une discussion sur toute l'histoire du trotskysme et de notre courant. Ils étaient spécialement obsédés par l'examen d'un tract que la régionale de la province de Cordoba de notre parti argentin avait publié il y a pas mal d'années. Nous avons refusé carrément d'entrer dans cette discussion sur le passé et nous avons exigé, par contre, de discuter un accord politique et un programme pour agir ensemble dans le présent. En cela nous suivons la méthode de Lénine et de Trotsky. Quand Lénine a accepté l'entrée au Parti Bolchevique du Comité Inter-districts - dirigé, entre autres, par Trotsky - il n'a pas mis la moindre discussion sur d'anciennes différences comme condition. Trotsky a fait la même chose quand il a appelé à fonder la Quatrième Internationale avec trois organisations centristes, et dans toutes ses tentatives d'arriver à un accord avec Nin, le dirigeant du POUM espagnol, bien que celui-ci ait soutenu au niveau électoral le Front Populaire. L'exigence de mener la discussion historique comme préalable pour s'orienter vers un accord programmatique pour l'action commune dans la lutte de classes actuelle est une méthode sectaire, non trotskyste ni léniniste. - N.M.

²⁴ La Vérité, 24/10/79

²² Combat Socialiste, 18/10/79



tuer... un gouvernement de coalition avec la bourgeoisie... et de combattre toute aspiration des masses à la constitution d'un gouvernement propre et sans représentants de la bourgeoisie », en ajoutant : « Il s'agit de la barrière du Front Populaire ».

Favre précisait le caractère « bourgeois » du Gobierno de Reconstrucción Nacional (Gouvernement de Reconstruction Nationale) et soutenait que le FSLN cherchait à « reconstruire l'Etat bourgeois ». Face à quoi, il avançait, en le citant textuellement, le Programme de Transition de Trotsky : exiger la rupture du sandinisme avec la bourgeoisie pour constituer un gouvernement ouvrier et paysan, agiter un

programme de transition comme le programme que devait adopter ce gouvernement. Du point de vue international, Favre avançait le mot d'ordre, correct, des Etats-Unis Socialistes de l'Amérique Latine. Et il concluait : « Tout autre attitude ne peut que conduire à la défaite de la révolution qui, pour être victorieuse, exige la construction d'un parti révolutionnaire, section de la Quatrième Internationale ».

Il s'agissait, évidemment, d'une coïncidence programmatique de principes entre la FB et le lambertisme, face au fait révolutionnaire colossal qu'était le triomphe de la révolution nicaraguayenne. Pour la première fois en de nombreuses années, deux courants

trotskyistes, qui n'avaient pratiquement pas entretenu de relations pendant des décennies, coïncidaient devant un événement d'une telle ampleur. Les deux combattaient l'essence du révisionnisme : la capitulation aux directions stalinistes ou nationalistes petites-bourgeoises ayant dirigé des processus révolutionnaires triomphants. Les deux combattaient pour la construction du trotskysme au Nicaragua, en faisant face à une de ces directions, le sandinisme. Telle a été, pour nous, la signification profonde de ces coïncidences qui ont provoqué le rapprochement, et l'unité ultérieure, entre nos courants respectifs.

II. La formation de la Quatrième Internationale - Comité International (QI-CI)

Les coïncidences sur le Nicaragua nous ont donc conduits à explorer les possibilités d'unir nos forces à celles du lambertisme, dans une organisation internationale. Le premier pas a été la constitution du Comité Paritaire. Et la première tâche de celui-ci a été l'élaboration des bases programmatiques qui devraient soutenir l'organisation unifiée. Dans ceci, nous avons été conséquents avec une méthodologie pour nous principielle : dans toute unification, à quel niveau que ce soit, c'est le programme qui est décisif. Surtout, quand l'histoire a déjà démontré qu'il ne suffit pas de se réclamer du Programme de Transition, des quatre premiers congrès de l'Internationale Communiste et de la Révolution Permanente, puisque toutes les directions révisionnistes que nous avons subies, de Pablo à Mandel, avaient fait profession de foi de ces textes.

Il fallait, en effet, en partant de ces bases, élaborer un programme qui réponde à des phénomènes nouveaux et inexistantes durant la vie de Trotsky : le triomphe de révolutions qui ont exproprié la bourgeoisie et constitué des Etats ouvriers sous des directions non ouvrières/bolcheviques, mais stalinistes bureaucratiques (Mao, Tito, Ho Chi Minh, Kim Il Sung et l'Armée Rouge en Europe orientale) ou petites-bourgeoises nationalistes (Castro). C'était ainsi, puisque ce sont ces processus-là qui ont suscité le révision-

nisme dans nos rangs, à partir de Pablo, précisément par la capitulation à de telles directions.

Le programme de la QI-CI

Le programme, élaboré par Moreno à la demande du lambertisme, a été présenté sous forme de Thèses à la Conférence Mondiale de fondation de la Quatrième Internationale - Comité International (QI-CI), en décembre 1980, et la Conférence a approuvé ce programme. Dans son intervention de présentation, Moreno a clairement défini ses objectifs : « premièrement, élaborer un programme clair, un cadre général pour structurer une organisation solide ; deuxièmement, nous différencier clairement des autres courants du mouvement ouvrier, principalement du révisionnisme. [Les Thèses] sont une arme de lutte contre le révisionnisme. »²⁵

Les Thèses de la QI-CI²⁶ ont effectivement constitué un programme trotskyste principal qui réaffirmait la nécessité de la construction de la Quatrième Internationale et l'actualité du Programme de Transition. Les Thèses faisaient une dénonciation implacable de toutes les directions contre-révolutionnaires et opportunistes, du stalinisme aux castrisme et sandinisme, en passant par la social-démocratie et la totalité des directions bureaucra-

tiques, nationalistes bourgeoises et petites-bourgeoises - guérilléristes ou non - du mouvement de masses, ainsi que des gouvernements qu'elles constituaient. Il y avait tout un chapitre consacré à la révolution politique : celle-ci était qualifiée de nécessaire dans tous les Etats ouvriers existants, ainsi que dans toutes les organisations ouvrières, syndicales et politiques du monde capitaliste.

Les Thèses affirmaient leur caractère d'arme de lutte contre le révisionnisme dans leur chapitre final intitulé « Le révisionnisme est incompatible avec le trotskysme », où il était précisé que le révisionnisme, « qui s'est emparé de la direction de notre Internationale en 1951, se caractérise par sa capitulation systématique - pendant ces trente dernières années - aux directions bureaucratiques ou petites-bourgeoises du mouvement de masses, et par le fait d'avoir abandonné notre lutte intransigeante contre ces directions et pour construire et développer nos partis comme seule possibilité de dépasser la crise de direction révolutionnaire de l'humanité », puisque « le révisionnisme affirme... que les directions du mouvement de masses - bureaucratiques, stalinistes ou petites-bourgeoises - peuvent adopter un cours centriste qui les conduirait à des positions objectivement révolutionnaires ».

Les Thèses de la QI-CI avaient un objectif anti-révionniste tellement

²⁵ Panorama International, année V, n° 16.

²⁶ Correspondance Internationale - La Vérité, janvier 1981

catégorique qu'elles le définissaient ainsi dans leur phrase finale : de « permettre à la Quatrième Internationale d'éliminer de ses rangs le révisionnisme qui s'y était installé sous diverses variantes ». Le programme de la QI-CI était donc un programme trotskyste authentique élaboré sur la base du projet présenté par la FB et que nous continuons à revendiquer comme tel, sauf une importante omission, le problème du front populaire (que nous avons erronément considéré inutile de développer parce qu'il n'y aurait rien à ajouter à la position classique de Trotsky), et une formulation erronée sur le front unique ouvrier.

Corriger de graves déviations

L'élaboration du programme a permis, entre autres avancées, de corriger deux graves déviations du lambertisme : la politique de front unique anti-impérialiste, et le sectarisme vis-à-vis des syndicats.

Le lambertisme soutenait depuis le milieu des années 70 que dans les pays arriérés dépendant de l'impérialisme il fallait construire le *Front Unique Anti-Impérialiste*, c'est-à-dire un front commun entre la classe ouvrière et les secteurs bourgeois et/ou petits-bourgeois qui résistent à l'oppression et à l'exploitation de l'impérialisme. Il s'agissait d'une stratégie évidente de collaboration de classes, front-populiste. Cependant, sans nier la possibilité et la nécessité, voire l'obligation de mener des actions anti-impérialistes communes, avec tout secteur social ou organisation politique disposé à se battre sur ce terrain-là, notre courant s'opposait à la construction de fronts, puisque cela impliquerait la perte de l'indépendance politique de la classe ouvrière et son renoncement à diriger la mobilisation populaire nationale contre l'impérialisme.

Le lambertisme a alors abandonné sa position et a adopté la nôtre. C'est pourquoi les Thèses définissent notre tactique pour les pays capitalistes arriérés comme une « *unité d'action anti-impérialiste limitée* », ce qui est « *opposé aux fronts populaires et autres fronts ou coalitions de collaboration avec la bourgeoisie* » ; c'est-à-dire, des « *accords temporaires avec les organi-*

sations de masses nationalistes bourgeoises », « *circonstanciennes et limitées dans le temps* », « *tactiques* ». En résumé, « *la grande tâche est toujours d'obtenir l'indépendance politique et organisationnelle totale de la classe ouvrière, jamais la formation de fronts stables avec la bourgeoisie* ».

Sur la question syndicale, le lambertisme a également renoncé à la politique qui était la sienne depuis des années : celle de ne pas considérer les organisations syndicales de masses comme un secteur d'intervention obligatoire des trotskystes, en leur opposant une sorte de « *syndicats rouges* ». On renonçait ainsi à la lutte contre la bureaucratie et pour la direction des organisations de masses. Le renoncement du lambertisme à cette politique ultra sectaire et anti-trotskyste a permis aux Thèses d'établir que « *tout parti trotskyste doit travailler préférentiellement dans les organisations syndicales regroupant la plupart des travailleurs, quelles que soient l'origine et la structure actuelle de ces organisations... Militer dans les syndicats, quelles que soient leurs origines et caractéristiques... est un principe cardinal de la politique trotskyste* ».

La QI-CI commence à se développer

Le rythme de travail fécond, qui était celui du Comité Paritaire depuis sa formation en 1979, a continué et s'est même étendu au cours des quelques mois de vie organique de la QI-CI et ce, tant dans les différentes sections nationales, que dans les organismes de direction. On a avancé dans les unifications nationales et dans l'élaboration commune de programmes nationaux. Dans la réunion du Conseil Général de mai 1981, on a aussi réalisé d'importantes avancées théoriques et politiques, propulsées par notre courant et approuvées par Lambert, bien que pour quelques sujets des différences et des problèmes soient apparus.

Énumérons brièvement quelques-uns des principales discussions et résolutions.

Amérique Centrale : On a spécifié que le triomphe de la révolution nicaraguayenne contre Somoza a ouvert une étape révolutionnaire dans toute la

région, « *un seul processus objectif d'ensemble, celui d'une révolution ouvrière, contre l'impérialisme yankee, qui tend à l'unification de tout l'isthme dans un seul Etat* ». Ceci, parce que l'Amérique Centrale est « *une nationalité atomisée et divisée en six pays* », contrairement au reste de l'Amérique Latine, avec des nationalités plus ou moins bien définies. D'où le fait que, tandis que dans le reste de l'Amérique latine nous continuons à avancer le mot d'ordre traditionnelle de Fédération Socialiste, pour l'Amérique Centrale nous avancerions celui des « *Etats-Unis Socialistes d'Amérique Centrale* ». En plus d'exprimer la tendance du processus objectif, cette consigne centrale était une arme de bataille contre l'impérialisme, qui cherchait à « *éviter que le processus objectif de révolution, dans toute la région, se transforme en processus conscient* » et qui, « *pour maintenir la balkanisation des Etats, doit balkaniser le processus révolutionnaire même* ». C'était aussi une arme contre le castrisme et le stalinisme, qui avaient les « *objectifs consciemment contre-révolutionnaires* » de « *limiter d'abord, et d'écraser ensuite la révolution d'Amérique Centrale* » par la voie de « *confiner chaque processus dans le cadre des Etats nationaux imposés par l'Amérique du Nord.* »²⁷

L'Espagne : La discussion politique face à la tentative de putsch militaire de Tejero a permis de corriger des erreurs des deux organisations de la QI-CI vis-à-vis de ce pays. Principalement, nous avons avancé dans la caractérisation du régime post-franquiste, en assignant toute son importance à l'institution monarchique, l'armée et la justice, qui étaient l'élément clef de la continuité avec le franquisme, bien qu'avec de profondes réformes démocratiques bourgeoises. Cela a inversé, d'une part, la politique erronée du PST espagnol (organisation provenant de la FB) qui, face au putsch militaire, avait participé à la manifestation en défense du régime existant (avec les partis ouvriers et avec le parti de droite de Framboisier Iribarne) et, d'autre part, les déviations ultra-gauchistes du parti lambertiste Partido Obrero Socialista Internaciona-

²⁷ Panorama International, Année V, n° 17



lista (POSI - Parti Ouvrier Socialiste Internationaliste), qui rejetait les Cortes (Parlement) en tant que terrain de lutte électorale pour le trotskysme. Nous avons ainsi mis clairement au premier plan la lutte pour la République et le droit à l'autodétermination nationale des Basques et des Catalans comme de grands mots d'ordre démocratiques contre la monarchie, en les liant dans un programme de transition vers le gouvernement ouvrier et paysan, la révolution agraire et la Fédération de Républiques Socialistes Ibériques.²⁸

La Pologne : Nous avons établi qu'il y avait ici « un double pouvoir... institutionnel et généralisé... entre le gouvernement... de la bureaucratie et Solidarnosc », que ce double pouvoir était déterminé non seulement par le groupement de la totalité du prolétariat au sein de Solidarnosc mais aussi par le développement de Solidarnosc paysan, que la lutte de classes ouvrirait la perspective d'étendre l'organisation chez les soldats, que la tâche stratégique centrale était de consolider le pouvoir populaire concrétisé en Solidarnosc, de commencer à construire les piquets de Solidarnosc comme un premier pas vers les milices et d'orienter Solidarnosc vers la « liquidation du gouvernement de la bureaucratie ». ²⁹

Bien qu'étant d'accord sur tout ce qui précède - des questions importantes - deux analyses opposées ont surgi, de fait, sur la Pologne. D'une part, il y avait celle des dirigeants de l'ex-FB, qui soulignaient la perspective d'une insurrection ouvrière contre la bureaucratie, insurrection qui s'appuierait sur les organisations de pouvoir ouvrier - Solidarnosc et embryons de soviets - ainsi que l'importance de gagner les soldats à une telle perspective. D'autre part, il y avait celle de Lambert, dont le projet était de fonder et de développer en Pologne un parti de type social-démocrate.

Le Pérou : Concernant ce pays, il y a eu des discussions très riches sur le programme et les tactiques nationales. Le *Partido Obrero Marxista Revolucionario* (POM-R - Parti Ouvrier Marxiste Révolutionnaire - section péruvienne du

lambertisme), suivant la politique lambertiste du Front Unique Anti-Impérialiste, avait rejoint le front électoral appelé *Alianza Revolucionaria de Izquierda* (ARI - Alliance Révolutionnaire de Gauche). Dans la réunion du Comité Paritaire de février 1980, suivant l'orientation générale du projet de thèses qui abandonnait cette conception lambertiste, la direction du POM-R décida de se retirer de l'ARI. Avec le PST péruvien (qui venait de la FB), ils « se sont mis d'accord pour entreprendre un combat commun contre l'ARI et sa politique de front populaire »³⁰ et ils ont constitué le *Frente Trabajadores al Poder* (FTP - Front Travailleurs au Pouvoir), un front trotskyste et d'indépendance de classe, auquel ils ont réussi à faire adhérer la majorité du *Partido Revolucionario de los Trabajadores* (PRT - Parti Révolutionnaire des Travailleurs) mandeliste.

Dans la Conférence de fondation de décembre 1980, les directions du POM-R et du PST péruvien ont élaboré ensemble une très bonne résolution, qui devait être la base d'élaboration d'un programme national commun. Les axes de la résolution étaient l'indépendance politique des travailleurs, la dénonciation du projet de constitution de Gauche Unie comme étant un front de collaboration de classes et l'unité syndicale dans une centrale indépendante de l'État et de tous les partis politiques. En conséquence avec les propositions des Thèses, la politique néfaste du « Front Unique Anti-Impérialiste » était restée complètement hors du programme et de la tactique des organisations péruviennes, dont les directions décidèrent de réaliser un débat interne, à travers un bulletin, sur le front anti-impérialiste et le front ouvrier, pour terminer de dépasser les différences.

Etonnamment, dans le Conseil Général de mai, la question du front unique anti-impérialiste est revenue sur le tapis, quand un dirigeant de l'ex-CORQI, Favre, a entamé son intervention à ce sujet en disant que : « l'axe de la lutte pour le front unique dans les pays coloniaux et semi-coloniaux passe par la lutte pour le front unique anti-

impérialiste et l'auto-organisation de la classe ouvrière... on pourrait dire front unique anti-impérialiste et soviets ». ³¹ La discussion a été assez dure mais en est restée là. Elle a toutefois ouvert le débat public dans toute la QI-CI. Qui plus est, ce même mois, Lambert et Moreno se sont opposés conjointement au POM-R péruvien (qui, à nouveau, soutenait à fond la politique du front unique anti-impérialiste) avec une position principielle commune et conforme aux Thèses de la QI-CI.

Mais en dernier ressort, comme nous le verrons ensuite, le lambertisme avait signé un programme - sur la condamnation du front unique anti-impérialiste - avec lequel il n'était pas d'accord. Il l'avait signé comme simple manœuvre tactique. On peut dire la même chose de l'intervention de Lambert au Pérou. Comme ce sujet n'affectait pas directement l'OCI française, il n'a eu aucun inconvénient, en bon national-trotskyste, à lapider ses amis péruviens et soutenir une position en laquelle il ne croyait pas lui-même. Nous verrons ensuite comment, après l'éclatement de la QI-CI, le lambertisme est retourné sans problème à sa position originale. Ce que nous voulons souligner ici est qu'en dernier ressort, pour eux, la signature d'un programme commun n'était pas une question de principes mais une simple manœuvre tactique.

Le centralisme démocratique

Avec le programme, ou plutôt comme une partie de celui-ci, il y avait un second point de principe pour notre courant, un point qui a caractérisé toute notre politique dans la lutte pour la construction de la Quatrième Internationale : la nécessité d'une Internationale centraliste démocratique. Ce serait une erreur de négliger l'importance de cette question, puisqu'une des principales caractéristiques du révisionnisme, comme nous avons déjà indiqué, a toujours été celle de s'opposer au véritable centralisme démocratique international.

C'est pourquoi nous nous sommes efforcés, dès le début, de faire en sorte que la QI-CI ne ressemblât en rien à la fédération de tendances de Mandel, ni

²⁸ Correspondance Internationale, avril mai 1981

²⁹ Panorama International, Année V, n° 17

³⁰ Résolution de décembre 1980, Panorama International, Année V, n° 16

³¹ Panorama International, Année V, n° 17

à la fédération de sections nationales du SWP américain, ni aux groupements internationaux dominés par (et soumis à) une section « mère » nationale-trotskyiste. Nous avons essayé de construire une Internationale selon le critère léniniste et trotskyste, celui qui prévalut dans l'Internationale Communiste : centralisée, avec un seul programme, avec des campagnes internationales communes, avec une direction internationale différente et supérieure à un corps fédératif de directions nationales, une direction promouvant, au niveau mondial, une même politique principale.

Mais en même temps, nous avons reconnu d'emblée que dans le mouvement trotskyste entier - et, partant, dans notre propre courant - il n'y avait pas de direction confirmée par la lutte révolutionnaire et capable de centraliser l'Internationale de façon vraiment léniniste. C'est pourquoi nous nous sommes opposés - et nous continuons à nous opposer - à l'expulsion ou suspension de sections nationales par une direction internationale : ces mesures ne peuvent être décidées que par un congrès international qui remplit strictement toutes les conditions statutaires. De même, nous nous opposons à ce qu'une direction internationale impose une politique et une tactique aux sections nationales : cela est contraire à la méthodologie léniniste. Nous pensons en revanche que, alors qu'elle promet un programme et une stratégie communs - concrétisés à travers des campagnes internationales - de lutte pour la révolution et contre les directions traîtres, la direction internationale n'intervient dans la vie des sections qu'à travers la discussion politique et méthodologique, en conseillant les directions nationales et en les aidant

patiemment dans leur maturation. En synthèse, bien que nous revendiquons comme correct et nécessaire le centralisme démocratique qui caractérisa la Troisième Internationale de Lénine et de Trotsky, nous savons qu'actuellement, et sûrement pour une longue période, en raison de la crise de direction existant depuis de nombreuses années dans la Quatrième Internationale, nous devons adapter ce régime en accentuant au maximum son aspect démocratique, et en atténuant son aspect centralisateur.

Mais un autre élément est venu encore s'ajouter au processus de formation de la QI-CI : la nouvelle organisation se construisait sur la base réelle d'une fusion entre courants internationaux préexistants, avec leurs traditions, styles et langages propres, ce qui imposait nécessairement une période de transition, de travail en commun, pour pouvoir souder la fusion. Cette combinaison de raisons nous a amenés à proposer, pour la QI-CI, un régime interne qui, tout en tendant vers le centralisme démocratique international, prévoyait quelques clauses qui ne ressortaient pas du centralisme démocratique.

Ce régime particulier, de transition, a été concrétisé dans les Statuts³² autant que dans la composition des organismes de direction. Par exemple, pour prendre une résolution à caractère obligatoire pour tous les sections et militants, celle-ci devait être adoptée au préalable par le Conseil Général de la QI-CI avec les trois quarts des voix ; et ce, contrairement au centralisme démocratique léniniste qui n'impose qu'une majorité simple. Pour sa part, dans les organismes de direction, la Conférence

³² Panorama International, Année V, n° 16

Mondiale Ouverte qui fonda la QI-CI avait décidé une représentation paritaire des deux courants principaux : le nôtre et le lambertiste.

Ce caractère transitoire vers le centralisme démocratique était parfaitement clair pour l'ensemble de la QI-CI. Un caractère sur lequel, lors de sa convocation, la Conférence Mondiale allait encore insister : « *Le Comité Paritaire ne s'est jamais considéré comme une direction centralisée... La Quatrième Internationale - Comité International ne se considérera pas non plus comme telle, même si elle représentera un pas en avant vers l'atteinte de cette conquête, conquête qui devra être la réalisation d'un processus responsable et principiel et, essentiellement, le résultat d'une expérience commune.* »³³

Les Thèses programmatiques approuvées dans cette Conférence précisaient que la reconstruction ou réorganisation de la Quatrième Internationale n'était pas achevée, et qu'une des grandes tâches de la QI-CI serait « *d'avancer dans le sens de la reconstruction d'un véritable centralisme démocratique de la Quatrième Internationale, détruit après la crise provoquée par le révisionnisme pabliste en 1951* ». Le Statut lui-même, dans son Préambule, indiquait l'objectif de « *reconstituer les conditions politiques nécessaires à la pleine utilisation des normes du centralisme démocratique à l'échelle internationale* ».

Nous insistons tellement sur cet aspect, car ce sera celui qui mènerait, quelques mois plus tard, à l'éclatement du QI-CI, dès que des divergences de grande envergure apparaissaient sur le plan politique et du programme.

³³ Correspondance Internationale, octobre 1980

III. Le révisionnisme programmatique et politique de Lambert

Nous avons dit que la raison de l'éclatement de la QI-CI était due aux méthodes bureaucratiques de Lambert pour empêcher la discussion sur la politique de l'OCI française face à Mitterrand. Mais avant d'entrer dans ce sujet nous prêterons attention au le contenu de cette discussion. Qu'est-ce que Lambert ne voulait pas que son organisation

française discute ? Il ne s'agissait pas d'un problème anodin. Il s'agissait de la capitulation de l'*Organisation Communiste Internationaliste* (OCI, avec le PST argentin la section la plus forte de la QI-CI) à un gouvernement bourgeois impérialiste de front populaire.

Cette capitulation s'est développée de façon foudroyante, presque depuis le

lendemain du triomphe électoral de Mitterrand en mai 1981. Lambert, qui à d'autres moments avait attaqué violemment la social-démocratie française, s'est mis à la soutenir sans retenue dès qu'elle est arrivée au gouvernement.

Ceci s'est manifesté sur tous les terrains, aussi bien dans la caractérisation du nouveau gouvernement que dans



les consignes politiques et l'intervention de l'OCI dans la lutte de classes. Le *Projet de Rapport* préparé par la direction de l'OCI pour être présenté à son Congrès, ainsi que son organe de presse hebdomadaire, *Informations Ouvrières*, de cette époque, ont été la vitrine de cette capitulation.

Caractérisations opposées

Le *Projet de Rapport*³⁴ définissait le gouvernement de Mitterrand comme « bourgeois de collaboration de classes, de type front populaire », clarifiait que « ce n'était pas un gouvernement ouvrier et paysan » et affirmait que « ce n'est pas notre gouvernement ».

Mais par la suite, on assignait à Mitterrand une série de qualités vraiment impressionnantes :

« Il y a une contradiction (antagonisme) insurmontable entre le gouvernement bourgeois de Mitterrand et la bourgeoisie ». « Le gouvernement de Mitterrand entre inévitablement à chaque pas en conflit avec l'appareil d'Etat bourgeois, avec la bourgeoisie... ».³⁵ « La simple existence de l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République et d'une majorité PS-PC [dans l'Assemblée Nationale] est incompatible avec les institutions antidémocratiques et réactionnaires de la Cinquième République ».³⁶

De cette analyse on déduisait que la France était divisée en deux camps : celui du mouvement ouvrier et le gouvernement de Mitterrand d'une part, et celui de la bourgeoisie d'autre part. C'était une division tellement aiguë qu'elle portait « le germe d'une guerre civile, et la bourgeoisie ne peut faire autre chose que s'y préparer ». Ou plutôt, celle-ci avait déjà commencé à le faire : « le grand capital [est en train de préparer] des attaques de guerre civile », et Mitterrand « veut s'opposer » à ces attaques.³⁷

³⁴ Correspondance Internationale, nov. 1981

³⁵ *Projet de Rapport*

³⁶ *Informations Ouvrières*, n° 1019

³⁷ *Projet de Rapport*

Ces analyse de Lambert s'avèrent tout à fait ridicules si nous les appliquons, par exemple, à la Grande-Bretagne sous un gouvernement labour, comme celui d'Attlee. C'est comme si on disait : « Il y a une contradiction (antagonisme) insurmontable entre le gouvernement bourgeois d'Attlee et la bourgeoisie. Le gouvernement

Face à cette caractérisation sur l'« incompatibilité » de Mitterrand avec la Cinquième République et l'évolution, par conséquent, de la situation française vers une situation révolutionnaire, de guerre civile de la grande bourgeoisie contre Mitterrand, notre courant a opposé des analyses complètement différentes :

« Le contenu de collaboration de classes du gouvernement de Mitterrand se manifeste, avant tout, dans sa volonté de préserver l'essentiel des institutions de la Cinquième République ».³⁸ Par conséquent, à moins qu'il n'y ait une vague révolutionnaire très puissante - ce qui n'allait pas être le cas, ni l'a été - l'arrivée de Mitterrand au gouvernement renforcerait la Cinquième République en perte de vitesse, en créant un jeu bipartisan, « en défendant la Cinquième République en crise et en acceptant ses règles du jeu, en respectant l'alternance électorale, comme en Angleterre ». Et nous insistions : « Il n'y a pas de doute que sans 'première vague', grande et durable, qui amorce le début de la révolution française... la Cinquième République survivra. L'actuel gouvernement avec participation staliniste tombera certainement et d'autres combinaisons de front populaire, présidées par Mitterrand, apparaîtront... Ce qui sera inévitable, c'est une crise politique qui jettera le PC du gouvernement, ce PC passant probablement à la collaboration depuis l'extérieur avec le gouvernement bourgeois du moment. »

La montée révolutionnaire n'a pas eu lieu et les faits ont confirmé clairement notre hypothèse pour une telle situation, opposée totalement au pronostic lambertiste qu'il y avait une guerre civile en puissance entre Mitterrand et la bourgeoisie française.

d'Attlee entre inévitablement en conflit avec l'appareil de l'Etat bourgeois, avec la bourgeoisie. La seule existence de l'élection d'Attlee au poste de Premier ministre et d'une majorité parlementaire labour est incompatible avec les institutions antidémocratiques et réactionnaires de la monarchie constitutionnelle. Ceci apporte avec lui le germe d'une guerre civile, que le grand capital est en train de préparer, et Attlee veut s'opposer à ces attaques. » - N.M.

³⁸ Correspondance Internationale, octobre 1981

La théorie des « camps »

La fausse caractérisation concernant le gouvernement de Mitterrand et ses relations avec la bourgeoisie française a servi à Lambert pour faire également une fausse analogie avec quelques situations « classiques » de guerre civile ou nationale et pour essayer de les transposer à la France. Ainsi, l'OCI comparait la situation française avec la situation russe lors du soulèvement de Kornilov contre Kerenski, avec la situation espagnole pendant la guerre civile et avec la situation chinoise sous l'invasion japonaise. Elle précisait ensuite que la politique trotskyste consistait à être « dans les premiers rangs du 'camp' de Kerensky » et « dans le 'camp' du gouvernement espagnol de front populaire, contre Franco ».³⁹ L'objectif de cette analogie était d'indiquer que le plus grand danger pour la classe ouvrière était la grande bourgeoisie et sa guerre civile en puissance contre Mitterrand et non, évidemment, le gouvernement de Mitterrand lui-même.

Il s'agissait ainsi d'utiliser comme modèle une politique trotskyste correcte de se placer dans le camp militaire de la nation opprimée en lutte contre l'impérialisme ou de la république démocratique face au fascisme, pour expliquer l'appui à Mitterrand. C'est une analogie complètement fautive, pour une double raison. D'abord, il n'y avait pas de guerre civile en France, et deuxièmement, se définir pour un camp militaire n'implique pas soutenir politiquement la direction politique bourgeoise ou de front populaire de ce camp militaire. Pour ne reprendre qu'un seul de ces exemples, Lénine et Trotsky n'ont jamais opté pour le 'camp' de Kerensky avant que n'ait explosé la rébellion en chair et en os de Kornilov. Avant et après cette rébellion, ils se sont placés dans le « camp » de la classe ouvrière contre le gouvernement de Kerensky. Et quand, pendant la rébellion, ils ont été dans le camp militaire de Kerensky, ils n'ont jamais soutenu celui-ci politiquement, mais l'ont attaqué et l'ont dénoncé avec plus de force que jamais, comme étant incapable de combattre jusqu'à la fin le putsch et comme l'ayant rendu possible par sa politique. On peut

³⁹ *Projet de Rapport*

dire la même chose de Trotsky par rapport au Kuomintang et Chiang Kai-shek, et par rapport à la République Espagnole sous les gouvernements d'Azaña, de Largo Caballero et de Negrín.

La méthode des « camps » de Lambert ressemble comme deux gouttes d'eau à la méthode utilisée par Pablo en son temps, et que Lambert a combattu, quand Pablo prédisait que la troisième guerre mondiale entre l'impérialisme et la bureaucratie était inévitable. Pablo optait alors, par conséquent, pour le « camp » de la bureaucratie, en capitulant politiquement face à elle. Trente ans plus tard, dans la France de Mitterrand, Lambert a rejoint la méthode de Pablo, ce qui a provoqué une coïncidence remarquable dans les pronostics et dans la politique, entre l'OCI et le petit groupe des partisans actuels de Pablo en France.

Pronostics opposés, politiques opposées

Tant l'OCI française que les partisans de Pablo ont prédit que Mitterrand prendrait des mesures très favorables aux travailleurs. Les deux ont soutenu qu'il ferait l'objet, par ces mesures, d'une attaque impitoyable de la grande bourgeoisie. Et les deux ont proposé de défendre le gouvernement et ces mesures « progressistes » des attaques.

Le *Projet de Rapport* lambertiste disait : « L'OCI soutiendra toute mesure que le gouvernement de Mitterrand peut prendre » en vue de rompre avec l'appareil d'Etat de la Cinquième République, de nationaliser des entreprises, de séparer l'Eglise de l'enseignement, de résoudre les problèmes de l'emploi, de l'augmentation des prix, de la formation professionnelle, etcetera. Par conséquent, comme l'affirmait Stéphane Just dans un document approuvé par le Bureau Politique de l'OCI : « Nous sommes disposés à soutenir toute résistance du gouvernement à la pression et au sabotage des capitalistes. »

C'est précisément ce que disait le petit groupe de Pablo : « Nous soutiendrons toutes les mesures sociales et politiques que prend [Mitterrand] qui satisfont les revendications des travailleurs. Nous défendrons inconditionnel-

lement [le gouvernement de Mitterrand] contre les attaques de la droite ». ⁴⁰

Cette politique commune de Lambert et Pablo les induit à soutenir que les trotskystes doivent faire une espèce de « front unique » avec le gouvernement bourgeois impérialiste de front populaire. Pablo défendait l'« unité d'action » avec Mitterrand. ⁴¹ Lambert masquait une ligne semblable sous la formule de « front unique » avec les partis ouvriers traîtres qui intégraient le gouvernement. On appelait ainsi, par exemple, à « organiser le front unique des organisations ouvrières... contre l'augmentation de prix et la chute des salaires organisées délibérément par les patrons ». ⁴² Au lieu de dénoncer que la misère ouvrière était le fruit de la politique du gouvernement de front populaire et des « organisations ouvrières » qui en faisaient partie, Lambert appelait à l'unité avec ces dernières et dénonçait seulement « les patrons ».

Notre courant faisait un pronostic opposé. Nous soutenions que le gouvernement tendrait à « imposer les plans très durs de faim et de chômage de la bourgeoisie, en continuant l'orientation de Giscard-Barre. ⁴³ Il essaiera de convaincre les travailleurs à accepter cela et, s'il n'y arrive pas, il le fera par tous les moyens. » ⁴⁴

Notre politique aussi était le contraire de celle de Lambert-Pablo. L'OCI ne dénonçait jamais Mitterrand comme le principal ennemi du mouvement ouvrier et soutenait que l'ennemi principal était la bourgeoisie française qui était hors du gouvernement. Nous soutenions que, depuis le jour même où le Front Populaire assumait le gouvernement, il est devenu un gouvernement de la bourgeoisie. Par conséquent, le combat politique contre la bourgeoisie devenait le combat contre son gouvernement du moment, celui de Mitterrand. Seulement une guerre civile réelle, ou la préparation sérieuse d'un coup d'Etat, pourrait nous mener à définir, de façon circonstancielle, que le pire danger pour la

classe ouvrière était la contre-révolution fasciste et non Mitterrand, et pourrait, si Mitterrand lui faisait face, nous mener à combattre ce danger depuis le même camp militaire.

Le gouvernement bourgeois de front populaire pouvait avoir ou ne pas avoir des frictions avec la bourgeoisie. Lambert jugeait qu'il les aurait jusqu'en arriver à la guerre civile, et il en déduisait qu'il fallait défendre ce gouvernement ou soutenir les mesures « progressistes » de Mitterrand face à la réaction bourgeoise. Nous soutenions qu'il n'allait pas y avoir de telles frictions essentielles ni une telle guerre civile. Mais ce qui est important, c'est que, même si Lambert avait raison dans son pronostic, il faisait quand même fausse route dans sa politique. Avec ou sans frictions, avec ou sans guerre civile, jamais les vrais trotskystes ne soutiennent la moindre mesure d'un gouvernement bourgeois, qu'il soit ou ne soit pas de front populaire.

En ceci nous nous inspirons de Trotsky, qui rejetait que les révolutionnaires puissent soutenir des mesures de front populaire, ni même au milieu d'une guerre civile. Il s'est manifesté ainsi à maintes occasions, par exemple, lors de la polémique avec Shachtman, en soutenant que l'on ne pouvait pas voter le budget de guerre du gouvernement républicain espagnol. Avec autant de raison, ou plus, on ne pouvait pas soutenir des mesures de Mitterrand en France où il n'y avait pas de guerre civile entre Mitterrand et la bourgeoisie, ni sa menace.

L'autre versant de son appui aux supposées mesures progressistes de Mitterrand a été le refus de Lambert d'avancer des exigences au gouvernement et aux partis ouvriers qui en faisaient partie pour démasquer l'un et les autres devant la classe ouvrière. Lambert n'a jamais avancé la consigne trotskyste traditionnelle face aux gouvernements de front populaire : *dehors les ministres bourgeois* ! En réalité, il n'a avancé ni celle-là ni aucune autre consigne de pouvoir opposée au Front Populaire. Il n'a jamais avancé, ni agité devant les masses, un programme de transition pour développer leur mobilisation qui leur ferait faire face au gouvernement de front populaire. N'ayant pas

⁴⁰ Pour l'autogestion, n° 1

⁴¹ Sous le drapeau du socialisme, 10/05/81

⁴² Informations Ouvrières n° 1007

⁴³ Giscard d'Estaing a précédé Mitterrand comme Président (1974-1981), avec Raymond Barre comme Premier ministre. NdT

⁴⁴ Correspondance Internationale, octobre 1981



avancé ces consignes ni formulé ces exigences, il a refusé de démasquer le gouvernement, le PS et le PC, qui n'allaient pas y donner suite.

Comme résultat inévitable, Lambert ne s'est jamais démarqué des partis ouvriers dans le gouvernement, il n'a jamais dénoncé leur politique de ne pas rompre avec la bourgeoisie pour se transformer en un véritable gouvernement ouvrier et paysan qui appliquerait ces mesures transitionnelles.

La politique syndicale de Lambert

Tout ceci a eu des expressions politiques et syndicales réellement nauséabondes. Sur le terrain syndical, il n'y a pas eu de solidarité de classe avec les luttes et les grèves ouvrières qui ont eu une grande montée depuis fin août 1981 et face auxquelles l'OCI n'a pas pris position ni appelé à les soutenir. Il n'a pas centré sa politique sur la dénonciation des directions traîtres du mouvement ouvrier français, une obligation permanente qui se multiplie par mille quand ces directions font partie, directement ou par le biais des partis auxquels ils répondent, d'un gouvernement bourgeois. Bien que l'OCI ait fait quelques dénonciations, très espacées, de la CGT et de la CFDT, elle n'a jamais fait la moindre dénonciation de la CGT Force Ouvrière (CGT FO), dont le plus haut dirigeant, Bergeron, est un exemple parfait de traître social-patriote, et dans la direction de laquelle Lambert occupe un haut poste de dirigeant.

Qui plus est, Jean-Christophe Cambadélis, président du syndicat étudiant (UNEF) et à ce moment membre du CC de l'OCI, ainsi que toute la direction lambertiste, soutenaient que depuis l'investiture de Mitterrand « *était arrivé le moment du syndicalisme... de concertation* ». Par conséquent, « *le rôle de l'UNEF consiste à informer les autorités sur toutes les revendications et aspirations des étudiants* ». ⁴⁵ C'est-à-dire que, face au gouvernement de front populaire, le rôle du syndicat cessait d'être celui de mobiliser les étudiants et devenait celui d'informateur du gouver-

nement bourgeois pour concerter avec lui.

Avec ceci, le lambertisme maintenait sa position traditionnelle que les syndicats ne doivent pas faire de la politique. Sa presse informait avec joie que le congrès de l'UNEF avait rejeté une proposition de la Ligue Communiste Révolutionnaire française (mandéliste) de se prononcer en faveur du vote pour une majorité PS-PC dans les élections législatives qui ont suivi les présidentielles victorieuses pour Mitterrand. ⁴⁶ L'argument était qu'un syndicat ne devait pas « *approuver la position d'une organisation politique* » parce que cela « *l'isolait* ». Le lambertisme défendait ainsi la même position du syndicalisme jaune, d'exclure la politique des organisations de masses, c'est-à-dire de séparer les masses de la politique. C'était une manœuvre préventive précisément pour que le syndicat étudiant ne mette pas en question la politique du président Mitterrand encore novice.

Pour terminer de bloquer toute possibilité de mobilisation unie des masses contre le gouvernement de front populaire impérialiste de Mitterrand, l'OCI a toujours évité d'avancer la consigne d'unité, ne serait-ce que dans une seule centrale ou confédération, des trois centrales dans lesquelles se trouve divisé le prolétariat français (CGT, CFDT et CGT-FO) ⁴⁷ et des syndicats indépendants. C'est une omission traître, puisque cette division est une des raisons fondamentales qui permettent la survie du régime putréfié de la Cinquième République.

⁴⁶ Informations Ouvrières, n° 1002

⁴⁷ La Confédération Générale du Travail (CGT) est née en 1895. En 1919 est né la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC), inspiré par l'encyclique papale *Rerum Novarum*. mais en 1964, une majorité décide de la déconfessionnalisation et fonde la Confédération Française Démocratique du Travail (CFDT). En 1948, en réaction contre les liens entre la CGT et le PCF, une scission donne lieu à la Confédération Générale du Travail - Force Ouvrière (CGT-FO), actuellement le troisième syndicat en importance derrière la CGT et la CFDT. En France, cinq syndicats bénéficient d'une *présomption de représentativité* qui n'a pas besoin de preuve, les quatre mentionnés et un syndicat de cadres, la Confédération française de l'encadrement - Confédération générale des cadres. NdT

Bien que l'apolitisme syndical et la non-exigence de l'unité syndicale par l'OCI viennent de loin, nous les soulignons parce que, à partir de Mitterrand, les directions syndicales commençaient à participer directement ou indirectement au gouvernement bourgeois. Sous ce type de gouvernement de front populaire, la nécessité que les organisations syndicales s'unifient et interviennent en politique devient plus impérieuse que jamais. C'est le terrain où le trotskysme peut combattre plus fermement pour l'indépendance de la classe ouvrière face à l'appareil de l'Etat bourgeois et son gouvernement de front populaire.

Le capitulation à l'impérialisme

L'OCI n'a pas dénoncé l'impérialisme français ni son expression gouvernementale, Mitterrand. Elle n'a pas fait campagne pour l'indépendance des colonies que la France possède encore, comme la Guadeloupe, la Martinique et la Guyane. Au contraire, elle a qualifié les triomphes électoraux de la social-démocratie dans ces colonies comme « *une effervescence politique heureuse* ». ⁴⁸ Et elle n'a pas dit un seul mot contre la répression des combattants anticolonialistes de Guadeloupe.

L'OCI n'a pas appelé à liquider les accords semis-coloniaux de l'impérialisme français avec plusieurs pays africains, ni a condamné la politique de Mitterrand de les maintenir, y compris par les armes. Elle n'a pas non plus combattu contre Mitterrand pour la liberté des nationalistes bretons, corses et basques français en prison.

L'OCI n'a pas dénoncé que Mitterrand était - et continue à être - le gouvernement le plus servile envers Reagan et ses plans de contre-révolution mondiale qu'il y a eu en France depuis longtemps. Elle n'a pas dénoncé, spécifiquement, la politique d'armement de ce gouvernement ni le fait de continuer à développer « *une force de dissuasion nucléaire propre* » dirigée contre l'Union Soviétique. Elle n'a pas appelé la classe ouvrière à se mobiliser pour la rupture de l'Accord Atlantique et de l'OTAN et contre l'installation de missiles yankees dans cinq pays européens.

⁴⁸ Informations Ouvrières

La capitulation sur tous les terrains

La liste de capitulations au Front Populaire est longue et finirait par fatiguer le lecteur, mais nous finirons en disant que le lambertisme a cédé à Mitterrand sur le terrain politique, depuis ce qui concerne la démocratie bourgeoise la plus élémentaire jusqu'à ce qui est relatif au caractère de l'Etat.

L'OCI n'a pas combattu pour la destruction de l'Etat bourgeois, n'ayant pas exigé que les fonctionnaires gouvernementaux soient désignés par le mouvement ouvrier, soient révocables par celui-ci et aient un salaire équivalent à celui d'un travailleur moyen. Elle a ainsi soutenu de fait la politique de Mitterrand de laisser intact l'appareil d'Etat et de se limiter à remplacer certains de ses fonctionnaires par des éléments du PS.

L'OCI n'a pas exigé la liberté des prisonniers de l'ETA basque et de l'IRA irlandais qui étaient dans les prisons de Mitterrand.

L'OCI n'a pas combattu la politique de Mitterrand de permettre que subsiste l'éducation privée, en particulier religieuse. Au lieu d'exiger le monopole étatique de l'enseignement et son caractère laïque, elle a avancé la même consigne que le PS et la maçonnerie : « Fonds publics à l'école publique, fonds privés à l'école privée ».

Cette capitulation totale du lambertisme sur le terrain programmatique et des consignes, sur le terrain politique, économique et syndical, national et international, face au gouvernement bourgeois de front populaire dirigé par Mitterrand, voilà ce qui a déchaîné la crise et l'éclatement postérieur de la QI-CI. Il s'agissait du révisionnisme le plus abject, d'une capitulation à la direction politique de front populaire de la classe ouvrière française, une capitulation pire encore que celles de Pablo et de Mandel. Eux, au moins, ont capitulé face à des directions traîtres de mouvements révolutionnaires de masses. Lambert a capitulé au misérable succès électoral de Mitterrand, sans aucune lutte révolutionnaire de la classe ouvrière.

[...]

Une conception révisionniste achevée

[...]

C'est en France où, une fois de plus, le révisionnisme lambertiste se présente avec une plus grande acuité, à partir du projet de parti qui a été lancé à la fin de 1985, le *Mouvement Pour un Parti des Travailleurs* (MPPT). Entre le 30 novembre et le 1 décembre 1985 a eu lieu à Paris le Congrès Constitutif du MPPT. Selon *Informations Ouvrières* (qui cessait d'être la publication du Parti Communiste Internationaliste (PCI)⁴⁹ pour devenir la « tribune libre » du MPPT), le MPPT « réunit des ouvriers et des militants d'origines diverses (militants ou anciens militants du Parti Socialiste et du Parti Communiste Français, militants du PCI, syndicalistes) » face à la réalité que « les dirigeants du PS et du PCF ont violé le mandat que le peuple leur a confié en 1981, en refusant de voter les lois favorables aux travailleurs, ce qui a laissé à la classe ouvrière et les couches populaires qui lui sont proches sans une représentation politique authentique ». C'est pourquoi on propose « la reconstruction d'un parti ouvrier authentique, indépendant, fidèle aux opinions des travailleurs ».

Ceci pourrait être un pas tactique en avant. Lambert se serait peut-être décidé finalement à attaquer durement l'impérialisme français et son gouvernement socialiste, ainsi que le PS et le PCF qui le soutiennent. Il se serait peut-être décidé à essayer de regrouper les travailleurs qui rompent avec leurs illusions dans les grands partis traîtres, dans une perspective révolutionnaire. Alors, le projet du MPPT pourrait être une tactique, erronée ou correcte mais respectable, parce qu'elle serait au service de la révolution socialiste en France. Mais ce n'est pas du tout le cas.

Voyons quel est le programme de ce nouveau parti. Pour appartenir au MPPT il n'y a « pas d'autres conditions que l'accord sur les quatre points suivants :

⁴⁹ En 1982, l'OCI était devenu le PCI. En novembre 1991, le MPPT deviendra le Parti des Travailleurs (PT) qui continue actuellement à éditer *Informations Ouvrières*. Quelques mois plus tard, le PCI devient le *Courant Communiste Internationaliste* du PT, le courant majoritaire. NdT

1. Reconnaissance de la lutte de classes : la lutte de classes et le combat politique sur le terrain de classe constitue la ligne d'action permanente ainsi que l'axe central qui doit favoriser la reconstruction d'une unité ouvrière, qui se base sur la plus vaste démocratie.

2. Etat et école laïques.

3. Liquidation des institutions antidémocratiques de la Cinquième République et établissement d'une véritable démocratie dont le peuple définira lui-même la forme et le contenu.

4. Indépendance réciproque entre les partis politiques et les organisations syndicales.⁵⁰

Comme nous le voyons, il n'y a aucun point dans le programme en faveur de la révolution ouvrière et du socialisme, ni non plus aucun point contre l'impérialisme français et de défense du droit à l'autodétermination de ses colonies et semi-colonies. Ce dernier est un point programmatique fondamental, selon la Troisième Internationale, pour savoir si un parti ouvrier d'un pays impérialiste est ou n'est pas révolutionnaire. Cette trahison, qui dans le programme est implicite - par omission, par le fait de ne pas mentionner le combat à l'impérialisme français comme un point fondamental du programme révolutionnaire pour la France - est devenu explicite en plaçant le MPPT ouvertement, et depuis sa fondation, dans un rôle de soutien de la France impérialiste. Voyons le « Rapport politique pour le Congrès Constitutif du MPPT » adopté en septembre 1985. Il y est dit :

« De quoi les travailleurs ont-ils besoin... »

*De démocratie, c'est-à-dire, du respect des principes républicains de la souveraineté de la représentation nationale, ... d'unité de la République... »*⁵¹

Le lambertisme défend l'« unité » de l'impérialisme français et ses colonies, les « Départements d'outre-mer ». « Unité de la République » en France signifie la domination par l'impérialisme français de la Guadeloupe, la Martinique, la Guyane française, la Nouvelle

⁵⁰ Informations Ouvrières du 5/12/85

⁵¹ Informations Ouvrières n° 1228 (19/9/85) souligné N.M.



Calédonie et d'autres peuples. Au lieu d'appeler les travailleurs français à combattre leur propre impérialisme et à s'allier aux peuples dominés par celui-ci pour qu'ils se libèrent, Lambert les appelle à serrer les rangs en défense

de l'« unité » et la « démocratie » de la République impérialiste.

En conclusion, du point de vue programmatique et politique, le lambertisme n'a déjà plus rien à voir avec la construction de la Quatrième Internatio-

nale, puisqu'il a fondé un nouveau parti réformiste libéral impérialiste, qui ne revendique même pas le socialisme et l'autodétermination des colonies de « son » impérialisme.

IV. L'éclatement de la QI-CI : des méthodes bureaucratiques et des attaques morales

Les différences entre notre courant et le lambertisme concernant la politique en France n'étaient pas du menu grain, comme nous l'avons vu. Elles concernent une question programmatique : la stratégie trotskyste face aux gouvernements de front populaire. Ce n'était pas une nouveauté pour notre mouvement. Au contraire, cette stratégie avait été parfaitement établie, depuis que notre programme de fondation, le Programme de Transition, a signalé les fronts populaires comme le principal ennemi de la classe ouvrière et de la révolution socialiste.

Toutefois, même cette différence abyssale ne devait pas nécessairement conduire à une lutte fractionnelle frontale pouvant aboutir à la rupture. Une discussion profonde - et certainement dure - sur le sujet, menée à bien jusqu'à la fin avec une pleine démocratie parmi toutes les sections et tous les militants de la QI-CI, pouvait servir à rectifier l'orientation lambertiste ou pouvait nous convaincre que nos critiques étaient exagérées. Une autre possibilité était que, une fois cette discussion épuisée, nous arrivions à la conclusion que nous avions des programmes divergents qui ne pouvaient pas coexister dans le cadre d'une organisation commune et qu'il était préférable de nous séparer en termes fraternels et de laisser à la lutte de classes, et l'application de nos programmes respectifs en celle-ci, le mot définitif et la possibilité d'une nouvelle convergence.

Malheureusement, cette discussion n'a pas eu lieu, comme cela a toujours été le cas dans notre mouvement international depuis le pablisme. Elle n'a pas pu avoir lieu parce que le lambertisme a recouru aux méthodes bureaucratiques du pablisme, mises au point davantage et augmentées, pour l'empêcher. Le lambertisme a commencé à essayer d'empêcher la discussion ; il a continué

à expulser les dissidents présents dans l'OCI française et dans d'autres sections qu'il dirigeait ; et il a abouti à une attaque morale honteuse contre un des principaux dirigeants la QI-CI et fondateur du CORQI, Ricardo Napurí. Ces méthodes non ouvrières et non révolutionnaires, propres à tous les révisionnistes, ont été poussées à l'extrême par leurs déclinaisons national-trotskystes. Les méthodes de Lambert ont été absolument identiques à celles de Healy.

Ces méthodes ont été la raison profonde de l'éclatement de la QI-CI. Elles ont empêché la discussion démocratique des différences existantes. L'histoire de l'éclatement de la QI-CI est donc l'histoire de quatre mois de lutte de notre courant pour que cette discussion aie lieu, ainsi que l'histoire des manœuvres de Lambert, sans principes méthodologiques ni moraux, pour l'empêcher.

Manœuvres pour empêcher la discussion

Au fur et à mesure que les positions de l'OCI française face à Mitterrand étaient connues, il y a eu des réactions dans différentes sections de la QI-CI. Au mois d'août, le débat était déjà ouvert. Le sujet a été examiné dans le congrès de la *Lega Socialista Rivoluzionaria* (LSR - Ligue Socialiste Révolutionnaire) italienne et dans les directions de plusieurs partis latino-américains, dont le PST argentin et le PST colombien, les deux provenant de l'ex-FB. Dans tous les cas, il y avait des représentants du lambertisme, qui ont pu informer et contre-informer sans aucune limitation.

Mais le débat a commencé à être bloqué dès le début dans quelques sections avec des directions lambertistes, tandis qu'il était absolument tabou dans l'OCI française. Pour ne donner qu'un

seul exemple, le Comité Central du POSI espagnol a résolu, sur l'initiative du dirigeant de l'OCI française Stéphane Just, « *de ne pas prendre en considération* » une lettre qu'avait envoyée Moreno (qui était invité à cette réunion mais ne pouvait y assister). Le seul fait d'avoir envoyé la lettre a été qualifié de « *violation du centralisme démocratique* ». Sans entrer dans le détail du type particulier de centralisme démocratique que la QI-CI avait comme régime de transition, soulignons que, pour Lambert, un dirigeant ne peut pas envoyer une lettre polémique à une réunion d'un Comité Central à laquelle il a été invité à assister pour participer à la discussion mais à laquelle il n'a pas pu se rendre.

Plus grave encore était la tentative du lambertisme d'empêcher que la base de l'OCI française discute le problème, le congrès de l'OCI étant annoncé pour décembre de cette année. Lambert voulait que ce congrès ratifie, sans opposition et sans discussion sérieuse, sa politique d'appui à Mitterrand. Moins encore acceptait-il, en dépit de son accord explicite que la discussion serait publique, que cette discussion publique arrive en France. Il l'a démontré quand il a retardé, avec différentes excuses, l'édition du n°13 de *Correspondance Internationale*, l'organe officiel public de la QI-CI, qui incluait un article de Moreno - écrit à la demande de Lambert - avec ses critiques à l'orientation de l'OCI française. Finalement, quand la revue était imprimée, l'OCI a pris une résolution inhabituelle : interdire la vente publique de l'organe officiel public de l'Internationale, hors des cadres de l'OCI.

On a aussi mis tout type d'obstacles à la discussion internationale. En violant grossièrement l'article neuf du Statut de la QI-CI, qui établissait que le Comité Exécutif était l'organisme chargé de

garantir « l'élan de la discussion politique internationale et qu'il prenne toute mesure nécessaire à cette fin », le lambertisme a refusé systématiquement que le Comité Exécutif accomplisse cette fonction. Dans le but de diluer la discussion le plus possible, il a insisté sur le fait que seulement le Conseil Général pouvait mettre en oeuvre la discussion internationale et il a retardé encore et encore la date de sa convocation.

A toutes ces manœuvres, notre courant a répondu avec un effort sérieux et constant pour que toute la QI-CI puisse discuter démocratiquement le problème. Nous avons présenté des propositions dans différentes réunions du Comité Exécutif, dont la ligne générale était la suivante :

- Que le Comité Exécutif ouvre immédiatement la discussion internationale publique et convoque le Conseil Général pour fixer la date d'une Conférence Mondiale, avec six ou sept mois de discussion préalable.

- Que cette discussion soit obligatoire dans toutes les sections, lesquelles devraient tenir des congrès extraordinaires ou des conférences pendant le dernier mois avant la Conférence Mondiale. On conseillait à l'OCI française que le vote décisif sur le sujet en débat ait lieu dans un congrès ou une conférence du même type, c'est-à-dire qu'elle fasse la même chose que les autres sections.

- Que la défense des positions serait faite oralement par des délégations des deux positions rivales, dans tous les organismes - de direction et de base - de toutes les sections, pendant les six ou sept mois de discussion préalables à la Conférence Mondiale.

- Que, vu le climat fractionnel existant, une commission de morale, ainsi que de contrôle et d'organisation du débat et de la Conférence Mondiale, acceptée et reconnue par tous, serait désigné par accord.

- Que, pendant la période de discussion, aucun militant qui exprimerait des différences idéologiques, politiques ou méthodologiques avec sa direction ne ferait l'objet de sanctions disciplinaires. (Par la suite, quand ont commencé les expulsions par le lambertisme, on a

inclus l'exigence de réincorporer ceux qui étaient sanctionnés.)

De tous ces points, le lambertisme a seulement accepté la discussion publique et la convocation de la Conférence Mondiale. A tous les autres points il a opposé un Non catégorique ! Ce refus de mettre en oeuvre une discussion démocratique dans toute la QI-CI, et particulièrement dans l'OCI française, est ce qui a conduit à la rupture.

L'excuse utilisée par Lambert pour formaliser la division a été une note du PST argentin qui informait qu'il avait résolu d'ouvrir un bureau en France et demandait 1.000 exemplaires de *Correspondance Internationale* n° 13 pour les vendre publiquement. Cela a tout fait exploser. La manœuvre lambertiste d'empêcher la diffusion de nos positions en France, en interdisant la distribution de l'organe public officiel de la QI-CI, se dévoilait. Lambert a alors décrété que cette demande du PST argentin équivalait à une « auto-scission » et il nous a déclaré « hors » du Comité Exécutif.

Lambert, comme tout national-trotskyiste, inventait un centralisme démocratique international sur mesure, selon ses besoins de « défendre » - ou, comme dirait Healy, de veiller à la « sécurité » de - son « parti-mère », l'OCI française, ainsi que sa direction nationale et lui-même comme « primus inter pares »⁵². Pour cela, il oubliait carrément les Statuts qu'il avait lui-même approuvés pour la QI-CI. Ceux-ci établissaient que le seul organisme qui pouvait imposer au PST argentin - ou à toute autre section - une résolution de caractère obligatoire, pour qu'il fasse ou cesse de faire quelque chose, était le Conseil Général, par les trois quarts des voix.

En dépit de tout, notre courant a continué à chercher les chemins pour que la QI-CI ne se divise pas et que l'on puisse mener la discussion. Avec cette intention, Moreno s'engageait, par une lettre adressée à la réunion conjointe des Comités Exécutifs de la OSI⁵³ et de

⁵² Premier parmi ses pairs, comme le pape parmi les évêques. NdT

⁵³ Organização Socialista Internacionalista (Organisation Socialiste Internationaliste), la section brésilienne du CORQI (lambertiste) qui deviendra plus tard le courant *O Trabalho* du PT. NdT

la CS du Brésil et à toutes les sections de la QI-CI,⁵⁴ à « abandonner ce projet [d'ouvrir un bureau du PST argentin à Paris] si on reconstruisait le Comité Exécutif..., acceptait l'ouverture immédiate de la discussion internationale... avec le droit d'intervenir dans la discussion de l'OCI ou de tout autre section... », à interdire tout type de sanctions et à réincorporer immédiatement les expulsés de l'OCI française. La lettre se terminait par :

« Je veux discuter de la politique de l'OCI face au gouvernement Mitterrand, dans ses cellules, pour convaincre l'organisation et sa direction qu'ils ont profondément tort. C'est tout. C'est la seule chose que je demande. Toutefois, sur ce point, je suis intransigeant. Je n'admets pas qu'on limite ce droit sacré, ni à moi, ni à tout autre militant ou dirigeant de la QI-CI. Si on nous accorde les droits que je réclame par cette lettre, tout peut s'arranger. »

Mais rien ne s'est arrangé. Lambert n'était pas disposé à ouvrir son organisation à une discussion qui mettait en question sa stratégie politique de front populaire et, avec elle, la méthode bureaucratique que son organisation imposait pour défendre cette stratégie.

La division de la QI-CI étant un fait, nous avons fait tous les efforts possibles pour qu'elle ait lieu de façon principale et dans un climat le plus fraternel possible. Le résultat de ces efforts a été le protocole signé le 17 novembre 1981 par Lambert et Andrés Romero, du PST argentin.⁵⁵ Il faisait le constat que « la forme paritaire du Conseil Général n'existait plus », proposait « la constitution d'un comité de liaison » pour continuer la discussion et précisait l'objectif de « maintenir des relations fraternelles ». Dans cet esprit, on assumait le compromis qu'aucune des deux parties n'utiliserait les sigles de la QI-CI, ni le nom de *Correspondance Internationale* pour ses publications.

Avant que l'encre du protocole n'ait eu le temps de sécher, Lambert le violait déjà. Onze jours après la signature on pouvait lire dans *Informations Ouvrières* (28/11/81) que « le Conseil Général de la QI-CI » s'était réuni, lequel avait

⁵⁴ *Correspondance Internationale*, nov. 1981

⁵⁵ *Estrategia Socialista*, janvier 1982



convoqué à la « Conférence Mondiale de la QI-CI ». Pas question de séparation fraternelle : Lambert avait décidé que son courant, qui était minoritaire dans la QI-CI, essaierait de garder le nom de l'organisation internationale. De notre part, bien que nous étions en majorité, nous avons honoré notre compromis. Jamais nous n'avons utilisé à nouveau le nom de QI-CI ni celui de *Correspondance Internationale*.

Les expulsions

Au milieu de ce processus, Lambert a commencé la chasse aux sorcières dans l'OCI française, qui par la suite s'est étendue à d'autres sections dirigées par les lambertistes. Tout à coup a eu lieu le 24 octobre une conférence nationale des cadres de l'OCI, convoquée pour « commencer la discussion internationale ». Dans ces débats, qui n'ont pas pu être enregistrés par opposition expresse de Lambert, celui-ci a annoncé qu'on avait découvert une provocation fasciste-staliniste grave contre l'OCI, à laquelle participaient les membres de l'OCI qui provenaient de notre courant. Il a annoncé que les expulsions avaient commencé. Et il a réaffirmé que tout ceux qui jugeraient que la politique de l'OCI face à Mitterrand était révisionniste seraient expulsés.

Cette annonce a été mise en pratique au moyen d'un document interne intitulé « Note de la direction de l'OCI à tous les responsables de secteur ». Ce document paraît calqué des délires de Healy sur « la sécurité et la Quatrième Internationale ». Il commence par dire que le PC français veut détruire l'OCI. Par la suite, pour expliquer qu'il n'y a pas de centralisme démocratique pour les ennemis du parti, il invente un hypothétique trotskyste qui aurait participé à des réunions avec le groupe fasciste Action Directe. Pour un tel individu, il n'y a pas de centralisme démocratique, « il n'y a qu'une seule attitude : dehors! ».

Ensuite, le document concrétise l'objectif d'un tel prologue : si un militant de l'OCI dit dans une réunion interne que l'OCI est révisionniste, « il n'a pas sa place dans l'OCI. Dehors! ». Sur ce point, Lambert allait plus loin que Healy lui-même. Celui-ci cherchait ou forgeait

au moins des faits de la réalité pour condamner Hansen comme agent du FBI ou de la GPU. Lambert établit directement le délit d'opinion. Si un militant soutient que la politique de son organisation est révisionniste, il doit être traité de la même façon qu'un staliniste ou un ami des fascistes : « Dehors! ». C'était la méthode des amalgames stalinistes. Pour Staline, tout opposant était agent nazi ou de l'impérialisme. Celui qui s'opposerait à Lambert était, par définition, la même chose qu'un staliniste ou une fasciste. Ainsi ont commencé les expulsions.

Pour ne pas multiplier les exemples, nous mentionnerons seulement l'expulsion de Streik, étant donné son caractère « classique ». Le Comité Central de l'OCI l'a jeté de son parti en l'accusant de faire « un travail de sape de l'organisation » et d'avoir éloigné de jeunes travailleurs de l'OCI, par ses « discussions ». Comme on peut le voir, Streik n'avait pas rompu avec la discipline de l'OCI, il n'avait pas défendu en public des positions contraires aux positions officielles. On l'expulsait parce qu'il discutait.

La cellule de Streik, informée de l'expulsion, a voté contre celle-ci. Le Comité Central de l'OCI a résolu le problème en expulsant les cinq camarades de cette cellule qui avaient voté contre l'expulsion de Streik. Eux ont été expulsés pour avoir voté de manière différente à ce que voulait la direction.

Au-delà de leur objectif pratique, immédiat, d'empêcher la discussion, ces expulsions cherchaient aussi à détruire les victimes. C'est pourquoi elles étaient mêlées à des analogies ou des insinuations - « stalinistes », « fascistes » - contre la morale révolutionnaire des adversaires.

[...]

Les attaques morales : Napurí et Just

Nous avons déjà vu que, avec les expulsions, Lambert attaquait la morale révolutionnaire des opposants. Cette facette de la méthode lambertiste, les attaques morales, fleurissait de façon répugnante contre Ricardo Napurí.

Ricardo Napurí est un vieux dirigeant révolutionnaire, fondateur du CORQI, secrétaire général pendant dix ans de

sa section péruvienne, le POM-R, et sénateur pour le FOCEP. Napurí était la fierté du CORQI, sa principale figure publique.

Napurí avait déjà eu des différences avec Lambert, avant qu'apparaisse la QI-CI, autour de la signification des assemblées populaires au Pérou et, surtout, contre l'exigence démentielle de l'OCI que le POM-R passe de 100 à 2.500 militants en un an. Une nouvelle différence est apparue quand, une fois au sein de la QI-CI, l'unification entre le POM-R et le PST (section péruvienne de l'ex-FB) était en discussion. A cette occasion, Lambert et Moreno ont présenté une position commune, en insistant sur l'unification, à laquelle Napurí s'est opposé parce qu'il considérait qu'on n'avait pas réalisé la discussion préalable qui avait été prévue dans un protocole spécial. Mais cette différence a été traitée de manière totalement différente par Moreno et par Lambert. Pour Moreno, le fait qu'il y avait une telle différence avec Napurí ne signifiait pas que celui-ci ait cessé d'être un révolutionnaire. Lambert l'a accusé verbalement de « provocateur policier » et d'« agent de la bourgeoisie ».

Quand la crise de la QI-CI s'est transférée à l'intérieur du POM-R, Napurí a renoncé à son parti et a manifesté, avec les meilleurs dirigeants syndicaux du POM-R, sa décision de s'unir au PST péruvien, dirigé par notre courant. Dans une déclaration datée du 4 décembre 1981 et rendue publique dans le journal *Marcha* (Pérou, 8/12/81), le Bureau Politique du POM-R a accusé Napurí d'une « trahison », d'une « désertion traître », d'être devenu un « élément » qui menaçait de « corrompre » le POM-R « sous la pression matérielle de l'Etat bourgeois, en particulier du Parlement ». Concrètement, la direction du POM-R a accusé Napurí de ne pas avoir remis au POM-R l'argent qui correspondait à son régime de sénateur. Napurí était un voleur.

Notre courant a répondu à l'attaque morale d'une telle envergure contre un vieux dirigeant révolutionnaire, en exigeant la constitution un tribunal moral qui jugerait Napurí. Le tribunal s'est constitué, intégré par des personnalités anti-impérialistes et de gauche, syndicales, politiques et culturelles, dont on

ne pouvait nullement soupçonner de sympathiser avec notre courant. C'était un tribunal moral authentique et impartial, à tel point que plusieurs dirigeants du POM-R sont allés témoigner devant lui, en le reconnaissant de fait.

Le verdict du tribunal a été que Napurí n'avait commis aucune action qui mettrait en doute sa morale ouvrière et révolutionnaire. La méthode calomnieuse de Lambert avait été dévoilée.

Après la rupture de la QI-CI, Lambert a continué avec le système des attaques morales. Moins de trois ans plus tard, c'était le tour de son compagnon de toute sa vie, son « second » dans l'OCI, Stéphane Just. Stéphane Just était un ouvrier électricien, dirigeant syndical, dirigeant de l'organisation trotskyste française depuis la fin des années 40, militant contre le révisionnisme pabliste depuis 1951. Mais il a aussi commis un « péché » : il n'a pas voté comme Lambert voulait qu'il vote, et il est devenu un provocateur staliniste.

La chose a commencé avec l'expulsion d'un militant, Mélusine, de la part du 18^{ème} Congrès du PCI, dont faisait part un communiqué daté du 23 avril 1984. Mélusine était accusé « d'avoir falsifié au moyen de citations les interventions de camarades ». Ensuite, on faisait savoir que « les méthodes de falsification appartiennent à l'arsenal du stalinisme ». Et la méthode de l'amalgame staliniste continuait. Pour Lambert, si Mélusine cite d'autres camarades de façon erronée, et que le stalinisme falsifiait des citations, il faut traiter Mélusine comme un staliniste : *Dehors !*

Par la suite, le Congrès informait que Just a voté contre l'expulsion de Mélusine, la qualifiant de « sanction pour divergences politiques ». Mais le Congrès « estimait que toute solidarité avec Mélusine... est incompatible avec l'appartenance au PCI ». C'est pourquoi, le Congrès « a exigé du camarade Just qu'il abandonne [sa] position et [son] vote ». Et, étant donné que « le camarade Just a refusé » cela, le Congrès « considère que ceux qui refusent de voter la résolution d'expul-

sion du faussaire et provocateur Mélusine se placent eux-mêmes hors du parti ».

Ce document honteux termine avec une harangue contre les « provocations stalinistes ».

Ici l'amalgame et la persécution confinent au délire. Le Congrès exige d'un militant qu'il change sa position et son vote ! Nous avons l'impression de voir Staline exiger les célèbres « autocritiques » ! Et il expulse un de ses fondateurs, un de ses principaux dirigeants, avec des décennies de parcours trotskyste, pour refuser de le faire !

Il est déjà clair que Lambert n'a pas le moindre scrupule à traîner dans la boue le nom et l'honneur révolutionnaire de camarades qui, avec des politiques erronées ou non, ont consacré toute leur vie à la révolution et à l'Internationale. Il suffit qu'ils manifestent des différences avec lui pour qu'il sente, tout comme Healy, que « sa » section trotskyste nationale est menacée ; qu'il faut « la défendre », lui offrir « sécurité ». Et la meilleure façon de le faire est de calomnier grossièrement ses « ennemis », d'essayer de les détruire en frappant la seule chose qu'un vrai révolutionnaire a dans ce monde : son propre parcours, sa morale de révolutionnaire, qui est quelque chose de beaucoup plus précieux que ses succès ou ses maladresses politiques.

Pour le national-trotskysme de Healy et de Lambert, ce capital moral, qui n'est pas seulement individuel mais un héritage pour le mouvement ouvrier et révolutionnaire mondial, n'a aucune importance. Ils n'hésitent pas à essayer de le détruire en le sacrifiant à leurs misérables petites ambitions personnelles, moyennant les pires infamies. Healy a accusé Hansen d'être un agent du FBI et de la CIA. Nous ne savons pas combien de coups bas de ce genre il aura fait, mais ils doivent être nombreux. Lambert a accusé Varga, le militant hongrois contre la bureaucratie et ses tanks, de double agent de la CIA et de la GPU. Il a accusé Altamira et ses camarades qui (avec des politiques erronées ou non) militaient et mouraient

sous les terribles dictatures sud-américaines, d'agents de Pinochet. Il a accusé Napurí de voleur. Il a accusé Just de provocateur staliniste.

Notre parcours moral

Notre parcours est opposé à celui du lambertisme en ce qui concerne la morale révolutionnaire des militants et des dirigeants révolutionnaires. Nous n'avons jamais utilisé les questions morales pour attaquer des adversaires politiques.

Un bon exemple a été le cas du camarade Camilo González, de la direction du PST colombien, de l'ex-FB et de la QI-CI. Ce camarade, qui s'est prononcé pour les positions lambertistes, est resté en marge de son parti en refusant explicitement d'observer son statut et sa discipline. Avec ceci, quelques amis à lui nous ont fait parvenir des plaintes dans le sens qu'il y aurait une campagne contre lui de notre part. Notre réponse à cette situation a été exactement l'inverse de celle de Lambert. Nous avons élaboré un document qui a été rendu public, dans lequel nous regrettons que Camilo se soit mis en marge du PST et nous déclarions que nous continuions à le considérer comme un grand dirigeant, avec une morale révolutionnaire irréprochable.⁵⁶

Le cas de Camilo n'est qu'un élément de plus de tout un parcours de notre courant, dans lequel nous ne recourons jamais à la méthode de liquidation et de destruction par des attaques morales au style lambertiste. Un autre élément, dont nous nous sentons doublement fiers, est d'avoir conséquemment défendu Hansen des immondices de Healy, et avec plus de forces que jamais à partir du moment où nous avons rompu politiquement avec Hansen.

Ce parcours nous donne l'autorité morale suffisante pour planter la croix sur la tombe d'un lambertisme absolument dégénéré.

⁵⁶ Après la rupture avec Moreno et son courant, Camilo González s'est orienté politiquement vers la droite, jusqu'à finalement renier la révolution socialiste. Il est aujourd'hui ministre du gouvernement bourgeois ultra-réactionnaire de Virgilio Barco en Colombie.



V. Conclusions

L'évolution du lambertisme depuis la rupture de la QI-CI est, malheureusement, celle que nous avons décrite. Son virage vers le révisionnisme, vers le Front Populaire en France, vers le gouvernement sandiniste au Nicaragua et vers le cléricisme luliste au Brésil est complet. Il paraît que rien ne reste de cette organisation qui, avec tous ses vices national-trotskyistes et sectaires, a eu le mérite d'être championne de la lutte anti-révisionniste dans le mouvement trotskyste mondial.

Il paraît aussi que rien ne reste de cette organisation qui a souffert du pire des isolements pour avoir résisté à se soumettre aux méthodes stalinistes du chef historique du révisionnisme, Pablo. Elle utilise maintenant ces mêmes méthodes à un degré qualitativement supérieur que le pablisme lui-même.

Il ne reste presque rien, finalement, d'une organisation qui a figuré parmi les partis nationaux les plus puissants de notre mouvement. Elle va de crise en crise. Avec Just, un secteur minoritaire de militants et de cadres a rompu avec elle. Mais ce n'est pas une rupture à sous-estimer. Just a été un des piliers de la construction et de la direction de l'OCI et de son courant international. Avec Cambadélis, un autre secteur de militants et de dirigeants a rompu avec le lambertisme français, en affaiblissant celui-ci qualitativement, là où il était le plus fort : le syndicat étudiant.

Mais la crise la plus importante, bien pire que la crise du parti lambertiste français, est celle de son courant international. Nous pouvons dire qu'elle a été réduite à des décombres. Bien que cette crise comme courant international soit déterminée par la crise de l'organisation française, comme cela se passe inévitablement quand il s'agit d'un national-trotskyisme, son catalyseur a été ce processus que nous avons décrit des relations du lambertisme avec notre courant.

L'importance décisive du programme et des méthodes organisationnelles

Le révisionnisme a créé dans les rangs de ceux qui se réclament du trotskysme une attitude cynique, petite-

bourgeoise, face au problème du programme. Pendant des décennies, c'était devenu une pratique habituelle de jurer pour le Programme de Transition - dont l'essence est qu'il faut réaliser une révolution politique contre la bureaucratie - pour ensuite appliquer une politique contraire sans le moindre scrupule, depuis l'entrisme durant de longues années dans les partis stalinistes de Pablo, jusqu'à renier la révolution politique à Cuba ou dire que le sandinisme est une direction révolutionnaire. Le programme était ainsi réduit à un bout de papier inutile. On pouvait signer quoi que ce soit et faire le contraire.

Nous pourrions en dire autant des accords sur le terrain de l'organisation et des méthodes. On pouvait faire profession de foi du centralisme démocratique, pour tomber ensuite dans les méthodes bureaucratiques les plus aberrantes. Globalement, la question programmatique et organisationnelle a été assumée, non de façon principielle mais de façon opportuniste : comme un terrain de manœuvre pour renforcer des positions de dirigeants, de sections nationales ou de fractions internationales.

Notre courant a lutté et continue à lutter sans trêve contre cette conduite. Nous prenons très au sérieux tout ce que nous signons et lui donnons une importance maximale, depuis le plus petit accord avec une autre organisation pour appliquer une tactique syndicale, jusqu'au programme et aux statuts de l'organisation internationale que nous construisons. Nous croyons fermement que le programme et les statuts, ainsi que le respect le plus inconditionnel envers eux, sont la base de toute Internationale. Nous croyons, de même, que celui qui signe un accord programmatique et/ou organisationnel pour ne pas le respecter, finit par perdre ; alors que celui qui le respecte finit par gagner.

C'est exactement ce qui est arrivé au lambertisme. Sa signature a été une manœuvre, il n'a rien respecté et il a été plongé dans la pire des crises. C'est le contraire avec notre courant : nous avons signé, convaincus de ce que nous signions, nous nous sommes

maintenus strictement dans le cadre programmatique et statutaire de la QI-CI, et c'est la raison pour laquelle nous sortons énormément fortifiés de cette expérience. Ou plutôt, de là est apparu la LIT-QI, un groupement international différent, supérieur à ce qu'a été la FB.

Nos avancées

A partir de mai-juin 1981, c'est-à-dire tout de suite après l'investiture de Miterrand et le début de la capitulation de l'OCI française, est apparue sur le terrain politique et programmatique une réaction saine, homogène, simultanée et immédiate des dirigeants nationaux des différents partis qui provenaient de la FB. Ils ont entamé le combat contre la capitulation. Comme fruit de cette lutte, nous avons eu un enrichissement non prévu dans la discussion théorique et politique d'un sujet clef pour la révolution socialiste mondiale, celui des fronts populaires.

Sur le terrain des méthodes, il y a eu aussi une réaction homogène et principielle en défense de nos conceptions sur la question organisationnelle et la démocratie interne. A partir des différents partis et groupes nationaux sont apparues des critiques et des mises en question de la méthodologie bureaucratique du lambertisme. Cette bataille a eu lieu dans le cadre du respect maximal de la part de tous les dirigeants pour les organismes et les statuts de la QI-CI. La même chose vaut pour nos dirigeants qui faisaient partie du Comité Exécutif. Tout au long de la période de discussion, personne n'a été expulsé dans les sections dirigées par notre courant. Au contraire, tant nos critiques que les documents officiels de l'OCI ont été reproduits et distribués amplement, et les camarades qui soutenaient la position lambertiste ont pu la défendre avec toutes les garanties démocratiques à tous les échelons, depuis la direction à la base de ces partis.

Le résultat de cette conduite principielle sur le terrain programmatique et méthodologique a été que la LIT-QI, fondée en janvier 1982, est quelque chose de qualitativement supérieur à ses composants préalables, en particulier à l'ex-FB, et cela tant au niveau du

programme qu'à celui de la direction. Le lambertisme a perdu ses deux dirigeants latino-américains les plus importants, Napurí et Alberto Franceschi (ce dernier dirigeant vénézuélien et parlementaire), qui ont fondé la LIT-QI avec notre courant historique, pour constituer une nouvelle direction internationale, dont ils font partie.

Cette direction et cette organisation nouvelles ont capitalisé les avancées de la lutte contre le révisionnisme lambertiste et ont continué à avancer dans des sujets comme le front ouvrier, anti-impérialiste et révolutionnaire, la révolution politique et les méthodes d'organi-

sation, ainsi que dans l'orientation vers les sections nationales. La LIT-QI est restée ainsi le seul courant du mouvement trotskyste mondial qui non seulement n'est pas en crise mais a une dynamique politique saine et d'insertion croissante dans la classe ouvrière et ses luttes dans plus de vingt pays, tandis que le SU se débat dans une crise chronique, le léninisme est mort et le lambertisme est entré en agonie.

Corrélativement, l'expérience de la QI-CI a servi à dévoiler l'inconnue lambertiste et à dégager le chemin d'un obstacle pour la construction de la Quatrième Internationale. La majorité

des forces composantes de la QI-CI continuent aujourd'hui dans la LIT-QI. Celle-ci n'est pas la Quatrième Internationale dont les travailleurs du monde ont besoin. Elle n'a une influence de masse dans aucun pays, bien qu'elle soit en condition de combattre pour elle dans quelques-uns. De toute façon, il s'agit d'un pas en avant dans la lutte contre les révisionnismes de tout bord, pour la construction de partis révolutionnaires trotskystes dans tous les pays du monde et pour la construction d'une Quatrième Internationale authentiquement trotskyste.

IV - La Fondation de la LIT-QI

En 1982, Moreno a fondé la Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale (LIT-QI), une organisation internationale qui cherchait à réunir le trotskysme orthodoxe, le trotskysme conséquent ou, comme lui-même l'affirme, « les seuls trotskystes organisés (faibles ou forts, plein d'erreurs ou de réussites dans leur passé) qui sont pour la défense intransigeante du trotskysme ».

Les deux textes que nous présentons ici expriment le point culminant de la longue lutte de Moreno pour ce qu'il appelait « *le problème des problèmes : celui de la direction révolutionnaire mondiale* » : les « Thèses de fondation de la LIT » et la principale intervention de Moreno dans le Congrès de Fondation de l'Internationale (1982). Nous pouvons dire, essentiellement, que les Thèses synthétisent la pensée de Moreno par rapport à l'Internationale et, à la fois, font écho de toute sa lutte politique pour la construction d'une direction internationale.

Thèses de fondation de la Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale

La nécessité de construire une organisation et une direction internationales

I

La Première Guerre mondiale et la Révolution d'Octobre signifièrent le début de la période de crise et d'agonie mortelle du capitalisme. La révolution prolétarienne n'a jusqu'à maintenant pas réussi à mettre fin à cette agonie. Au contraire, les souffrances infligées à l'ensemble de l'humanité et, en particulier, à sa partie la plus précieuse et créatrice, les travailleurs, ne cessent de croître. Dans son agonie, le capitalisme menace d'entraîner avec lui l'humanité dans la tombe ou, dans le meilleur des cas, d'enfoncer la grande majorité de celle-ci dans un abîme sans fond, de barbarie, de misère et de dégradation. Sans la moindre exagération, et en analysant froidement le cours des événements du 20^{ème} siècle, il n'est possible que de formuler les pronostics les plus sombres si la révolution socialiste mondiale ne parvient pas à renverser ce processus.

II

Cela signifie que la nécessité la plus urgente et la plus profonde de l'humanité aujourd'hui est la révolution socialiste mondiale. Même les nécessités quotidiennes les plus élémentaires et de plus en plus difficiles à satisfaire – avoir un travail, de la nourriture et vivre en jouissant de libertés – se résument à cette nécessité.

Notre politique ne découle pas d'une utopie, ni d'une expression de désirs, mais d'un fait objectif, absolument ma-

tériel : l'agonie mortelle du capitalisme accentue chaque jour la nécessité de la **révolution socialiste mondiale**.

III

C'est cette nécessité objective qui a déterminé que cette ère d'agonie mortelle du capitalisme sera en même temps une ère de révolutions comme il n'y en a jamais eu dans l'histoire.

Ces convulsions révolutionnaires ont été les plus profondes qu'ait connu l'humanité. Elles ont eu comme principale conséquence l'expropriation du capitalisme dans plus de dix pays. Cependant, ces processus révolutionnaires colossaux ne sont pas parvenus à mener à terme la nécessité objective de la révolution socialiste mondiale. Bien au contraire, nous sommes arrivés à une situation **contradictoire, paradoxale** : le plus grand triomphe atteint au cours de ce processus révolutionnaire - l'expropriation du capitalisme dans un tiers de l'humanité et la constitution de plus d'une dizaine d'Etats ouvriers - semble s'inverser. Dirigés par des bureaucraties, les Etats ouvriers nationaux sont devenus des obstacles sur le chemin de la révolution mondiale.

D'un côté, toutes les bureaucraties qui dirigent les Etats ouvriers sans exception - de Brejnev à Deng Xiaoping, de Fidel Castro à Kim Il Sung - quelles que soit leurs « différences » politiques, coïncident sur le maintien du statu quo, c'est-à-dire sur la défense du maintien du capitalisme à une échelle mondiale.

Elles sont contre-révolutionnaires dans tous leurs aspects et sans aucune « double nature ». Elles utilisent le pouvoir qu'elles détiennent (grâce au fait qu'elles dirigent des Etats où le capitalisme a été exproprié) pour empêcher que le capitalisme ne soit exproprié dans l'ensemble de la planète. Le problème est que, si cela réussissait, leurs privilèges s'écrouleraient.

D'un autre côté, les bureaucraties enfoncent les Etats qu'elles gouvernent dans le marais sans fond de la crise capitaliste mondiale, et en général, les rendent de plus en plus dépendants du capital impérialiste. La direction bureaucratique qui, avant, était un obstacle relatif au développement des forces productives dans les Etats qu'elle dirige, devient aujourd'hui une entrave absolue pour le développement des économies planifiées. Dans ce sens, la situation de tous les Etats ouvriers a suivi, comme son ombre, le cours de la crise capitaliste mondiale. Cette situation va de la stagnation et du marasme de l'URSS aux banqueroutes monumentales de la Pologne, de la Roumanie, de la Yougoslavie, de la Corée du Nord et de la Chine. Les seules « issues » qu'ait trouvées la bureaucratie sont, d'un côté, l'imposition de plans entraînant la faim et la surexploitation, pires que ceux des dictatures capitalistes les plus barbares et, d'un autre côté, la dépendance croissante aux prêts et au marché capitaliste mondial, ce qui est en train de transformer de nom-

breux Etats ouvriers bureaucratiques en semi-colonies virtuelles de la banque impérialiste.

La contre-révolution bureaucratique en Pologne tente en ce moment d'imposer au prolétariat la condition de condamné aux travaux forcés à perpétuité, pour maintenir les privilèges de la bureaucratie et, en même temps, payer les milliards qu'elle doit à la banque occidentale. Ainsi, le travailleur vivant dans l'une des plus grandes conquêtes de la révolution prolétarienne mondiale – un Etat ouvrier – se voit paradoxalement réduit à la condition d'un semi-esclave.

IV

Cette situation, après que le monde soit entré depuis plus de soixante ans dans la plus grande ère révolutionnaire de son histoire, nous renvoie directement au problème des problèmes, celui de la **direction révolutionnaire mondiale**.

La plus grande nécessité matérielle, objective, de l'humanité, la révolution socialiste mondiale, a un corollaire subjectif, une direction révolutionnaire mondiale. Sans cela, celle-ci est impossible. Ainsi, la crise de l'humanité s'aggrave de jours en jours sans solution.

Nous affirmons que plus de six décennies de révolutions et de contre-révolutions démontrent sans appel **qu'avec des directions bureaucratiques, sans direction révolutionnaire internationale**, même les plus grands triomphes du prolétariat, les plus grandes avancées sur le chemin de la révolution socialiste mondiale, se transforment en leur contraire.

La nécessité objective et absolue de la révolution socialiste mondiale se concrétise, s'incarne, dans la nécessité subjective et absolue d'une direction révolutionnaire – non bureaucratique – internationale.

V

La Révolution d'Octobre 1917 (avec laquelle s'est ouverte l'ère de révolutions et de contre-révolutions) fut non seulement la première à exproprier le capitalisme, mais également l'unique à posséder une direction révolutionnaire, qui n'était pas bureaucratique et/ou

petite-bourgeoise. L'objectif de la direction constituée par Lénine et Trotsky était la révolution socialiste mondiale, dont ils considéraient la révolution russe comme un premier épisode. Pour cela, la constitution d'une direction révolutionnaire internationale était pour eux une question fondamentale (même avant de prendre le pouvoir en Russie, quand « tous les internationalistes du monde pouvaient prendre place dans un canapé »), vu la banqueroute de la II^{ème} Internationale.

Le triomphe en Russie a permis à Lénine et Trotsky de faire, à grande échelle, la première tentative de constituer un état-major de la révolution socialiste mondiale, la III^{ème} Internationale.

VI

Le fait que la première révolution à avoir exproprié le capitalisme, la Révolution russe, soit restée jusqu'à ce jour la seule ayant eu une direction révolutionnaire internationaliste, n'est pas un fait fortuit ni tombé des nues. Ce fut l'aboutissement d'un long processus.

Durant la période de « réformes » et d'expansion « pacifique » de l'impérialisme qui précéda la Première Guerre mondiale, il y eut un formidable développement de la II^{ème} Internationale. Cette dernière était essentiellement une fédération de partis, appropriés pour la fonction parlementaire et syndicale mais absolument inutiles – voire même contre-révolutionnaires – quand la fin de l'ère des « réformes » exigea des partis aptes au combat révolutionnaire pour la prise du pouvoir.

Toutefois, de façon contradictoire, dans ce contexte, à cause des conditions **particulières** en Russie (qui n'étaient pas réformistes mais révolutionnaires, c'est-à-dire qui anticipaient au niveau national ce qui, plus tard, seraient les caractéristiques générales mondiales), un nouveau type de parti et de direction se développa, le parti bolchevique : un parti révolutionnaire de combat et une direction révolutionnaire internationaliste.

Le processus national et international dont le résultat fut la direction qui prit le pouvoir en Octobre et fonda la III^{ème} Internationale, fut une élaboration complexe et laborieuse qui dura environ un demi-siècle. Cette direction synthétisa

une vaste expérience nationale et internationale : depuis la Commune de Paris et par après la réorganisation du mouvement ouvrier européen (II^{ème} Internationale), aux tentatives des révolutionnaires pré-marxistes de Russie tels que les populistes. Mais parmi ces expériences, la plus décisive fut que cette direction était **passée** par des révolutions. Cette affirmation peut paraître évidente mais il est nécessaire de l'énoncer car on a souvent tendance à l'oublier : **sans révolutions, il est impossible que se forment des directions révolutionnaires**. De la même façon qu'il est impossible de former de grands dirigeants syndicaux sans qu'il y ait de grandes grèves et des syndicats, il est impossible de former une direction révolutionnaire sans des décennies d'apprentissage et sans que cette direction ne soit passée par des convulsions révolutionnaires. Autrement dit, sans la lutte héroïque mais équivoque des populistes, sans la construction des grands partis socialistes de la II^{ème} Internationale, et surtout, sans 1905 et février 1917, la direction de la Révolution d'Octobre et de la III^{ème} Internationale n'aurait pas existé.

C'est, à notre avis, une des principales conclusions que nous devons tirer de l'examen du processus qui donna naissance à la première tentative de direction révolutionnaire internationale.

VII

Cette longue histoire du processus de formation d'une direction révolutionnaire nationale et internationale connut un saut qualitatif avec la III^{ème} Internationale. On entamait le dénouement de la question clé de la révolution internationale mondiale : la constitution de son état-major.

Toutefois, la bureaucratisation de l'Etat et du parti soviétiques entraîna la liquidation de la direction bolchevique et, par conséquent, la dégénérescence de la III^{ème} Internationale.

Le parti bolchevique s'est écroulé et avec lui, presque simultanément, la III^{ème} Internationale. Il n'y avait aucun parti national, parmi ceux de la III^{ème} Internationale, capable de remplir le rôle que les bolcheviques avaient joué au temps de la II^{ème} Internationale. Aucune des directions nationales non-



russes ne s'opposa efficacement et de manière conséquente à Staline. Le plus fort et le plus « révolutionnaire » de tous ces partis, le Parti Communiste allemand, fut celui qui s'effondra avec le plus de fracas. Son effondrement, dû à la trahison de sa direction devant l'hitlérisme, constitua la pire déroute de l'histoire du prolétariat mondial. Mais cette défaite a établi également le certificat de décès de la III^{ème} Internationale comme organisation révolutionnaire. Son processus de dégénérescence culmina ainsi en 1933.

Cette mort était irréversible : tout espoir de régénérer l'Internationale Communiste par un grand triomphe révolutionnaire d'un de ses partis nationaux était définitivement éteint. Il en était de même pour la possibilité de voir un de ses partis assumer la tâche d'être le pilier d'une nouvelle direction révolutionnaire internationale rompant avec le Kremlin.

La III^{ème} Internationale fut la première et la plus importante tentative de construire une direction révolutionnaire internationale. **Depuis son effondrement, ce problème décisif est resté sans réponse.**

VIII

Ce fut à ce moment que Trotsky tira la conclusion qui deviendra alors sa plus grande obsession : **une nouvelle direction internationale.** S'il n'existe pas un parti mondial, même le développement de directions révolutionnaires nationales et de grands partis ouvriers révolutionnaires capables de prendre le pouvoir est impossible. Pour Trotsky, la direction internationale devenait le premier maillon de la dialectique national-international.

IX

La IV^{ème} Internationale fit ses premiers pas quand Trotsky vivait encore, au milieu des plus cruelles défaites du prolétariat et de la révolution mondiale, quand on touchait le fond de l'étape contre-révolutionnaire, ouverte après l'échec de la révolution allemande (1918-1923) et qui atteindrait son paroxysme avec la Deuxième Guerre mondiale. Les phénomènes symétriques du stalinisme et du fascisme annihilèrent physiquement, corrompirent et

démoralisèrent l'avant-garde ouvrière et révolutionnaire partout dans le monde. Une génération de combattants fut presque complètement décimée.

Trotsky commença alors la deuxième tentative de formation d'une direction révolutionnaire internationale dans des conditions diamétralement opposées à celles de la première tentative, la III^{ème} Internationale. Alors que la III^{ème} Internationale avait été engendrée par la plus importante victoire de la révolution mondiale, la IV^{ème} l'était par ses pires défaites. Elle naquit dès lors **extrêmement faible**, nageant à contre-courant.

Cependant, il est nécessaire de préciser qu'à cette époque, sa faiblesse était **relative**, mais non **absolue**, ce qu'elle deviendra pourtant après la mort de Trotsky. Elle possédait un élément décisif très important, à savoir sa direction, Trotsky. La IV^{ème} Internationale pouvait compter, lors de ses premiers pas, avec une direction qui était passée par l'expérience révolutionnaire la plus vaste et la plus complète de l'histoire. Trotsky faisait partie de ceux qui furent à la tête de la révolution de 1905 et, avec Lénine, il forma la direction qui prit le pouvoir en 1917 et qui fonda et dirigea la III^{ème} Internationale.

Toutefois, cette tête de géant, avec laquelle naquit la IV^{ème} Internationale, était unie à un corps de nain. Les différentes sections reflétaient la situation générale de recul. A l'exception de l'équipe de Cannon du *Socialist Worker's Party* (SWP) aux Etats-Unis et de Sneevliet en Hollande, aucune section ne possédait des cadres ayant une expérience dans le mouvement ouvrier. Il s'agissait de directions très faibles, composées généralement d'intellectuels marginaux, étrangers à la classe ouvrière.

Ainsi, presque aucune des directives fondamentales données par la direction internationale ne furent appliquées ou appliquées correctement. De cette façon, des opportunités extraordinaires ont été perdues. Si l'étape était bien une étape de réaction généralisée, il y eut quand même de grandes luttes défensives qui se transformèrent en luttes révolutionnaires, comme par exemple celles de l'Espagne et de la France en 1936. Particulièrement en Espagne, l'opportunité qui existait pour

la IV^{ème} Internationale, depuis *les deux années noires* jusqu'à la révolution de 1936, fut réellement unique. Mais la direction de Nin, avec sa politique diamétralement opposée à celle conseillée par Trotsky, mit fin à tout. La France souffrit du désastre de deux directions également incapables.

En résumé, malgré la force de la direction internationale qui avait hérité du parti bolchevique et de la III^{ème} Internationale, nous nagions toujours à contre-courant. L'épouvantable inexpérience et la marginalité des directions nationales reflétaient cela.

X

L'assassinat de Trotsky en 1940 signifiera le coup politique le plus important dont eut à souffrir la IV^{ème} Internationale. Les conséquences de sa mort furent d'ordre qualitatif : la IV^{ème} Internationale **perdit sa direction expérimentée.**

On n'insistera jamais assez sur l'importance décisive qu'eut l'assassinat de Trotsky sur le processus de formation d'une direction révolutionnaire internationale. L'obsession désespérée de Staline pour l'assassiner n'était pas une simple vengeance mais un calcul politique froid et exact : tant que vivrait Trotsky, la direction bolchevique continuerait à vivre.

Le recul qu'impliqua la mort de Trotsky pour la IV^{ème} Internationale fut qualitatif. Si Trotsky apportait un demi-siècle d'expérience dans les principaux postes de commandement de la révolution mondiale, son absence signifia pour la IV^{ème} Internationale un demi-siècle de recul. A partir de son assassinat, la IV^{ème} Internationale a redémarré, mais quasiment de zéro. **Sa faiblesse relative s'est alors transformée en faiblesse absolue.** D'une organisation internationale extrêmement faible mais avec une direction colossale, la IV^{ème} Internationale est devenue très faible à tous les niveaux, de haut en bas.

Cette défaite fut d'autant plus tragique qu'elle se produisit à la veille de l'inversion de la tendance historique qui commença avec la défaite des armées fascistes en Russie et qui ouvrit une nouvelle étape révolutionnaire. Le vent devenait alors favorable et non plus contraire.

Si Trotsky avait pu continuer son activité de dirigeant révolutionnaire, ne fut ce qu'une douzaine d'années de plus, cela aurait par exemple signifié que le POR bolivien se serait développé et serait intervenu dans la révolution de 1952 sous la direction de Trotsky lui-même, et non sous celle de Pablo, qui a vendu la plus grande opportunité révolutionnaire qu'eut la IV^{ème} Internationale dans la période de l'après-guerre. Nous croyons que ce seul fait aurait suffi à changer le cours de l'histoire, ainsi que le processus de formation d'une direction internationale.

XI

Comme nous l'avons dit, la tendance s'inversa au cours de la Deuxième Guerre mondiale : **il s'ouvrit alors une nouvelle étape révolutionnaire.**

La force de cette montée révolutionnaire fut si grande qu'il y eut les conditions plus que suffisantes pour blesser à mort le capitalisme mondial, étant donné que la révolution était à l'ordre du jour dans les principaux pays de l'Europe continentale. Mais l'impérialisme parvint à retarder l'accomplissement de sa sentence de mort. Il signa avec la bureaucratie du Kremlin les accords contre-révolutionnaires de Yalta et Postdam, et il mit un frein à la révolution en Europe occidentale.

Cette victoire contre-révolutionnaire ne fut toutefois pas gratuite pour l'impérialisme. Il parvint à sauver l'essentiel mais au prix de pertes très importantes : l'Europe de l'Est et la Chine.

La première vague de la nouvelle étape révolutionnaire laissa ainsi, **comme sous-produit, la formation de nouveaux Etats ouvriers.**

XII

La vague générée par la Première Guerre mondiale rencontra une direction révolutionnaire internationaliste forte en Russie, et faible ou pratiquement inexistante dans les autres pays. Pour cette raison, ce fut seulement en Russie que la traînée de poudre des « *révolutions de Février* », qui enflamma presque toute l'Europe, déboucha sur une « *révolution d'Octobre* ».

Autrement dit, on passa en Russie d'une révolution prolétarienne inconsciente à une révolution prolétarienne consciente. D'une révolution prolétarienne qui remit sa direction, et éventuellement son gouvernement, entre les mains de directions bureaucratiques et/ou petites bourgeoises, on passa à une révolution prolétarienne dirigée par une direction révolutionnaire internationale. Ailleurs, les « *révolutions de Février* » d'Allemagne, d'Italie, d'Autro-Hongrie, des Balkans et de l'ancien Empire turc débouchèrent sur la reconstruction ou le renforcement de l'Etat bourgeois.

Par contre, la montée révolutionnaire initiée suite à la fin de la Seconde Guerre mondiale ne rencontra pas, et n'a toujours pas rencontré jusqu'à ce jour, des directions révolutionnaires internationalistes fortes, et cela dans aucun pays, sans aucune exception. **Pour cette raison, jusqu'à ce jour, il n'y a plus eu une autre « révolution d'Octobre ».** C'est-à-dire qu'il n'y a plus eu aucune révolution prolétarienne, triomphante ou vaincue, qui ait été dirigée par une direction internationale, comme le fut la direction bolchevique.

Dans cette seconde étape révolutionnaire, il y a eu et il continue à y avoir une infinité de « *révolutions de Février* » sur tous les continents et en nombre mille fois plus grand que l'explosion qui suivit la Première Guerre mondiale. L'énorme majorité de ces « *révolutions de Février* », ou « *processus révolutionnaires de Février* », ont suivi la voie classique : arrivés à un certain niveau, la direction bureaucratique et/ou petite-bourgeoise parvient à y mettre un frein avant que l'impulsion révolutionnaire et l'extrême polarisation de la lutte de classes ne rompent les limites de classes et conduisent à l'expropriation de la bourgeoisie. Dans tous ces cas, qui représentent - nous insistons - l'énorme majorité, l'Etat bourgeois finit par se reconstruire et par retrouver une stabilité relative.

Toutefois, l'histoire qui suivit la Seconde Guerre mondiale devait également présenter **un fait nouveau**, qui n'existait pas dans l'étape antérieure, même s'il avait été prévu, dans l'abstrait, par Trotsky. Il s'agit de « *révolutions de Février* » - c'est-à-dire

des révolutions prolétariennes dirigées par des directions bureaucratiques et petites bourgeoises - qui, par une combinaison exceptionnelle de facteurs objectifs, franchissent les limites de classes et en arrivent à exproprier le capitalisme dans le cadre de leur Etat national, étant ainsi à l'origine d'Etats ouvriers bureaucratiques dès leur naissance.

Nous considérons comme telles les révolutions en Yougoslavie, en Chine, à Cuba et au Vietnam. De la même façon, nous caractérisons les processus qui débouchèrent sur l'expropriation du capital dans le reste de l'Europe de l'Est, par la présence de l'Armée Rouge, comme des « *révolutions de Février un peu spéciales* ».

Nous avons dû nous attarder sur la définition précise de cette question car elle est, comme nous le verrons, d'une importance capitale pour comprendre les difficultés qu'a dû affronter la lutte pour la formation d'une direction révolutionnaire internationale.

XIII

En résumé, le cours de l'histoire suit un développement extraordinairement inégal. Nous entrons dans la plus grande montée révolutionnaire (celle qui a suivi la Seconde Guerre mondiale) sans direction révolutionnaire internationale, mais aussi sans directions nationales réellement révolutionnaires, c'est-à-dire internationalistes.

A l'encontre du pronostic de Trotsky, l'inversion du cours historique (de contre-révolutionnaire à révolutionnaire) ne signifia pas automatiquement que l'unique vestige de direction révolutionnaire internationale existante, la IV^{ème} Internationale, se renforce dans les mêmes proportions.

Plus que cela, nous devons dire qu'aujourd'hui, quarante ans après la mort de Trotsky, nous avons connu un accroissement indéniable, mais nous restons pourtant à des années lumière de cet objectif. Et tout cela a eu lieu dans une situation où la nécessité d'une direction révolutionnaire internationale ne s'est pas amoindrie. Au contraire, cette nécessité s'intensifie de plus en plus, tant en raison des conditions révolutionnaires objectives que de la ban-



queroute irrémédiable des directions bureaucratiques.

Nous croyons qu'il y a une **première explication d'ordre objectif**. En effet, et encore à l'encontre des prévisions de Trotsky, l'entrée dans une nouvelle étape révolutionnaire ne signifie pas automatiquement l'écroulement des appareils. Le rythme d'écroulement des appareils a été plus lent que le rythme de la montée révolutionnaire. Cette inégalité fut exacerbée par un fait d'une importance décisive : les « *révolutions de Février* » qui exproprièrent le capitalisme dans certains pays, c'est-à-dire les nouveaux Etats ouvriers bureaucratiques.

Nous allons détailler cela brièvement. Pendant les premières années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, les appareils bureaucratiques dépendants du Kremlin ne s'affaiblirent pas, mais au contraire, se renforcèrent (alors qu'au même moment leur crise déboutait).

Il y eut tout d'abord un fait objectif qui les renforça : la guerre mondiale, et la manière dont elle fut dirigée par tous les impérialismes et la bureaucratie russe, produisirent l'extermination physique des deux prolétariats les plus forts de l'Europe, celui de la Russie et celui de l'Allemagne.

Ensuite, dans les autres pays, des millions de travailleurs et d'activistes qui s'orientaient vers la révolution – c'est-à-dire objectivement vers le trotskysme – ont vu l'URSS vaincre le fascisme ; et par après, ils ont vu l'expropriation du capital en Europe orientale ainsi que la révolution chinoise. Ces victoires de la révolution mondiale, ils les ont mis, de manière équivoque, sur le compte de Staline. Des centaines de milliers de combattants ouvriers, particulièrement en Europe occidentale, terminèrent ainsi dans les décombres des partis staliniens.

Ensuite commença la crise du Kremlin, qui toutefois ne déblayait pas immédiatement le terrain. Deux obstacles de rechange apparurent dans les années 60 : le *maoïsme* et le *castrisme*. Les nouvelles générations de l'avant-garde ouvrière et estudiantine se sentaient déjà dégoûtées par les vieux partis communistes. L'aimant le plus puissant n'était toutefois pas le trots-

kysme mais le maoïsme et le castrisme, des directions d'autant de « *révolutions de Février* » qui paraissaient arborer un drapeau révolutionnaire, au contraire des partis communistes discrédités. Une nouvelle génération d'activistes radicalisés, en Amérique et en Europe, se tourna en masse vers le guérillérisme castriste, vers le maoïsme ou vers le centrisme ultragauchiste en général.

A ces obstacles internationaux venaient s'ajouter les mouvements nationalistes bourgeois ou petit-bourgeois qui naquirent et fleurirent après la Seconde Guerre mondiale : le péronisme en Argentine, le Mouvement Nationaliste Révolutionnaire (MNR) en Bolivie, le nasserisme dans beaucoup de pays arabes, le Mouvement Nationaliste Algérien (MNA) et ensuite le Front National de Libération (FNL) en Algérie, etc.

Ce n'est que récemment que cette situation a subi un changement **qualitatif**. La révolution politique et la crise générale des appareils est en train d'atteindre un point où, maintenant oui, nous pouvons dire que nous avons le **chemin extraordinairement dégagé**.

Toutes les directions bureaucratiques se trouvent dans un processus vertigineux de discrédit, de même que la grande majorité des mouvements nationalistes. Aujourd'hui, le maoïsme est incapable d'exercer une attraction sur quelque courant radicalisé d'activistes que ce soit. A l'exception de l'Amérique centrale, le castrisme connaît le même sort dans le reste du monde. Ce qui se passe en Pologne lui sera fatal, à lui comme à n'importe quel autre courant déguisé en « révolutionnaire » et lié au Kremlin. D'un autre côté, il n'est pas difficile de vérifier que le péronisme, l'aprisme et la plupart des mouvements nationalistes ne sont plus ni l'ombre de ce qu'ils furent il y a trente ans.

Nous devons être catégoriques car c'est pour nous la caractéristique la plus importante dans la situation mondiale actuelle : **les barrières bureaucratiques entre le trotskysme et les masses sont en train de s'écrouler**. Les masses ont de moins en moins confiance dans leurs vieilles directions. Les nouvelles générations d'activistes

ouvriers et estudiantins sont dégoûtées par les appareils.

XIV

Les grandes difficultés et les lenteurs dans le processus de formation d'une direction révolutionnaire internationale sont aussi dues à de profondes causes d'ordre subjectif.

Comme nous l'avons déjà indiqué, la IV^{ème} Internationale resta sans direction après la mort de Trotsky. La reconstitution d'une direction commença sur la base de directions nationales très faibles et inexpérimentées d'alors. D'un autre côté, nous avons déjà vu - comme le montre l'histoire de la formation de l'équipe bolchevique et de la III^{ème} Internationale - que le processus de formation d'une direction révolutionnaire internationaliste est un processus long et difficile, qui demande des décennies d'apprentissage, d'expériences, d'erreurs et de réussites; et qui dépend spécialement de la possibilité d'intervenir pleinement dans de grandes batailles du mouvement ouvrier et des masses, dans les processus révolutionnaires et contre-révolutionnaires. La question est que nous sommes, en fin de compte, devant la tâche la plus difficile qu'ait eu devant lui le mouvement ouvrier mondial et, nous pourrions dire, l'ensemble de l'humanité.

Le contraire, la constitution plus ou moins rapide à court ou moyen terme d'une direction révolutionnaire internationale forte après la Seconde Guerre mondiale, aurait relevé du miracle. Et aujourd'hui, en politique, il n'y a plus de miracles : le Moyen-Âge y a mis fin.

XV

Il est toutefois nécessaire d'approfondir la question des obstacles d'ordre subjectif qui ont transformé ce processus de formation d'une direction révolutionnaire internationale en une marche longue et difficile.

Parler simplement de « faiblesses » et « d'erreurs », c'est se limiter à des caractérisations abstraites. Nous affirmons que la principale « faiblesse », la grande « erreur » a un nom : elle s'appelle **révisionnisme**.

Tout au long de cette longue marche, chaque grand événement de la lutte de classes (et surtout chaque grand triom-

phe révolutionnaire de dimension mondiale) a motivé, dans l'un ou l'autre secteur de notre mouvement, une tendance à l'**adaptation** à la direction bureaucratique ou nationaliste de ce triomphe.

La lutte pour la **construction** d'une direction révolutionnaire internationale (de même que pour la construction des directions révolutionnaires nationales) implique la lutte pour la destruction de toutes les directions bureaucratiques ou nationalistes qui nous concurrencent au sein des masses. Le processus de construction d'une direction révolutionnaire signifie en même temps une « guerre implacable » (comme le disait correctement le Programme de Transition) contre tout courant bureaucratique et/ou petit-bourgeois du mouvement des masses.

C'est ce que le révisionnisme ne fait pas. Les différentes tendances révisionnistes qui ont existé dans notre mouvement ont un **point commun** : défendre non pas la « *guerre implacable* », mais plutôt un **certain type de bloc** avec l'une ou l'autre tendance bureaucratique et/ou nationaliste, qui est supposée remplir un rôle progressiste et même révolutionnaire.

Ces adaptations peuvent changer de taille, de couleur et de forme. Ce qui ne varie pas, ce sont leurs conséquences : elles sont liquidationnistes. Nous affirmons qu'elles sont restées le principal obstacle subjectif dans la longue marche vers la construction d'une direction révolutionnaire internationale.

Cette longue marche s'est vue jalonnée de divisions et de fusions entre des courants qui exprimèrent, dans chaque conjoncture, des positions révisionnistes ou principielles. Concernant ceci, nous ne sommes pas non plus originaux : le processus qui déboucha sur la formation de la direction bolchevique et de la III^{ème} Internationale passa aussi par une série de séparations et de regroupements.

XVI

La combinaison des éléments objectifs et subjectifs que nous avons signalés, permet de faire une brève caractérisation des étapes parcourues tout au long de cette longue marche.

Après la Deuxième Guerre mondiale, la IV^{ème} Internationale reconstitua une équipe de direction internationale, celle dirigée par Michel Pablo. Cette équipe s'est formée avec des éléments provenant de directions nationales très faibles et sans expérience, mais sa seule constitution a signifié une avancée énorme en comparaison avec la situation de dispersion qui régnait antérieurement. Les secteurs ou groupes qui se sont marginalisés de cette direction internationale ont tout simplement disparus.

La direction de Pablo a eu le mérite de commencer à apporter des réponses à des phénomènes originaux, comme les nouveaux Etats ouvriers, et elle a surtout tenté de sortir les minuscules groupes trotskystes de la marginalité, en les poussant à développer un travail dans le mouvement ouvrier et des masses.

Toutefois, comme nous l'avons déjà signalé, la montée révolutionnaire qui a suivi la guerre n'a pas mené automatiquement à l'effondrement de la bureaucratie stalinienne. Au contraire, dans la conjoncture, ses appareils ont pu se fortifier au moment même où ils entraient en crise. A cet immense obstacle qui se dressait entre le trotskysme d'un côté, et les masses et ses activistes d'un autre, s'est ajoutée une difficulté supplémentaire : les grands mouvements nationalistes des colonies et semi-colonies qui se développaient fortement.

Avec ces importantes difficultés objectives s'est combinée une autre difficulté, subjective : Pablo développa une adaptation révisionniste vers le stalinisme et les mouvements nationalistes. La constitution des nouveaux Etats ouvriers – ces « révolutions de Février » qui parviendront à exproprier le capital – et le développement vigoureux des mouvements nationalistes ont eu un impact profond sur l'équipe de direction pabliste.

Nous affirmons que, sans cette adaptation révisionniste, la IV^{ème} Internationale aurait progressé rapidement dès les années cinquante. Bien que dans presque tous les pays le chemin vers les masses était encore bloqué par les appareils, et qu'en Europe et aux Etats-Unis s'entamaient les deux décennies

marquées par le boom économique et la paix sociale, il y avait des situations exceptionnelles, comme celle de la Bolivie où le trotskysme était déjà un courant présent dans le mouvement des masses. Le révisionnisme de Pablo a eu comme conséquence une trahison à la révolution bolivienne de 1952, et de ce fait la perte de la plus grande opportunité qui s'était présentée à la IV^{ème} Internationale. Même si la révolution bolivienne avait échoué, une politique de principe et non d'adaptation au gouvernement du MNR aurait fait du trotskysme l'option révolutionnaire de toute l'avant-garde latino-américaine.

Face aux désastres du Secrétariat International pabliste, la constitution du Comité International (avec le SWP, Healy, Lambert et le trotskysme orthodoxe latino-américain) a constitué une nouvelle étape dont le résultat est à la fois positif et contradictoire. Ni le SWP, ni Healy, ni Lambert n'étaient favorables à la construction d'une direction internationale avec centralisme démocratique. Pour eux, le Comité International ne devait pas être autre chose qu'une fédération de partis nationaux. Cette approche s'inscrivait dans un révisionnisme organisationnel qui, à la longue, aura une signification politique. Dans l'immédiat, cela signifiait ne pas livrer une bataille sérieuse pour en finir avec le révisionnisme pabliste qui était entré en crise.

Cependant, contradictoirement, le cadre du Comité International permit alors de réaliser une nouvelle tentative de direction internationale, bien que seulement au niveau latino-américain, le *Secrétariat Latino-Américain du Trotskysme Orthodoxe* (SLATO). Rappelons juste un fait : c'est dans le cadre du SLATO que fut développée la politique qui aboutira au mouvement paysan de Hugo Blanco. Malgré l'échec du mouvement et les énormes faiblesses politiques et organisationnelles du trotskysme péruvien, celui-ci est aujourd'hui **un courant du mouvement des masses**. Cette avancée n'aurait pas pu se produire sans le SLATO.

L'existence et le fonctionnement de cette modeste direction internationale, régionale, sont aussi une clef essentielle pour expliquer le poids du trotskysme en Argentine : sans la référence



d'une direction internationale principale, le trotskysme argentin et de tout le Cône Sud aurait péri dans les mains du dément Posadas, ou aurait été englouti par les mouvements nationalistes, comme ce fut le cas avec Abelardo Ramos en Argentine et Moller en Bolivie.

Nous soutenons que la réunification de 1963 a constitué une nouvelle avancée importante et contradictoire. Elle s'est réalisée dans l'objectif d'apporter une réponse de principe à l'événement alors le plus important de la lutte des classes : la révolution cubaine. Contre la position antidéfensiste de Healy et de Lambert, Cuba a été défini correctement comme un Etat ouvrier et la lutte pour sa défense face aux agressions de l'impérialisme yankee a été présentée comme une tâche centrale du trotskysme à l'échelle mondiale. Il a également été conclu que la révolution cubaine signifiait un terrible coup aux appareils des partis communistes pro-Moscou, et qu'elle créerait une immense avant-garde révolutionnaire en rupture avec les partis traditionnels.

Grâce à cette réussite, nous avons pu commencer à exploiter la montée de Mai 68 en France et partout dans le monde. Ce nouveau contexte a permis la création de la Ligue Communiste Révolutionnaire (LCR) comme premier parti trotskyste de plus de mille militants, ainsi qu'un développement important dans tous les pays. Par contre, ce ne fut pas par hasard que l'organisation de Lambert, qui n'était pas entrée dans le processus de réunification, a complètement perdu l'opportunité du Mai 68 français. Il nous semble que son évolution finale vers la condition de secte nationale, avec Healy, prouve aussi, par la négative, ce que nous disons.

Entre-temps, la réunification de 1963 s'est accomplie de manière absolument bureaucratique, par un accord au sommet entre le SWP et le secteur de Mandel du pablisme en crise. Aucun bilan n'a été fait du révisionnisme de Pablo. Ce qui a ainsi jeté les bases pour une nouvelle adaptation révisionniste : cette fois-ci au castrisme et en second lieu au maoïsme.

La question est que, comme nous l'avons déjà signalé, nous étions face à un nouveau phénomène : la révolution

cubaine et la rupture du maoïsme avec le Kremlin transformaient le castrisme et le maoïsme en pôles d'attraction forts pour une grande avant-garde ouvrière et estudiantine, dégoûtée déjà des partis communistes dépendants de Moscou. Le Secrétariat Unifié cédait face à ce phénomène.

Les adaptations révisionnistes du Secrétariat Unifié sont devenues sa deuxième nature, ce qui a enterré ses succès initiaux. La capitulation face au castrisme a été et continue à être son obsession principale. Mais cela ne l'a pas empêché de développer un **révisionnisme polyvalent et versatile**, qui capitule à tout phénomène politique important, comme ce fut le cas du Mouvement de Forces Armées (MFA) dans la révolution portugaise ou de l'eurocommunisme. Actuellement, le Secrétariat Unifié (SU) et sa section française, la Ligue Communiste Révolutionnaire (LCR), sous l'impact de la victoire électorale de la social-démocratie française, disputent à Pierre Lambert le rôle de premier laquais « trotskyste » de Mitterrand.

Le révisionnisme pro-castriste du SU a été aussi liquidationniste que celui de Pablo. Dans son étape guérillériste, ce révisionnisme s'est traduit par la disparition de sections entières, comme le PRT-ERP en Argentine ou le Partido Obrero Revolucionario (Combate) (Parti Ouvrier Révolutionnaire (Combate) - POR-C)⁵⁷ en Bolivie, et par l'extermination de centaines de cadres.

Le révisionnisme de Mandel devait atteindre de nouveaux records lors de la révolution au Nicaragua. Comme l'a fait Pablo en Bolivie, par rapport au gouvernement de Paz Estensoro, le SU s'est soumis complètement au Gobierno de Reconstrucción Nacional (Gouvernement de Reconstruction Nationale) de Robelo, Violeta Chamorro et le FSLN. Cette subordination est allée jusqu'au point d'interdire la construction de partis trotskystes au Nicaragua spé-

⁵⁷ On distingue les deux partis avec le nom *Partido Obrero Revolucionario* en Bolivie par le nom de leurs journaux respectifs : *Masas* (les masses), pour le parti dirigé par Lora, et *Combate* (combat), pour le parti d'orientation guérillériste. Moreno attaque la politique « des deux POR » dans son texte *Lora renie le trotskysme* de 1972. NdT

cifiquement, et en Amérique Centrale de façon générale. Cette position l'a amené à féliciter les gouvernements du Nicaragua et du Panama quand ceux-ci emprisonnaient et torturaient les trotskystes qui prétendaient construire ces partis. Cela a conduit à l'éclatement du SU.

Cependant, face à ce processus d'adaptation révisionniste du SU, un autre processus eut lieu : le développement de courants principaux et orthodoxes. Alors que le SU, après ses avancées des années soixante, se trouvait en stagnation voire en recul, le courant orthodoxe a été au contraire celui qui a connu le développement le plus dynamique au cours des années septante. La question est que ce courant est celui qui, en dernière instance, a le mieux pu profiter du processus de crise des appareils bureaucratiques et des mouvements nationalistes, étant donné qu'il les combattait sans concession alors que le SU ne faisait que s'adapter à ces mouvements.

La constitution de la Tendencia Leninista Trotskista - Fracción Leninista Trotskista (TLT-FLT - Tendance Léniniste Trotskyste / Fraction Léniniste Trotskyste) entre le Parti Socialiste des Travailleurs (PST) argentin et le SWP a représenté un premier pas important, qui a amené à la construction d'un parti trotskyste fort en Argentine, le deuxième au monde à dépasser les 1000 militants.

Ce développement n'a pas été interrompu après la défection du SWP ; au contraire, il a continué. Nous soutenons qu'aucune tendance trotskyste n'a connu un rythme de développement comparable en seulement cinq ou six ans. Quelques exemples : la captation du *Bloque Socialista* (BS - Bloc Socialiste) et la création du PST colombien ; *Convergencia Socialista* (CS - Convergence Socialiste) du Brésil, qui commence avec cinq militants en 1975 ; le développement en Amérique centrale ; l'intervention au Nicaragua avec la Brigade Simon Bolivar ; le récent développement aux Etats-Unis ; le PST espagnol ; la reconstruction du trotskysme au Chili ; et d'autres.

Il ne s'agit évidemment pas d'une « marche triomphale », sinon d'un processus qui a été marqué par toutes

sortes d'erreurs et de crises de magnitude importante. Mais cela ne doit pas nous faire perdre de vue que c'était une marche ascendante.

C'est ce processus de la Fracción Bolchevique (FB - Fraction Bolchevique) qui a été décisif pour la restructuration de tout le mouvement trotskyste en 1979.

XVII

La révolution au Nicaragua, l'intervention de la Brigade Simon Bolivar dans cette révolution et la capitulation totale du SU face au castrisme et au sandinisme, ont conduit le SU à son éclatement en 1979 et ont déterminé un regroupement général du mouvement trotskyste, à l'intérieur et à l'extérieur du SU.

Dans le contexte nicaraguayen, l'ancien *Comité d'Organisation pour la Reconstruction de la Quatrième Internationale* (ex-CORQI) s'est rangé du côté de l'ancienne Fraction Bolchevique (ex-FB) pour la défense des principes. Cela a d'abord conduit à la constitution du Comité Paritaire, et ensuite, de la *Quatrième Internationale - Comité International* (QI-CI).

Aujourd'hui, la QI-CI a disparu. Elle a été détruite par l'adaptation révisionniste de la direction de l'*Organisation Communiste Internationaliste* (OCI) au gouvernement de Mitterrand et, en général, à l'appareil social-démocrate français.

La capitulation de la direction de l'OCI face à Mitterrand - avec la LCR - **est la plus grande trahison de l'histoire du mouvement trotskyste**. Elle est égale, voire pire, à la trahison de Pablo en Bolivie, en 1952. Il en est ainsi parce qu'en France, le trotskysme a déjà une présence comme courant historique dans la vie politique française. Celui-ci ne démarre pas de zéro, mais avec des partis qui réunissent plusieurs milliers de militants et un grand nombre de sympathisants. L'adaptation de l'OCI et de la LCR au gouvernement de front populaire - adaptation qui répugne par le degré de servilité qui a été atteint - signifie qu'ils ont tourné le dos à l'opportunité de construire, en France, un parti révolutionnaire avec une influence de masse. Ce parti ne peut être construit qu'en développant une lutte

implacable contre le Parti Socialiste, le Parti Communiste Français et leur gouvernement de front populaire, pour attirer ainsi les courants du mouvement ouvrier et populaire qui, déçus, rompent avec ces partis traîtres. Au contraire, Lambert, Mandel, ainsi que Pablo, jouent aujourd'hui le même rôle de laquais « trotskystes » de Mitterrand.

Cette capitulation de l'OCI démontre également que la constitution de l'ancienne *Quatrième Internationale - Comité International* était une erreur tactique, parce que la fusion s'est effectuée sur la base d'une fausse caractérisation de la direction de l'OCI. Nous la considérons comme orthodoxe et principielle. Nous nous sommes totalement trompés.

Nous n'avons pas vu que Lambert développait une nouvelle variante révisionniste, très différente du révisionnisme traditionnel « pabliste-mandeliste » : **l'adaptation à la social-démocratie** dans son essor électoral des dernières années. Concrètement, la direction de l'OCI entretient des relations politiques et organisationnelles très étroites avec l'aile de la social-démocratie française dirigée par Mitterrand et avec la bureaucratie syndicale de **Force Ouvrière**, une confédération d'agents directs de l'impérialisme, dirigée par le célèbre briseur de grève André Bergeron. Lambert est la 'façade trotskyste' de la politique de Mitterrand et de Bergeron.

Ni les camarades qui venaient de l'ex-FB, ni ceux de l'ex-CORQI, ne mettaient en doute le caractère principal de la direction de l'OCI. Etant donné l'erreur de cette caractérisation, l'ex-QI-CI était un front sans principes, non parce que nous avions voulu mais de fait. Nous revendiquons toujours les Thèses programmatiques approuvées dans la Conférence de fondation comme étant principielles. Mais l'expérience a montré qu'elles étaient incomplètes. Il manque au moins une thèse sur le Front Populaire et une autre sur la social-démocratie, afin de bien marquer la délimitation avec les révisionnistes, y compris Pierre Lambert.

En même temps, nous affirmons que cette erreur n'était pas stratégique mais tactique. Ce n'est pas la direction révisionniste de l'OCI qui s'est fortifiée

après cette lamentable crise, au contraire. Comme courant international, elle est tombée en ruine. Sa perspective est similaire à celle développée par Healy : être une secte nationale avec quelques succursales dans d'autres pays.

XVIII

Pour résumer le bilan de cette longue marche, disons que, pour ne pas nous tromper, pour faire une appréciation matérialiste, il faut l'apprécier suivant deux points de référence :

Le premier point est celui de la nécessité objective d'une direction révolutionnaire internationale. En relation à ce point de référence, nous devons signaler que, comme nous l'avons déjà dit, nous sommes à des années-lumière de parvenir à combler, ne fut ce que pour un groupe de pays, cette nécessité de plus en plus aiguë de la lutte de classes. Sur ce point, nous devons être absolument clairs, laissant l'autoproclamation et l'autosatisfaction aux sectes et aux courants en crise, tels que celui de Pierre Lambert.

Cependant, le second point de référence en relation avec lequel nous devons prendre la mesure du solde de cette « longue marche » n'est pas moins important, ni moins objectif et matériel que le premier point. Il s'agit de voir si nous avons ou non progressé par rapport au point de départ.

Ici aussi, nous devons donner une réponse catégorique : la progression du trotskysme a été vaste et en général partout dans le monde, malgré toutes les erreurs commises, et surtout malgré la plus grande de ses « erreurs », le révisionnisme. Dans le cadre de ce processus, un autre fait vérifiable est que le courant le plus dynamique de ces dix dernières années, celui qui s'est étendu le plus et qui a quantitativement grandi le plus dans différents pays, est notre courant orthodoxe.

Aujourd'hui, après la scission du SU de 1979 et la crise de l'ex-QI-CI, nous sommes arrivés à une situation dans laquelle il y a deux - et seulement deux - courants qui se réclament du trotskysme et qui ont une réelle implantation internationale : le courant révisionniste du SU et le nôtre. Nous affirmons qu'aussi bien Healy que Lambert ont



été réduits à la condition de sectes nationales avec quelques satellites à l'extérieur.

XIX

Pour continuer la lutte pour une direction révolutionnaire internationale, pour la construction d'une IV^{ème} Internationale ayant des sections qui puissent avoir une influence dans les masses, nous affirmons que tous les partis, groupes et dirigeants qui ont pris une position de principes, d'abord contre le révisionnisme du SU et, ensuite, contre le révisionnisme de l'OCI, doivent fonder immédiatement **une organisation internationale démocratiquement centralisée** ou, formulé autrement, structurer immédiatement **une direction internationale qui fonctionne selon les normes du centralisme démocratique**.

Si nous affirmons cela, c'est parce que nous sommes fermement convaincus, par l'expérience de cette longue marche, que l'appréciation de Trotsky a été complètement démontrée, celle de la nécessité absolue d'une direction internationale pour pouvoir avancer dans la construction de partis révolutionnaires nationaux.

Nous affirmons que, dans ce processus, il y a une dialectique : les victoires à une échelle nationale donnent une impulsion décisive pour le développement international. Par exemple, le grand succès de la LCR au Mai français a été un facteur déterminant pour une grande expansion du trotskysme, spécialement en Espagne et dans d'autres pays d'Europe et d'Amérique Latine. Le saut fait par le PST argentin pendant la crise révolutionnaire de 1969-1976 a été un facteur décisif pour la construction du trotskysme au Brésil, en Colombie et dans d'autres pays. De la même façon, une victoire révolutionnaire dans un pays, avec un parti trotskyste comme direction, attirerait massivement le mouvement ouvrier et révolutionnaire du monde entier. La IV^{ème} Internationale commencerait alors à être un parti mondial avec une influence de masse,

comme c'était le cas pour la III^{ème} Internationale.

Mais il n'y a eu aucun triomphe national pour le trotskysme, et il n'y en aura pas, **si ce n'est en relation avec une direction internationale**.

Le trotskysme a pu triompher lors du « Mai français » grâce à la réunification de 1963 et à la direction du SU. Par contre, ce ne fut pas par hasard si la secte nationale lambertiste est restée en marge de la plus grande lutte révolutionnaire du prolétariat et du peuple français d'après-guerre.

L'essor du PST argentin entre 1969 et 1976 est inconcevable sans se référer à ses relations internationales : le SLATO, la participation dans la réunification de 1963 et, postérieurement, la Tendance Léniniste Trotskyste - Fraction Léniniste Trotskyste (TLT-FLT). Au contraire, pour autant que nous le sachions, les partis ou courants « trotskystes » qui se sont développés en Argentine durant cette même période - certains très forts, comme le FIP de Jorge Abelardo Ramos - ont tous dégénéré, sans exception.

De la même manière, nous affirmons que, sans la direction internationale que représentait, de fait, la Tendance Léniniste Trotskyste - Fraction Léniniste Trotskyste d'abord et la Tendance Bolchevique - Fraction Bolchevique ensuite, il n'y aurait ni le PST colombien, ni CS au Brésil, ni le PST espagnol, ni la totalité du trotskysme en Amérique Centrale, ni l'actuel développement aux États-Unis, pour ne citer que quelques cas. Il n'y aurait pas non plus aujourd'hui le PST argentin, parce que l'existence de la direction internationale, ainsi que l'appui du PST colombien étaient des facteurs décisifs pour résoudre la crise qu'il traversait il y a trois ans.

Nous affirmons que cette expérience a été positive. Au cours de celle-ci, nous avons commis de grandes erreurs, mais nous avons pu les rattraper et avancer malgré tout, **grâce au fait que nous avons une direction internationale**.

Nous affirmons que la nécessité d'une direction internationale, c'est-à-dire la nécessité de structurer une organisation qui fonctionne selon les normes du centralisme démocratique, aura, **dans le futur, une tendance à croître**, et non à décroître. Il en est ainsi parce que la situation objective - l'effondrement et le discrédit vertigineux des appareils - ouvre pour le trotskysme des opportunités comme il n'a jamais eu. De grands courants qui rompent avec les vieux appareils et qui se sont radicalisés se dirigent objectivement vers le trotskysme. Ces grandes occasions impliquent également les plus grands dangers. La tactique de Front Unique Révolutionnaire (FUR) échouera et finira par liquider tout parti national, si celui-ci n'est pas fermement ancré dans une organisation internationale.

Finalement, nous affirmons que, sans aucune exception, toutes les expériences de fédéralisme ou de trotskysme national ont terminé dans la poubelle de l'histoire. Nous voulons, comme d'habitude, appeler les choses par leur nom : fédéralisme est synonyme de dissolution. Le fédéralisme aujourd'hui, cela revient à laisser uniquement le SU révisionniste comme direction trotskyste internationale. Cela veut dire tout simplement la liquidation.

Nous disons également que, nulle part dans monde, le trotskysme n'a connu jusqu'à présent un parti fédéraliste qui n'ait pas dégénéré. Pour nous, les évolutions qu'ont connues Lambert et Healy ne sont pas dues au hasard. Ce n'est pas un hasard non plus si le SWP - fédéraliste depuis toujours - est le parti du SU le plus corrompu par Castro.

En résumé, aussi bien l'expérience de cette marche longue, difficile et lente pour construire une direction révolutionnaire, que l'actuel panorama international de la lutte de classes, nous confirment la nécessité de pouvoir **compter sur une organisation internationale, régie par le centralisme démocratique**.

« L'existence d'une tendance trotskyste orthodoxe est un fait »

Intervention de Nahuel Moreno dans la Conférence de Fondation de la LIT-QI - 1982

Après avoir travaillé sur ces deux projets, le bilan et les thèses, nous avons décidé qu'il était mieux d'ouvrir cette discussion avec une présentation rapide. En réalité, il s'agit de deux résolutions intimement liées. Nous voulons savoir quelles objections il y a, quelles polémiques, quelles expériences sur le CORQI et la crise de la QI-CI. Nous voulons écouter les camarades Napurí, Alberto ou les camarades qui viennent du healisme. Que tous apportent leurs expériences et leurs critiques. De notre part, nous nous réservons le droit de leur répondre avec un peu plus de temps.

Je veux maintenant indiquer seulement deux ou trois questions. D'abord, il y a deux faits qu'on peut synthétiser dans une seule phrase. Il y a des années - beaucoup d'années - nous avons obtenu que la *Logique* de Lefebvre,⁵⁸ qui avait été interdit par le PC, nous arrive de Paris, à travers des copies. En la lisant, nous avons été surpris par une phrase : la connaissance est un fait. Il y a une infinité de courants philosophiques qui discutent si la connaissance existe ou non, et Lefebvre commençait à dire que non seulement elle existe mais elle est un fait. Simple comme bonjour. Il commençait par ne même pas admettre que l'on mette en question son existence.

A tort ou à raison, nous commençons d'une façon semblable : l'existence d'un courant ou d'une tendance unique mondiale orthodoxe, ennemi déclaré du révisionnisme du SU et de l'OCI-U,⁵⁹ est un fait. Et ce fait, que ce courant existe et est unique, est confirmé par un autre fait : cette Conférence, qui est celle de cette tendance unique. C'est l'essentiel,

⁵⁸ Henri Lefebvre (1901 - 1991), un sociologue français marxiste, a écrit *Logique formelle, logique dialectique - A la lumière du matérialisme dialectique* en 1940-41, alors qu'il était dans la Résistance. NdT

⁵⁹ En octobre 1980, l'OCI est devenue l'Organisation Communiste Internationaliste Unifiée (OCI-U) après le ralliement de la Ligue communiste internationaliste (LCI, Daniel Gluckstein), dissidente de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR, la section du SU en France). NdT

à mon avis, de ce que nous avons avancé dans cette Conférence, et spécifiquement dans les deux documents que nous avons soumis à votre considération. En d'autres termes, cette Conférence est un fait politique qui reflète l'existence d'un courant trotskyste conséquent unique à l'échelle mondiale, formé par l'ancienne Fraction Bolchevique (ex-FB), enrichie et fortifiée par la présence de camarades d'autres origines, principalement de l'ancienne CORQI. Comme tout fait nouveau, elle est le produit d'une combinaison.

La première question à laquelle nous devons répondre est donc si, dans cette réunion, nous sommes les seuls trotskystes organisés (faibles ou forts, chargés d'erreurs ou de réussites dans leur passé) qui sont pour la défense intransigeante du trotskysme. C'est-à-dire, nous devons commencer par définir le caractère et la signification de cette réunion. En paraphrasant Lefebvre, nous disons : le trotskysme conséquent est un fait, qui trouve son expression dans cette réunion.

La seconde chose est ce que nous avons déjà dit avant cette conférence : nous ne voulons pas reculer de la QI-CI à la Fraction Bolchevique. C'était un désir. Aujourd'hui, cette aspiration est devenue réalité. Nous sommes devant quelque chose de qualitativement supérieur à la Fraction Bolchevique, au niveau de la direction et de l'organisation. D'aucune façon, nous ne sommes retournés à la FB. Pourquoi ? D'abord, à cause des camarades américains que nous devons revendiquer, bien qu'étant un petit groupe, parce qu'ils font partie de la riche expérience historique de construction du trotskysme dans ce pays. C'est un groupe de camarades très capables et expérimentés, qui ont déjà parcouru un long chemin plein d'embûches. Ce n'est pas par hasard qu'ils sont ici.

Plus symptomatique encore est la présence des camarades Napurí et Franceschi. Attention aux apparences ! Ils reflètent de loin le meilleur du phénomène hautement contradictoire

qu'est le CORQI et l'OCI-U. Ils sont la pointe d'un iceberg. La contradiction du CORQI était entre son cérémonial comme trotskyste et sa politique. Il était plein de trotskystes qui haïssaient le révisionnisme et le combattaient.

De ce courant, nous avons ici deux de ses dirigeants les plus représentatifs. Cela fait que c'est qualitatif. Une direction et une organisation avec Napurí et Alberto n'est déjà pas la même chose que la FB.

Quand je les ai rencontrés, il y a quelques jours, et que je leur ai affirmé la même chose que ce que je dis maintenant devant vous, Alberto a dit : « Tu as vu, Napurí ? C'est ce que nous étions en train de dire. » Les deux camarades étaient arrivés à la même conclusion. La Conférence est qualitativement supérieure à l'ancienne Fraction Bolchevique. Si ce n'était pas le cas, mon intervention devrait commencer par dire que nous nous trouvons face à une situation malheureuse, que nous avons dû reculer à la vieille Fraction Bolchevique. Mais il ne s'agit pas ici de la conférence de la Fraction Bolchevique, puisqu'elle est confirmée par la vaste majorité de l'ancienne QI-CI et par les militants, dirigeants et organisations qui n'acceptent pas le révisionnisme de l'OCI-U.

Le troisième problème est si nous devons, oui ou non, constituer une organisation internationale, avec des statuts, une direction et les normes du centralisme démocratique. Comme toute intervention orale, la mienne est schématique. L'expression écrite, qu'elle soit politique ou théorique, permet une subtilité et un niveau d'abstraction plus élevés. Le rapport oral, par contre, doit être schématique. L'important est si cette présentation schématique met en noir et en blanc ce qui vraiment doit être en noir et en blanc. Nous affirmons catégoriquement que, en accord avec le trotskysme, quand il y a un programme, il doit y avoir une organisation et une direction. Et quand il n'y a pas de programme, il ne doit pas y avoir une or-



ganisation mais un front, un mouvement ou un groupe d'amis.

Nous voulons examiner cet axiome. Nous croyons que nous avons un programme : les thèses de la QI-CI, mises à jour par rapport aux gouvernements de front populaire. Nous devons donc nous munir de l'organisation bolchevique internationale qui défend et applique ce programme.

Que Lambert et Mandel puissent faire ce qu'ils font en France est dû au fait que notre courant international n'est pas très fort, mais non au fait qu'il n'est pas nécessaire. Au contraire, il est indispensable. On ne peut pas appliquer une politique trotskyste conséquente en France ou au Pérou, à cause de la faiblesse de l'Internationale et de sa direction, et à cause du révisionnisme de Lambert et Mandel. Pour répondre à ces défis, une organisation et une direction internationales sont plus que jamais nécessaires.

Passons maintenant au problème des erreurs. Beaucoup disent : « Ils se sont trompés beaucoup, qui nous garantit qu'ils ne vont pas se tromper à nouveau ? » Regardons les faits, le point de départ pour tout marxiste. Nous nous trompons beaucoup, c'est un fait. Et nous allons nous tromper beaucoup, c'est aussi un fait, et non une hypothèse ou de la futurologie. Je garantis que, comme direction internationale et comme directions nationales, nous allons continuer à nous tromper. Si quelqu'un croit que ce ne sera pas le cas, nous le regrettons pour lui. Nous ne faisons pas de la démagogie : nous allons nous tromper. Moins qu'avant, mais nous allons nous tromper. De cela, je suis sûr. Nous croyons avoir une direction supérieure à celle que nous avons avant, mais il ne faut pas nous demander la garantie de ne pas se tromper pas mal de fois. Cette garantie pourrait être donnée par des directions trotskystes qui prennent le pouvoir à la tête de grands partis, mais pas par nous, produits de la crise de la Quatrième Internationale. Notre mérite est d'avoir résisté - mal ou bien - à l'offensive révisionniste. Nous sommes marxistes et nous ne croyons pas aux sorcières ni aux miracles. Prenons seulement comme exemple deux endroits du Cône Sud. En Argentine, nous

avons eu de grandes possibilités d'avoir un parti fort et nous n'avons pas pu y arriver, par les erreurs graves que nous avons commises. Au Pérou s'est pareil. Je ne sais pas si le camarade Napurí partage cet avis. Voyons, le camarade a insisté sur la force de *Vanguardia Revolucionaria*. Je le confirme. Si Napurí, quand il dirigeait *Vanguardia*, avait été trotskyste, et s'il y avait eu une vraie Internationale, on aurait déjà pris le pouvoir au Pérou. Quelque chose dans ce sens aurait eu lieu en Argentine, si nous avions vu l'importance du *Partido Laborista* dans les années 45. En cette année, il y a eu quatre phénomènes socio-politiques : la liquidation du syndicalisme staliniste et socialiste et le surgissement du syndicalisme péroniste ; le surgissement d'un parti labour, d'une gauche socialiste et d'une grande gauche estudiantine. De ces quatre phénomènes décisifs, nous avons seulement vu celui du syndicalisme péroniste et aucun des trois autres. J'ai été contre le *Partido Laborista* parce que je considérais qu'il s'agissait d'un parti conservateur. C'est-à-dire, je suis responsable de ne pas avoir vu trois processus fondamentaux, perdant ainsi des occasions décisives.

Nous devons reconnaître les erreurs que nous commettons pour que les jeunes trotskystes apprennent à penser et à nous critiquer avec leur tête, sans pour autant cesser de nous respecter. Et, en ce sens, nous revendiquons notre passé, parce que, quand nous étions tout jeunes, nous avons fait une publicité « subliminale » sur cela. Nous ne voyions pas les nouveaux problèmes alors, sauf des exceptions. De fait, la IV^{ème} Internationale n'existait pas pour nous soutenir et nous orienter. Nous nous sommes rendu compte, heureusement, de notre condition d'orphelins et de notre incapacité à donner des réponses correctes et rapides. C'est pourquoi, nous avons donné à notre formation et à notre trotskysme l'épithète de « barbares ». Nous avons construit notre organisation dans un pays semi-colonial situé sur le bord du monde, qui n'était pas un centre révolutionnaire ni culturel comme la Chine et l'Europe. Quand nous avons commencé, il y avait peu de livres marxistes en espagnol. De toute façon, nous avons

eu un certain sens des proportions. Nous nous voyions nous-mêmes comme ce que nous étions : une quantité négligeable dans le mouvement trotskyste. Ce qui nous a peut-être alarmés le plus, c'était de lire et d'écouter Posadas. C'était un ignorant beaucoup plus médiocre que chacun de nous, qui se donnait le luxe de parler à propos de tout, des Wallons et des Flamands ou de la loi de la relativité, convaincu qu'il avait absolument raison. Nous nous sommes alarmés et nous avons dit : nous devons essayer par tous les moyens de ne pas nous transformer en idiots comme Posadas, qui ne sait rien et se croit parfait.

Nous avons ensuite connu les grands dirigeants trotskystes. Ceux du SWP, pour lesquels nous avons tant d'admiration, ne mentionnaient jamais leurs erreurs. Leur histoire était celle des génies, avec abondance de succès. Mandel agissait de manière semblable. Les dirigeants du mouvement trotskyste mondial se considéraient comme des colosses qui ne se trompaient jamais. Toutefois, le trotskysme, dirigé par eux, était pitoyable.

Nous avons donc décidé d'invertir le problème : nous allons essayer de préparer la mentalité de ceux qui venaient, en leur enseignant nos erreurs, notre limitation colossale. Nous avons changé la façon de faire l'histoire de notre parti, pour ainsi les obliger à penser par eux-mêmes. Les partis et les directions faisaient leur histoire pour démontrer qu'ils avaient toujours raison. Nous l'avons faite en montrant l'énorme quantité d'erreurs commises. C'est pourquoi les cours sur le PST argentin se subdivisent par des erreurs et non par des succès : la 1^{ère} étape, centriste petite-bourgeoise (dans les années 48); la 2^{de} étape, propagandiste, syndicaliste et sectaire sur le terrain national, et ainsi successivement. C'était des définitions négatives, parce que nous croyons que nous avons progressé à travers des dépassements et des négations.

Cette expérience ennuyeuse de se promener toujours entourés de génies, nous a mené à faire de la propagande indirecte sur notre base pour la convaincre par tous les moyens que nous nous trompons beaucoup, qu'ils

doivent penser et encore penser pour leur propre compte puisque notre direction n'est aucune garantie de génialité. Nous voulons, par tous les moyens, leur inculquer l'esprit autocritique, marxiste et non l'onction religieuse envers une direction modeste, provinciale par sa formation et barbare par sa culture. C'est pourquoi, nous croyons dans la démocratie interne et nous la voyons comme une nécessité énorme. Nous avons vécu et nous avons appris beaucoup en choquant contre les murs, un processus très semblable à celui de Napurí, mais à l'intérieur du trotskysme. Nous avançons à travers des erreurs et des coups. Nous n'avons pas honte de le dire. Mais pour la même raison, qu'on ne nous demande pas, qu'on ne demande pas à la nouvelle organisation ni à sa direction, de réussir toujours, parce que nous allons nous tromper, et beaucoup.

Le problème est, qualitativement et quantitativement, de quelle manière on commet moins d'erreurs. A mon avis, la tendance est vers de moins en moins d'erreurs si c'est fait dans une organisa-

tion internationale, avec une direction et sur base du centralisme démocratique. Voilà ce qui, pour moi, est un fait. J'affirme catégoriquement que tout parti national qui n'est pas dans une organisation internationale bolchevique, avec une direction internationale, commet de plus en plus d'erreurs, dont une qui est qualitative : étant national-trotskyiste, il finit inévitablement par renier la IV^{ème} Internationale et passe à des positions opportunistes ou sectaires, pour ensuite disparaître. On est trotskyiste et on vit alors dans une internationale, ou on disparaît.

Nin croyait lui-même être un marxiste révolutionnaire mais, étant marxiste national, il a mené le POUM⁶⁰ à la liquidation. Ses 30 ou 40 mille militants, où sont-ils de nos jours ? Par contre, les dix trotskystes espagnols affiliés à l'In-

⁶⁰ Partido Obrero de Unificación Marxista (Parti ouvrier d'unification marxiste), né en 1935 de la fusion entre Izquierda Comunista (Gauche communiste), parti d'origine trotskyiste dirigé par Andreu Nin, et du Bloque Obrero y Campesino (Bloc ouvrier et paysan), dirigé par Joaquín Maurín, ces deux organisations provenant de scissions du Parti Communiste Espagnol. NdT

ternationale à la fin des années 30 se sont multipliés, ils existent. Le trotskysme international est une réalité. Il est faible, avec une infinité d'erreurs, mais il existe grâce à la méthode, au programme et à l'organisation. Car il ne peut pas y avoir de programme dans l'abstrait, comme il ne peut pas y avoir un être humain avec un cerveau et sans corps.

Résumons. Il ne peut pas y avoir un programme international sans un parti du même type. La fondation de la LIT-QI est la plus urgente et la plus impérieuse de nos nécessités. Si nous ne la fondions pas, cela signifierait que le révisionnisme international est organisé, structuré dans le SU ou autour de Pablo et de Lambert, tandis que nous, les trotskystes orthodoxes, ne le sommes pas. Ce serait une façon de faciliter le triomphe du révisionnisme et d'assurer notre défaite, puisque, sans organisation centralisée, il n'y a aucune possibilité de mettre en échec nos ennemis révisionnistes et encore moins les grands appareils bureaucratiques.

V - L'actualité de la IV^{ème} Internationale

Mise à jour du Programme de Transition - Thèse I :

Les bases de fondation de la Quatrième Internationale ont été confirmées par l'histoire.

Notre Internationale a été créée en 1938 sur la base d'une série d'analyses et de principes généraux qui lui ont donné un fondement. Ces bases fondamentales sur lesquelles la Quatrième Internationale a été construite ont été complètement renforcées par l'expérience de plus de cent ans de lutte ouvrière et, concrètement, par les quarante dernières années de luttes du prolétariat et des peuples coloniaux. Schématiquement, ces principes ont été les suivants :

Premièrement : que les forces productives de l'humanité avaient cessé de croître sous l'impérialisme et que, suite à cela, tout développement technique n'améliorerait pas le niveau de vie des masses mais, au contraire, provoquait une misère croissante et de nouvelles guerres. D'autre part, les forces productives étaient entrées en contradiction non seulement avec la propriété privée capitaliste et impérialiste, mais aussi avec l'existence des Etats nationaux.

Deuxièmement : qu'étant donné ces contradictions, s'ouvrirait une époque historique de guerres, de crises et de révolutions. En disant époque historique, nous nous référons à une période d'environ un siècle.

Troisièmement : que la lutte de classes et la révolution acquéraient un caractère mondial. Ceci signifiait, concrètement, que nous entrions dans l'époque la plus révolutionnaire de l'histoire, dans laquelle tous les phénomènes devaient être jugés du point de vue de la révolution et de la contre-révolution mondiale, et non du point de vue des Etats ou de tout autre phénomène structurel ou superstructurel.

Quatrièmement : que la crise de l'humanité est la conséquence de la crise de direction du prolétariat. En d'autres termes, que tant que le prolétariat n'aurait pas résolu la crise de direction, l'humanité irait de crise en crise,

chacune d'elle plus aiguë que la précédente.

Cinquièmement : que la crise de direction du prolétariat mondial n'est pas un phénomène abstrait mais la conséquence du fait que les directions reconnues du mouvement ouvrier et des masses, parmi lesquelles la social-démocratie et principalement le stalinisme, sont passées du côté de l'ordre bourgeois impérialiste. Toutes les directions bureaucratiques ou petites-bourgeoises (nationalistes, gauchistes, social-démocrates et stalinistes) servent historiquement - de manière directe ou indirecte - la contre-révolution impérialiste.

Sixièmement : que cette trahison des directions est due à des causes sociales : la bureaucratisation des organisations ouvrières - parmi lesquelles l'URSS - et la formation d'une aristocratie ouvrière. La bureaucratie ouvrière et la petite-bourgeoisie dirigeante et leurs partis, en tant que secteur privilégié, sont irrécupérables pour la révolution. Il s'ensuit que le stalinisme est le secteur hégémonique des appareils contre-révolutionnaires puisqu'il monopolise le contrôle du principal Etat ouvrier, source de privilèges sans limite.

Septièmement : que l'idéologie ou la théorie de tous ces courants petits-bourgeois et bureaucratiques - principalement du stalinisme - est celle du socialisme dans un seul pays et de la coexistence pacifique avec l'impérialisme. Ce sont la théorie, l'idéologie et le programme les plus néfastes pour le prolétariat mondial.

Huitièmement : que la seule théorie et le seul programme qui s'opposent de manière conséquente à la théorie staliniste et sociale-démocrate du socialisme dans un seul pays et de la coexistence pacifique ou de la collaboration avec l'impérialisme, est la théorie de la révolution permanente dans sa seconde formulation. Elle s'y oppose en tant que

théorie de la révolution socialiste internationale, de la mobilisation permanente de la classe ouvrière et de ses alliés pour prendre le pouvoir, instaurer une dictature révolutionnaire pour mettre en échec l'impérialisme dans le monde, détruire révolutionnairement les Etats nationaux et implanter la fédération des républiques socialistes soviétiques du monde pour commencer à construire le socialisme.

Neuvièmement : que l'expropriation de la bourgeoisie et des propriétaires fonciers nationaux est une question tactique pour la dictature révolutionnaire du prolétariat. Son grand objectif stratégique est de développer la révolution socialiste dans la région et dans le monde et de dissoudre les frontières nationales pour imposer le socialisme dans le monde.

Dixièmement : que la principale tâche pour dépasser la crise de direction du prolétariat ne se conçoit autrement que par la construction de partis trotskystes de masses et du parti mondial de la révolution socialiste, la Quatrième Internationale, dans tous les pays du monde. Ces partis trotskystes de masses pourront seulement se construire s'ils mènent à bien une lutte implacable au sein du mouvement de masses contre toutes les directions bureaucratiques et petites-bourgeoises, indépendamment du fait que ces directions, contraintes par la pression du mouvement de masses, dirigent ponctuellement quelques luttes progressistes ou révolutionnaires et même si elles en arrivent à rompre avec la bourgeoisie et à instaurer un gouvernement ouvrier et paysan.

Onzièmement : que rien ne démontre mieux le caractère contre-révolutionnaire du stalinisme que son rôle comme gouvernement bonapartiste en URSS même. Ce gouvernement mène inévitablement l'URSS vers une crise croissante de caractère économi-

que, social, politique et culturel. La bureaucratie et son régime minent jour après jour le premier Etat ouvrier de l'histoire, en le dégénéralant progressivement. Seule une révolution politique contre la bureaucratie, dirigée par un parti trotskyste, pourra dépasser cette crise historique de l'Etat ouvrier, qui se trouve dans un processus dégénéralatif aigu. Cette révolution politique a pour but d'imposer à nouveau une dictature

révolutionnaire du prolétariat en suivant le modèle de Lénine et de Trotsky.

Douzièmement : que la révolution politique qu'il faut faire en URSS contre la caste bureaucratique au pouvoir fait partie de la lutte mondiale pour balayer de la direction du mouvement de masses tous les partis stalinistes, sociaux-démocrates et petits-bourgeois qui le dirigent.

Treizièmement : que tous les points précédents se sont concrétisés dans la

lettre et la méthode du Programme de Transition. Il s'agit du programme pour mobiliser le prolétariat vers la prise du pouvoir et l'implantation de la dictature révolutionnaire du prolétariat, ainsi que pour développer la mobilisation permanente des travailleurs du monde pour construire, la main dans la main avec la mobilisation, la seule direction révolutionnaire que ce processus puisse avoir, les partis trotskystes et la Quatrième Internationale.

Pourquoi « Quatrième Internationale » ?

Voici la transcription d'une intervention de Moreno lors du I^{er} Congrès de la LIT-QI, en 1985.

Le camarade Joaquín, du MPS dominicain, nous a apporté un bon document, qui m'a beaucoup ému. Mais je dois vous dire qu'au fur et à mesure que je le lisais, j'ai eu froid dans le dos. C'était le contraire de l'intervention du camarade colombien [de Pan y Libertad],⁶¹ qui nous attaquait durement - ce qui me plaisait - et quand il a ensuite souligné qu'il faut s'unir pour militer, cela m'a plu tout à fait. Par contre, j'admets que, dans le document de Joaquín, j'ai lu une chose plutôt anodine. Mais franchement, l'intervention du camarade Joaquín a aussi été de haut niveau politique. Il a soulevé un problème que se posent beaucoup de camarades de la LIT : [notre tactique privilégiée étant] le Front Unique Révolutionnaire, pourquoi ne supprimons-nous pas cette histoire d'[appeler à construire] la Quatrième Internationale ? Ou quelque chose de ce genre.

Je vais répondre au problème de « Quatrième Internationale » en commençant par le nombre. Cette question du nombre - Première, Seconde, Troisième et Quatrième Internationale - n'est pas capricieuse. Quand on demande à quelqu'un son âge, ce n'est pas un caprice. C'est pour savoir précisément la quantité d'années qu'il a déjà vécues. Qu'est-ce que je veux dire avec ceci ? Proposons-nous, oui ou non, de fonder la Cinquième Internationale ? Les deux problèmes sont intimement liés. D'abord, il faut se mettre d'accord

si nous devons avoir une Internationale. Par la suite, il faut se mettre d'accord sur le nom. Tout le monde a un nom, un nom et un âge. Il faut voir le nom et l'âge que nous lui donnons, si c'est la Quatrième ou la Cinquième.

Les Internationales sont fondées parce qu'elles obéissent à des nécessités profondes du processus de la lutte de classes.

La Première a été fondée - presque indépendamment de Marx - par un processus objectif. A cette époque, l'Allemagne était très arriérée et la France pas mal. Les travailleurs allaient en Angleterre, surtout les allemands mais aussi les italiens. L'Allemagne exportait de la main-d'œuvre, comme le font actuellement la Colombie ou la Bolivie, ou comme cela se passe avec les Turcs, les Portugais ou les Espagnols.

Un an avant la fondation de la Première Internationale, il y avait beaucoup de travailleurs immigrants en Angleterre. Des ouvriers français, de visite en Angleterre, se sont rencontrés avec les syndicats anglais et ont commencé à établir des relations autour d'un problème important, celui des travailleurs émigrants de l'Europe vers l'Angleterre. Cela a commencé par une relation de ce genre et cela a abouti à la fondation de la Première Internationale.

La Première Internationale est donc le résultat d'un processus objectif, c'est la **naissance** du prolétariat mondial, dans ce cas européen. C'est la première organisation internationale des organisations ouvrières nationales qui existaient. Elle s'est formée sur la base de

dirigeants syndicaux et politiques, non seulement de dirigeants politiques. Voilà la Première Internationale. Ce mouvement ouvrier a souffert d'une défaite terrible lors de la Commune de Paris. Cela a été sa première défaite énorme et il a chancelé. Suite à cette première défaite historique, la Première Internationale a disparu.

La Seconde Internationale est aussi apparue comme une partie d'un processus objectif : tous les pays capitalistes du monde se sont remplis de partis socialistes et marxistes. C'était l'Internationale des partis socialistes, des partis marxistes. Au début, beaucoup ne s'appelaient pas marxistes. C'est Kautsky qui imposa le mot « marxiste », tout fanatique et orthodoxe. (Un jour, il faudra revendiquer le jeune Kautsky, qui a été un grand chef du courant prolétarien.)

Pourquoi la Troisième Internationale apparaît-elle ? Parce que la guerre mondiale de 1914, encore un fait objectif, détruit la Seconde Internationale. Chaque parti de la Seconde Internationale lutte contre l'autre. Ils combattent à coups de fusil dans des bandes différentes. C'est-à-dire, le Parti Socialiste allemand soutient son gouvernement en faveur de la guerre. De fait, objectivement, les militants de l'Internationale étaient en train de se tuer l'un l'autre à coups de fusil. Comme destruction, c'en est une ! C'est un fait objectif qui a détruit cette Internationale, outre le réformisme, l'aristocratie ouvrière, etc.

La Troisième Internationale a été fondée à cause de ce fait objectif. [Et elle a été détruite parce que] le stalinisme a

⁶¹ Le Mouvement *Pan y Libertad*, invité au Congrès, faisait partie avec le PST colombien et d'autres organisations du front syndical révolutionnaire « *A luchar* ». NdT



permis que Hitler monte au pouvoir et qu'a été provoquée la plus grande défaite historique du prolétariat allemand. Le problème du triomphe du nazisme en Allemagne n'est pas du menu grain. Ce n'est pas la montée des militaires comme Pinochet au Chili ou quelque chose de ce genre. C'est la plus grande défaite historique dont a souffert le prolétariat mondial. Le prolétariat allemand était l'avant-garde du prolétariat mondial, avec le russe. Peu après Hitler, l'autre grande défaite du prolétariat est celle du russe, des mains de Staline. Ceci veut dire que les deux phalanges fondamentales du prolétariat mondial sont mises en échec par la contre-révolution, l'une par la contre-révolution capitaliste et l'autre par la contre-révolution bureaucratique. De ce processus objectif apparaît l'effondrement de la Troisième Internationale.

[L'effondrement de] la Troisième Internationale et la nécessité de fonder une Quatrième font partie de ce processus contre-révolutionnaire. C'est-à-dire, ce sont des périodes. Pourquoi fonder une Quatrième Internationale ? Pour diriger la révolution socialiste mondiale, la révolution permanente, et pour sauver les principes de l'internationalisme marxiste : la démocratie ouvrière, le Programme de Transition, la morale prolétarienne... (C'est ce qu'avait commencé à faire la Troisième Internationale, l'Internationale Communiste, dans ses quatre premiers Congrès.) Il s'agit de sauver l'héritage du marxisme, et le premier de tous : celui d'avoir une Internationale. La preuve que cette ligne était correcte est le fait que Staline a ensuite dissout la Troisième Internationale, sans compter le fait qu'il n'a pas fait de Congrès. Sous le stalinisme, on faisait des Congrès de plus en plus éloignés l'un de l'autre. En pleine époque de guerre civile, Lénine et Trotsky faisaient un Congrès de l'Internationale par an. A partir de la prise en main de la Troisième Interna-

tionale par Staline, les Congrès avaient lieu tous les cinq, six ou sept ans.

La Quatrième Internationale est donc une nécessité et cela a à voir avec l'époque actuelle. [La question n'est pas] si elle est faible ou non. C'est un problème programmatique. Et on doit l'appeler la Quatrième Internationale parce que c'est l'Internationale de la révolution socialiste mondiale qui allait s'ouvrir après la seconde guerre impérialiste. Voilà l'essence du trotskysme, de l'appel de Trotsky à fonder la Quatrième Internationale. C'est tellement important, que Trotsky voulait la fonder quand les internationalistes n'étaient presque rien.

Ceci confirme une question sur laquelle nous avons insisté aujourd'hui - en causant avec les camarades de *Lutte Ouvrière*⁶² - qu'il ne peut pas y avoir de trotskystes qui n'appartiennent pas à une organisation internationale, qui n'en fondent pas une, qui n'en font pas une, ou qui n'interviennent pas ou ne tendent pas à intervenir organiquement dans une, une ligue de soixante-dix dans un pays, quatre dans un autre, etc. - mais internationale. L'exemple nous le montre. Avant la Première Internationale, il a eu la Ligue des Communistes et d'autres variantes. Ceci fait l'essence du marxisme, parce qu'il ne peut même pas y avoir une élaboration nationale correcte s'il n'y a pas une organisation internationale. Si non, c'est que nous croyons être des dieux.

Si je devais diriger le parti argentin sans l'Internationale, je dirais dans tous mes rapports : « Cette direction isolée, sans parti mondial, doit avoir commis une énorme quantité d'erreurs. Veuillez les chercher, car nous sommes une direction **très mauvaise** parce que nous sommes direction seulement d'un parti national. » C'est ce que j'ai fait. Le camarade, qui est de la vieille garde,

sait bien que nous informions ainsi et Posadas riait. Il montrait des bulletins en disant : « Qui peut rejoindre une organisation dans laquelle la direction elle-même dit qu'elle est une catastrophe pour avoir ces caractéristiques ? ».

Le problème de la Quatrième Internationale n'est pas la question de supprimer ou d'affirmer le nom « Quatrième Internationale ». Le problème de la Quatrième Internationale est une tâche historique à accomplir. Il faut l'affirmer parce que c'est une question de programme. C'est l'inverse. On pourrait bien supprimer le nom de « Ligue Internationale des Travailleurs ». Peut-être. Nous pouvons chercher n'importe quel autre nom. Ce que nous ne pouvons pas supprimer, c'est « Quatrième Internationale », aussi longtemps qu'on ne donne pas de raisons profondes de type objectif.

Supposons qu'apparaissent de grands partis de masses révolutionnaires, non trotskystes, qui appellent à faire une Internationale. Selon le conseil de Trotsky, nous y participerions. Mais seulement s'ils sont de masses, même s'ils ont des erreurs ou un programme un peu opportuniste. Nous y participerions parce que, envers les partis de masses, il faut avoir une politique différente de celle envers les partis d'avant-garde. [Dans un parti de masses,] le problème théorique et programmatique est très important mais non décisif, parce que ce sont les masses qui contrôlent tout. Mais nous combattrions pour qu'il s'appelle Quatrième. Et s'ils ne l'acceptent pas, nous leur exigerions d'y mettre un nombre. C'est-à-dire, qu'ils disent si c'est la Quatrième ou la Cinquième, et qu'ils expliquent la succession, qu'ils expliquent de quel arbre généalogique ils sont, parce que cet arbre généalogique fait partie de la science.

⁶² Cette organisation trotskyste française était parmi les invités au Congrès. NdT

« La construction d'un parti révolutionnaire mondial des travailleurs est la tâche la plus considérable que l'être humain s'est jamais proposée. »

Les lignes que nous reproduisons ci-dessous ont été écrites en 1973. Ce sont les derniers paragraphes du livre *Le Parti et la Révolution* (plus connu actuellement comme le *Morenazo*). Bien que le cadre organisationnel de l'époque (le SU) ne permette déjà plus, depuis pas mal de temps, que les trotskystes conséquents continuent à y participer, les concepts et la vision générale de la construction du Parti Mondial Révolutionnaire des Travailleurs dans le processus historique, proposés par Moreno, maintiennent toute leur actualité.

Nous avons terminé.⁶³ Il nous reste seulement à éclaircir un point. Nous l'avons déjà dit, la construction d'un parti révolutionnaire mondial des travailleurs est la tâche la plus considérable que l'être humain s'est jamais proposée. Du fait de son immensité et des ennemis surpuissants auxquels elle se heurte, c'est une tâche très longue et très difficile. Nous ne sommes qu'une poignée de militants à combattre - avec la seule arme morale de notre confiance inconditionnelle et aveugle dans le mouvement de masses et la classe ouvrière - l'impérialisme et la bureaucratie, c'est-à-dire une classe et une caste qui ont concentré entre leurs mains le pouvoir le plus important que l'humanité ait jamais connu.

Les nouveaux camarades commentent seulement à connaître toutes les luttes antérieures, dans le cadre d'une discussion très dure et violente entre deux fractions. Ils voient la terrible quantité d'erreurs commise par la IV^{ème} Internationale dans les 25 dernières années. Ces nouveaux camarades ont tout à fait le droit de se demander, et beaucoup le font, pourquoi demeurer au

sein de cette Internationale. Nous voulons leur répondre ceci : ce que nous avons vécu jusqu'à présent, n'est que la préhistoire du Parti Mondial de la Révolution des Travailleurs. Malgré toutes ces erreurs, cette Internationale a eu un immense mérite : au milieu de la plus féroce persécution de la bourgeoisie et de la bureaucratie stalinienne, elle a conservé, pour le mouvement ouvrier et de masse, toute l'expérience acquise en plus d'un siècle de lutte. Une expérience dont la perte aurait signifié un retard de plusieurs dizaines d'années dans le développement de la révolution socialiste. Une expérience qui se synthétise dans une théorie, celle de la Révolution Permanente, un programme, le Programme de Transition, et une organisation, le parti léniniste-trotskyiste. Pour le seul fait d'avoir conservé ces outils historiques de lutte du mouvement ouvrier et de masse, même à cette étape préhistorique, cette Internationale est partie prenante de l'histoire de l'humanité.

Mais aujourd'hui, nous sommes en train de quitter la préhistoire et d'entrer dans l'histoire de la IV^{ème} Internationale. Le mouvement de masse est entré dans la plus gigantesque montée qui

n'ait jamais été connue. Le système capitaliste mondial, l'impérialisme, continue à se débattre dans une crise dramatique, toujours plus profonde, qui exprime sa décadence et sa putréfaction définitives. Les décades d'expérience du stalinisme et du réformisme par les masses rapprochent celles-ci chaque jour davantage de la rupture avec eux. Il n'y a déjà plus aucun obstacle historique entre la IV^{ème} Internationale et les masses : depuis 1968, nous sommes en condition de commencer à construire des partis trotskystes à influence de masse dans n'importe quel endroit du monde. Le Parti Mondial Révolutionnaire des Travailleurs n'est déjà plus seulement une nécessité historique de cette étape de transition : les bases objectives existent déjà pour le construire. Et toutes ces erreurs, divisions, discussions amères du passé et du présent, ne sont rien d'autre que les douleurs de l'enfantement de ce parti mondial à influence de masse. La IV^{ème} Internationale que nous connaissons est en même temps l'embryon et l'accoucheuse de ce parti. C'est pourquoi nous y sommes et nous y resterons.

⁶³ Un *Prologue* à ce livre, écrit en 1985, est reproduit comme chap. III de cette édition. NdT



Chronologie

Nahuel Moreno : **un marxiste au service de la classe ouvrière et de l'internationale**

A la mort de Nahuel Moreno, son ancien compagnon et adversaire politique, Ernest Mandel, évoqua ainsi son souvenir : « Avec lui s'éteint un des derniers représentants du groupe de cadres dirigeants qui, après la Seconde Guerre mondiale, a maintenu la continuité du combat de Léon Trotsky dans des conditions difficiles. »

Rien n'est plus vrai. Le mérite de Moreno est justement d'avoir été un continuateur – selon nous le plus digne de tous ceux qui ont existé – du combat de Léon Trotsky. Continuateur de cette longue marche qui a comme point de référence le triomphe de la glorieuse Révolution Russe, qui s'est poursuivi dans la III^e Internationale, dans l'Opposition de Gauche et ensuite dans la fondation de la IV^e Internationale.

On ne peut comprendre la vie et l'œuvre de Moreno que dans le cadre de ce combat et c'est pour cela que chacun de ses actes se confond avec de grands événements qui ont lieu dans une époque où les guerres et les révolutions ont proliféré.

1917

Triomphe la Révolution Russe. Les ouvriers et les paysans, organisés dans les Soviets et dirigés par le Parti Bolchevique, prennent le pouvoir. A la tête de celui-ci, on remarque Lénine, le dirigeant incontesté du Parti, et Trotsky, le président du Soviet de Pétrograd.

1918

Commence la guerre civile en URSS. Toute la réaction russe et mondiale s'unit pour détruire le premier Etat ouvrier.

Trotsky est nommé Commissaire du Peuple pour la défense.

En Allemagne, est proclamée la République des Conseils.

1919

En URSS, en pleine Guerre Civile, 52 délégués de 21 pays participent au Congrès de fondation de la III^e Internationale.

Les communistes sont écrasés à Berlin. En Allemagne, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg sont assassinés.

1920

Deuxième Congrès de la III^e Internationale avec la participation de 217 délégués de 37 pays. Le Congrès vote, parmi ses résolutions les plus importantes, les Statuts de l'Internationale et les 21 conditions pour faire partie de celle-ci.

Pendant le Congrès de la III^e Internationale, Trotsky, commandant de l'Armée Rouge, informe les délégués

d'une série de victoires sur les contre-révolutionnaires qui annoncent la victoire finale des forces révolutionnaires.

Trotsky écrit le livre *Terrorisme et Communisme*.

1921

La grève générale révolutionnaire échoue en Allemagne centrale.

Troisième Congrès de la III^e Internationale Communiste, avec la participation de 605 délégués, en représentation de 48 pays.

1922

La santé de Lénine se détériore. Au cours de cette année, il souffre de deux attaques cérébrales.

Trotsky n'accepte pas la proposition de Lénine de le remplacer à la tête du gouvernement.

Staline est désigné Secrétaire Général du Parti Communiste de l'URSS.

La grève générale échoue en Italie. Mussolini arrive au pouvoir.

En URSS, la bureaucratisation avance.

Lénine propose à Trotsky de construire un bloc contre la bureaucratisation en général et contre la Commission d'organisation en particulier.

Lénine écrit son testament en alertant sur la possible division du parti à partir des confrontations entre Staline et Trotsky, et indique que Trotsky est « probablement l'homme le plus capable dans le Comité Central actuel ».

Quatrième Congrès de la III^e Internationale Communiste.

1923

Lénine dicte la postface de son testament où il recommande que Staline soit démis de son poste de Secrétaire Général du Parti.

Rupture personnelle de Lénine avec Staline.

Lettre de Trotsky en dénonçant le régime du Parti et la bureaucratisation de son appareil.

Déclaration des 46, visant le Bureau Politique, dans laquelle il est dit : « l'activité politique de la majorité du Bureau Politique est une menace d'authentiques catastrophes pour tout le Parti ».

1924

Le 24 janvier, à l'âge de 54 ans, Lénine meurt. Staline renseigne mal Trotsky sur la date de l'enterrement, afin de le maintenir éloigné des funérailles.

Le Comité Central du Parti Communiste de l'URSS prend connaissance du testament de Lénine et refuse d'écarter Staline. Nadejda Kroupskaïa, l'épouse de Lénine, proteste contre le fait que le testament ne soit pas rendu public.

13^e Conférence du Parti. Trotsky n'y participe pas. L'Opposition compte seulement trois délégués sur 123. On y condamne les positions de Trotsky et celles des 46.

Staline décrit le « trotskysme » comme l'ennemi du léninisme et lance la consigne : « *Socialisme dans un seul pays* ».

En Chine, le Kuomintang (parti nationaliste bourgeois) se réorganise avec l'aide de conseillers russes.

En Argentine, dans un peuple appelé Rivadavia, naît Hugo Miguel Bressano Capacete, qui sera connu pendant toute sa vie militante comme Nahuel Moreno.

1925

Trotsky renonce à son poste de Commissaire du Peuple pour la Guerre, et on lui assigne de nouveaux postes pour essayer de le maintenir éloigné de la base du Parti et des masses. On le nomme chef des exploitations électriques et président de la Direction scientifique et technique de l'industrie.

Apparaît la nouvelle Opposition.

Trotsky écrit le livre *Où va l'Angleterre?*

1926

La grève générale en Angleterre échoue.

Dans la séance plénière du Comité Central du Parti Communiste de l'URSS se forme l'Opposition conjointe dirigée par Zinoviev, Kamenev et Trotsky. La *Déclaration des treize* où ils attaquent « la dégénérescence bureaucratique de l'Etat ouvrier » est rendue publique.

Trotsky et Kamenev sont expulsés du Bureau Politique du Parti Communiste de l'URSS.

1927

Coup d'Etat de Chiang Kai-Shek, chef du Kuomintang, à Shanghai (Chine). Exécutions massives de communistes et d'ouvriers qui font plus de 100.000 morts.

Trotsky critique la politique de Staline envers la Chine à cause de sa capitulation au Kuomintang.

Déclaration de 83 vieux bolcheviques au nom de l'Opposition.

Manifestation publique de l'Opposition avec ses propres mots d'ordre.

Trotsky et Zinoviev sont expulsés du Comité Central (et par la suite du Parti) et sont accusés d'organiser des « manifestations contre-révolutionnaires ». C'est le sort aussi de toute l'Opposition. La condition pour être réintégré au Parti est de renier ses idées.

En protestation contre l'expulsion de Trotsky, le dirigeant bolchevique déjà malade, Adolf Joffe, se suicide. Ce

dernier avait endossé toute sorte de responsabilités dans le Parti et dans le gouvernement soviétique. En réponse à ce geste, Staline déporte sa femme et son fils en Sibérie, où ils disparaissent. Son enterrement donne naissance à la dernière mobilisation de l'Opposition. Trotsky fait un discours devant son cercueil où il dit : « *Suivez l'exemple de cette vie et non pas de cette mort* ».

1928

Trotsky est envoyé à Alma Ata, au Kazakhstan. L'ensemble de l'opposition se disperse.

Kamenev et Zinoviev capitulent devant Staline. Ils dénoncent Trotsky comme étant un « divisionniste » et sont réintégré au Parti. Piatakov, Antónov-Ovseinko et Krestinsky capitulent aussi.

1929

La dépression des années 30 commence avec la chute brutale de la Bourse de New York.

Trotsky est expulsé de l'URSS, accusé de « *préparer la lutte armée contre le pouvoir soviétique* ».

Karl Rádek, Iván Smilga et Evgenii Preobrajensky, à la tête de 400 militants, renoncent à l'Opposition et capitulent devant Staline. Par la suite, Smirnov dirige 100 nouveaux oppositionnels qui capituleront aussi.

L'Opposition de Gauche russe publie le premier numéro de la revue *Biulleten Opozitsi*, dirigée par Trotsky.

Trotsky écrit les livres *La Révolution Permanente* et *Ma Vie*.

1930

Le nazisme avance en Allemagne. Il obtient 6,4 millions de voix dans les élections, tandis que ses troupes d'assaut réunissent 100.000 membres.

A Paris est créé le *Comité International de l'Opposition de Gauche Internationale*, avec Kurt Landau, Pierre Naville, Andres Nin, Alfred Rosmer, Léon Sedov et Max Shachtman.

A Buenos Aires (Argentine) apparaît *La Verdad* (La vérité), la première publication latino-américaine de l'Opposition de Gauche.

1931

Léon Sedov (fils de Trotsky) installe la rédaction du *Biulleten Opozitsi* à Berlin.

Trotsky écrit *L'Allemagne, clef de la situation internationale*.

1932

En Allemagne, les nazis obtiennent 14 millions de voix (37%) et deviennent le premier parti du pays.

Le Comité Exécutif Central des Soviétiques retire à Trotsky la citoyenneté soviétique.

Zinoviev et Kamenev sont à nouveau expulsés du Parti Communiste.

1933

Les nazis arrivent au pouvoir. Adolf Hitler est désigné chancelier de l'Allemagne.

En URSS, plusieurs dirigeants, dont Smirnov et Smilga, qui avaient capitulé et, de ce fait, avaient été réintégré au Parti, sont arrêtés.

Zinaïda Volkova, la fille de Trotsky, à qui les autorités soviétiques n'avaient le droit de se réunir avec sa famille, se suicide à Berlin.

La pré-conférence de l'Opposition de Gauche Internationale se réunit à Paris.

Zinoviev et Kamenev capitulent à nouveau devant Staline.

Suite à la victoire du nazisme, Trotsky appelle l'Opposition de Gauche à abandonner toute tentative de réformer la III^{ème} Internationale. Il demande la construction d'une nouvelle Internationale et de partis révolutionnaires dans tous les pays du monde.

1934

Cristian Rakovski, un des plus hauts dirigeants de l'Opposition de Gauche russe, capitule devant Staline.

Moscou annonce que 130.000 membres du Parti Communiste ont été expulsés.

Un dirigeant stalinien, Kirov, est assassiné et environ 100 personnes sont exécutées en représaille.

1935

Zinoviev, Kamenev et 17 autres détenus sont condamnés à plusieurs années de prison pour leur « responsabilité morale » dans l'assassinat de Kirov.

En URSS, la peine de mort est étendue à des enfants âgés de moins de 6 ans.

La III^{ème} Internationale célèbre son septième et dernier congrès (après sept



ans) au cours duquel elle approuve l'orientation des Fronts Populaires.

1936

Victoire électorale du Front Populaire en Espagne et en France.

La Guerre Civile espagnole commence avec l'insurrection fasciste de Franco.

Premier Procès de Moscou. Zinoviev, Kamenev et 14 autres vieux bolcheviques « admettent » leurs crimes. Ils sont condamnés à mort et exécutés.

Les déportés trotskystes de Vorkuta lancent une grève de la faim de quatre mois.

A Paris, la Première Conférence Internationale se réunit dans le but d'examiner la construction de la Quatrième Internationale.

Trotsky écrit le livre *La Révolution Trahie*.

1937

Deuxième Procès de Moscou. Piatakov, Serebriakov et Rádek sont condamnés. Les deux premiers sont exécutés. Rádek va en prison, où il meurt assassiné. Onze autres accusés sont fusillés. Le trotskysme est accusé d'être devenu « un département de la SS et de la Gestapo ».

Tugachevsky, Yakir, héros de la guerre civile, et d'autres chefs de l'Armée Rouge sont exécutés.

Trotsky arrive au Mexique, le dernier de ses exils, le définitif.

L'agent secret Ignace Reiss, de la GPU, rompt avec le Parti Communiste de l'URSS et se rapproche de la IV^{ème} Internationale.

La GPU assassine Ignace Reiss en Suisse et Erwin Wolf, membre du Secrétariat International et ex-secrétaire de Trotsky, en Espagne.

1938

Léon Sedov, fils de Léon Trotsky, meurt assassiné.

Troisième Procès de Moscou. Bujarin, Ríkov, Kretinsky et 18 autres anciens bolcheviques sont exécutés.

A Vorkuta, les prisonniers trotskystes sont mitraillés et tués.

Rudolph Klement, secrétaire administratif de la IV^{ème} Internationale, est kidnappé et tué.

Le 3 septembre, à Périgny (alentours de Paris), dans la clandestinité la plus

absolue, 21 délégués en représentation de onze sections, fondent la IV^{ème} Internationale et approuvent comme document central le *Programme de Transition* écrit par Léon Trotsky.

Mateo Fossa, un célèbre dirigeant des ouvriers du bois en Argentine, s'entretient avec Trotsky au Mexique et adhère à la IV^{ème} Internationale.

Trotsky écrit *Leur morale et la nôtre* et dédicace la brochure à son fils assassiné.

Trotsky, avec André Bretón et Diego Rivera, rédige un manifeste intitulé *Pour un art révolutionnaire indépendant*.

1939

Termine la Guerre Civile espagnole avec la victoire de Franco.

Pacte germano-soviétique de non-agression.

La Seconde Guerre mondiale débute avec l'invasion allemande de la Pologne.

Partage de la Pologne entre l'URSS et l'Allemagne.

Au sein du *Socialist Worker's Party* (SWP - Parti Socialiste des Travailleurs) des Etats-Unis, la principale section de la IV^{ème} Internationale, commence le débat autour du caractère de l'URSS. La minorité du parti, sous la direction de Schachtman et Burnham, remet en question la caractérisation faite par Trotsky de l'URSS comme étant un Etat ouvrier. Ils sont contre sa défense dans le cas d'une éventuelle attaque de l'impérialisme.

En Argentine, Hugo Bressano adhère au trotskysme à l'âge de quinze ans. Il a été gagné par Faraldo, un ouvrier marin (qui fut kidnappé en 1977 par la dictature militaire de Videla et est actuellement parmi les disparus).

Avec Faraldo et trois anarchistes, Bressano participe à la fondation d'un centre culturel : le Théâtre de la Lune.

1940

Trotsky écrit son testament dans lequel il fait savoir : « Si je pouvais recommencer, j'essayerais évidemment d'éviter de commettre telle ou telle erreur, mais les grandes lignes principales de ma vie ne varieraient pas. Je mourrai comme révolutionnaire prolétaire, comme marxiste, comme matérialiste dialectique et, par conséquent, comme athée irréductible. »

Deux attentats manqués ont lieu contre Trotsky. Dans l'un d'eux, un de ses gardes du corps, Robert Sheldon Harte, est kidnappé et tué. Par la suite, on découvrira qu'en réalité Harte était un infiltré de la GPU.

La Conférence d'Urgence de la IV^{ème} Internationale approuve le texte de Trotsky *La guerre impérialiste et la révolution prolétarienne mondiale*.

Le 20 août, un agent stalinien (Ramón Mercader) commet un nouvel attentat contre Trotsky. Le jour suivant, suite aux graves blessures reçues, Trotsky meurt à l'âge de 60 ans. Ses derniers mots furent : « Je crois au triomphe de la IV^{ème} Internationale ! Poursuivez la lutte ! » Selon les journaux de l'époque, plus de 250.000 personnes ont participé aux funérailles.

1941

Terence Phelan, un trotskyste américain qui voyage en représentation du Secrétariat International de la Quatrième Internationale, fait une tournée en Amérique latine où il y essaye d'unifier les différents groupes trotskystes. Suite à cela, se constitue le *Partido Obrero de la Revolución Socialista* (PORS - Parti Ouvrier de la Révolution Socialiste) comme section de la IV^{ème} Internationale en Argentine. Tous les groupes qui se considéraient comme trotskystes y participent, sauf la *Liga Obrera Revolucionaria* (LOR - Ligue ouvrière révolutionnaire) dirigée par Liborio Justo. Le PORS avait 75 militants et la LOR 27.

Font partie du PORS, entre autres, Jorge Abelardo Ramos, J. Posadas, Aurelio Narvaja et les frères Perelman.

Hugo Bressano s'incorpore au PORS qui, comme tout le trotskysme argentin de l'époque, est complètement éloigné de la classe ouvrière et se limite à des réunions interminables dans des bars de Buenos Aires.

Bressano essaye de rompre avec la marginalité du trotskysme argentin en nouant des liens avec le mouvement ouvrier. Dans l'usine Alpargatas, il fait la connaissance d'un dirigeant qui va lui faire une impression énorme : Fidel Ortiz Saavedra, un bolivien semi-

analphabète, grand orateur avec beaucoup de talent politique.

1942

Bressano rompt avec le PORS et explique ses raisons dans un article intitulé *Trois mois de vie dans le confusionnisme*. Il remet en question les méthodes du PORS (intrigues et calomnies) et la politique (il défend la thèse de Liborio Justo, selon laquelle la tâche centrale dans les pays semi-coloniaux doit être la libération nationale).

Bressano entre à la LOR, l'organisation dirigée par Liborio Justo, et c'est ce dernier qui lui donne le prénom *Nahuel* (« tigre » en langue araucanienne) et le nom *Moreno* (du fait de la couleur de ses cheveux).

Dans la LOR, Moreno fait la connaissance de Mateo Fossa, le dirigeant ouvrier qui s'est entretenu avec Trotsky en 1938.

Moreno critique chez Liborio Justo son recours à des accusations personnelles pour élucider les différences politiques. Pour toute réponse, Liborio Justo l'exclut de la LOR en l'accusant, publiquement, d'être un « indicateur de police ». Mateo Fossa assume la défense de Moreno mais l'exclusion est maintenue.

Moreno commence à se réunir avec un groupe d'adolescents. La plupart étaient des ouvriers d'origine juive. Moreno, le plus âgé, a 18 ans. Avec ces jeunes, il étudie *Que faire?* de Lénine et il les gagne au trotskysme avec l'aide de l'ouvrier bolivien Fidel Ortiz Saavedra.

1943

A Stalingrad, les nazis souffrent d'une défaite infligée par les masses, qui sera définitive. Une étape de grande montée s'ouvre alors au niveau mondial.

La III^{ème} Internationale est dissoute par ordre de Staline, sur recommandation de Wiston Churchill.

Le groupe de jeunes ouvriers dirigés par Moreno organise sa première activité internationaliste. Ils publient la *Lettre à la Bolivie*, dans laquelle ils se solidarisent avec les exilés boliviens en Argentine.

Moreno est élu Secrétaire Général de l'Union Populaire Bolivienne, une organisation d'exilés.

Lors d'un acte de Premier Mai, le groupe forme une petite colonne (quatre ou cinq) et ils défilent au cri de « ¡Cuarta! ¡Cuarta! » (Quatrième ! Quatrième !) en allusion à la IV^{ème} Internationale, ce qui leur vaudra d'être tabassés par la Jeunesse Socialiste.

Dans le PORS, s'ouvre une discussion sur la tactique électorale à adopter dans les élections prévues pour 1943, ce qui provoque une crise profonde. Le PORS disparaît. D'autre part, la LOR est réduite à deux militants : Liborio Justo et Enrique Carmona. Ce dernier se suicide à l'âge de 25 ans.

Moreno écrit son premier texte de militant politique, une brochure intitulée *Le parti dont la conclusion centrale est : « Ce qui est urgent, ce qui est immédiat, aujourd'hui comme hier, c'est de nous rapprocher de l'avant-garde prolétarienne et de rejeter comme opportuniste toute tentative de nous dévier de cette orientation, dès que nous en avons la possibilité. »*

1944

Moreno fonde le *Grupo Obrero Marxista* (GOM - Groupe Ouvrier Marxiste) à partir du groupe de jeunes ouvriers. Mateo Fossa leur donne des conseils sur la façon de pénétrer dans le mouvement ouvrier.

Le Premier Mai apparaissent les premières affiches du GOM et de la IV^{ème} Internationale.

1945

La Seconde Guerre mondiale s'achève.

En Argentine, est arrêté le colonel Perón qui, depuis son passage au Secrétariat du Travail et de la Prévoyance, est en train d'obtenir un soutien de plus en plus important grâce à une politique de concessions. Face à ce fait, l'armée se divise. Les syndicats se prononcent pour sa libération. La CGT appelle à la grève générale le 18 octobre mais, un jour avant, le 17 octobre, les travailleurs inondent les rues et obtiennent la libération de Perón. C'est à partir de ce moment que naît le *péronisme*. Le 17 octobre devient la principale date du mouvement péroniste, particulièrement pour la classe ouvrière.

Le GOM, dirigé par Nahuel Moreno, mène une activité importante en soutien

à la grève dans l'entreprise frigorifique Anglo Ciabasa qui, avec 12.000 ouvriers, est une des usines les plus importantes du pays. A l'issue de la grève, un important groupe d'activistes et de dirigeants de l'usine s'intègrent au GOM.

Après la « grève de la viande », Moreno et une partie importante du GOM rompent définitivement avec le « trotskysme bohémien » des bars. Ils et vont vivre à Villa Pobladora, un quartier de la ville d'Avellaneda où se trouve la concentration ouvrière la plus importante du pays. En peu de temps, Villa Pobladora devient une « forteresse trotskyste ». Moreno est élu Secrétaire Général du club de quartier « Cœurs Unis », où les militants du GOM enseignent aux ouvriers à lire et à écrire et leur donnent des cours sur les révolutions française et russe.

1946

En Argentine, Juan Domingo Perón gagne les élections, avec l'appui massif de la classe ouvrière, et devient président de la République.

En Bolivie, les délégués mineurs de tout le pays se réunissent. Les trotskystes du *Partido Obrero Revolucionario* (POR - Partie Ouvrier Révolutionnaire) présentent un ensemble de thèses qui sont approuvées par la majorité des délégués. Ces *Thèses*, devenues célèbres comme *Thèses de Pulacayo*, revendiquent, entre autre, l'« Echelle mobile de salaires », l'« Indépendance syndicale », le « Contrôle ouvrier des mines », l'« Armement des travailleurs ».

Afin de participer aux élections boliviennes, les trotskystes forment le *Bloque Obrero* (Bloc ouvrier) qui gagne les élections dans les secteurs miniers et obtient l'élection d'un sénateur et de cinq députés. Par la suite, ce bloc utilise la tribune du parlement bourgeois pour appeler à détruire l'armée et mettre en place des milices ouvrières.

Dans le but de réorganiser ses forces, la IV^{ème} Internationale célèbre sa première conférence après la Seconde Guerre mondiale.

En Argentine, le GOM publie son premier journal appelé *Frente proletario* (Front Proletarien).



Le GOM atteint près de 100 militants, la majorité étant des ouvriers.

1948

Le Deuxième Congrès de la IV^{ème} Internationale se réunit à Paris (le premier après la Seconde Guerre mondiale). On y continue à débattre, comme sujet central, de la question de la caractérisation sociale de l'URSS. Les nouveaux événements (l'expropriation de la bourgeoisie dans l'Est européen et la révolution chinoise) ne sont pas abordés.

Le GOM envoie Moreno comme délégué pour participer au Deuxième Congrès de la IV^{ème} Internationale. Il y rencontre les plus importants dirigeants du mouvement trotskyste international : le Grec Michel Raptis (Pablo), les Anglais Gerry Healy et Bill Hunter, le Belge Ernest Mandel, les Français Pierre Lambert et Pierre Frank, l'Italien Livio Maitan, le Chinois Peng et les Nord-américains James Canon, Joseph Hansen, Farrel Dobbs et George Novack.

Lors du Congrès, Moreno participe à trois commissions et il est le rapporteur pour la discussion sur l'Amérique latine.

Après le Congrès, le GOM poursuit une importante activité internationale, sous la direction de Moreno. Une réunion est organisée avec la participation de délégués du Pérou, de la Bolivie, de l'Uruguay, du Brésil, du Chili et des trois groupes qui existaient en Argentine. Lors de cette réunion, où le GOM agit en bloc avec les Brésiliens et les Boliviens, surgit le *Buró Latinoamericano* (BLA - Bureau Latino-Américain) qui a pour but de construire la IV^{ème} Internationale dans le Cône Sud.

A Avellaneda (Argentine), Nahuel Moreno est un des orateurs d'un acte organisé par le GOM en hommage à Léon Trotsky. Autour de 200 personnes participent à cet événement, la plupart des ouvriers. C'est le premier acte public trotskyste en Argentine. Quelques jours plus tard, lors de l'anniversaire de la mort de Trotsky, s'organise un nouvel acte avec la participation d'environ 500 personnes.

Sur la base de l'expérience et du militantisme accumulé, le GOM décide de se transformer en parti. Le 25 décembre a lieu le Congrès de fondation du

Partido Obrero Revolucionario (POR - Parti Ouvrier Révolutionnaire).

Moreno écrit son premier travail théorique de poids, *Quatre thèses sur la colonisation espagnole et portugaise en Amérique*, où il remet en question la vision de la plupart de la gauche qui considérait que la colonisation avait un caractère féodal et non pas capitaliste. Il écrit aussi *La situation agraire argentine* ; *Thèse industrielle* et *Thèse latino-américaine*.

1949

Triomphe de la Révolution chinoise.

A l'intérieur de la IV^{ème} Internationale, il y a un important débat sur le caractère des nouveaux Etats de l'Est européen où l'on a exproprié la bourgeoisie. Deux positions opposées surgissent. Ernest Mandel et James Canon affirment que ces Etats sont encore des Etats capitalistes. Pablo, Hansen et Moreno affirment, au contraire, que ce sont de nouveaux Etats ouvriers.

Dans la province de Tucuman (Argentine) a lieu une puissante grève des travailleurs du sucre, organisés dans la *Federación Obrera de los Trabajadores de la Industria del Azúcar* (FOTIA - Fédération ouvrière des travailleurs de l'industrie du sucre), contre le patronat et contre le gouvernement de Perón. En réponse à la grève, la CGT (Confédération Générale du Travail), contrôlée par le gouvernement péroniste, met la FOTIA sous tutelle. Face à cela, Moreno propose une position qui provoquera de nombreuses polémiques avec les autres groupes trotskystes. Il affirme : « *Nous devons envisager la rupture de la FOTIA avec la CGT : Toute autre sortie de la crise est une abstraction... Si la CGT est un organisme étatique, nous devons rompre* ».

1951

En Bolivie, Víctor Paz Estenssoro, du *Movimiento Nacionalista Revolucionario* (MNR - Mouvement Nationaliste Révolutionnaire), gagne aux élections présidentielles. Il est vu par les masses comme un chef anti-oligarchique et anti-impérialiste. Les militaires refusent de lui laisser le pouvoir et organisent un coup d'Etat.

En pleine *Guerre Froide*, s'organise le Troisième Congrès Mondial de la IV^{ème}

Internationale. Impressionnés par la Guerre Froide, Pablo et Mandel arrivent à la conclusion que la troisième guerre mondiale est inévitable, que le stalinisme va être obligé de faire face à l'impérialisme et qu'il jouera, dans ce cas, un rôle très progressiste. La grande tâche des trotskystes est alors d'entrer dans les partis communistes. Cette tactique est appelée *entrisme sui generis* (entrisme un peu spécial).

Nahuel Moreno et José Speroni participent comme délégués au Troisième Congrès Mondial de la IV^{ème} Internationale en représentation du POR argentin.

Le Congrès reconnaît comme Section officielle de l'Argentine le groupe dirigé par J. Posadas (qui défendait les positions de Pablo et de Mandel). Face à cela, les délégués du SWP des Etats-Unis proposent de modifier les Statuts de l'Internationale de façon à permettre l'existence de sections sympathisantes. Cette proposition est approuvée et le POR est reconnu comme section sympathisante.

En polémique avec le *posadisme*, Moreno écrit *Le groupe Quatrième Internationale, agent idéologique du péronisme*.

1952

En Bolivie, la police et un secteur de l'armée, en accord avec le MNR, essayent un contre-putsch qui échoue. De leur côté, les mineurs d'Oruro se soulèvent, mettent en échec l'armée de cette région et se dirigent en armes vers La Paz où, avec les paysans, ils écrasent sept armées. Paz Estenssoro, du MNR, assume la Présidence. Le contrôle réel du pays est toutefois entre les mains des ouvriers et paysans organisés dans la *Central Obrera Boliviana* (COB - Centrale ouvrière bolivienne), qui forment une milice armée de 100.000 hommes, dirigée majoritairement par les trotskystes.

La politique de Pablo et de Mandel d'*entrisme sui generis* provoque des résistances au sein de l'Internationale. La section française refuse d'entrer dans le Parti Communiste.

Le Secrétariat International de la IV^{ème} Internationale exclut 16 membres de la section française, essaye d'imposer une nouvelle direction et saccage finalement

les locaux et expulse toute la section de la IV^{ème} Internationale.

1953

La mort de Staline provoque une grande commotion en URSS et dans le reste du monde.

Soulèvement ouvrier en Allemagne de l'Est. Une grève générale contre la bureaucratie dirigeante inaugure un processus de révolution politique dans l'Est européen.

Pablo et Mandel, cohérents avec leur politique de voir dans le stalinisme un développement progressiste, soutiennent dans un premier temps le gouvernement de l'Allemagne Orientale contre les masses et étendent cette politique aux mouvements nationalistes bourgeois. Dans le cas de la Bolivie, ils soutiennent avec des critiques le gouvernement bourgeois de Paz Estenssoro.

Le POR argentin, dirigé par Moreno, rompt avec Pablo et avec le Secrétariat International.

La politique Pablo et de Mandel face au stalinisme et face à la révolution bolivienne, ainsi que les attaques à la section française, provoquent la division de la IV^{ème} Internationale. Les trotskystes français, anglais et états-uniens, ainsi que la majorité des militants sud-américains, rompent avec le Secrétariat International et forment le *Comité International (CI)*.

A travers le journal *Frente Proletario* (Front prolétarien), Moreno lance pour la Bolivie le mot d'ordre *Tout le pouvoir à la COB !*

Moreno écrit *Deux lignes, l'opportuniste et la révolutionnaire, face aux masses boliviennes* et *Lettre de rupture avec le pablisme*.

1954

Le *Secrétariat International (SI)* organise le Quatrième Congrès Mondial de la IV^{ème} Internationale. En réalité, c'est un congrès fractionnel où l'on réaffirme toute l'orientation de capitulation au stalinisme.

Pour sa part le *Comité International (CI)*, dirigé par le SWP des Etats-Unis, n'appelle à aucune rencontre internationale. A partir du POR argentin, Nahuel Moreno mène un combat pour que le Comité International fasse face au

pablisme et agisse comme une direction pour regrouper le trotskysme orthodoxe. Cette orientation lui permet de commencer à organiser les trotskystes orthodoxes du Cône Sud. Un dirigeant du POR, Luis Vitale, est envoyé au Chili. Il en profite pour établir des contacts avec des trotskystes péruviens. Des trotskystes orthodoxes de l'Argentine, du Pérou et du Chili constituent un organisme pour centraliser l'activité dans la région, le *Comité Latino-Americano (CLA - Comité Latino-Américain)*.

En Argentine, le POR agit dans la clandestinité. Il essaye toutefois de profiter de quelques brèches légales, ce pourquoi il s'intègre au *Partido Socialista de la Revolución Nacional (PSRN - Parti Socialiste de la Révolution Nationale)*, ce qui lui permet de diriger la Fédération de la Province de Buenos Aires et de publier le journal *La Verdad (La Vérité)*.

Moreno écrit *1954 : année clef pour une étude du péronisme*.

1955

En Argentine, un coup d'Etat promu par l'impérialisme américain, qui dispose du soutien de la majorité de la bourgeoisie nationale, de l'Eglise, du Parti Communiste et de la classe moyenne, renverse le gouvernement péroniste.

Les travailleurs argentins, abandonnés à leur sort par le général Perón et par la direction syndicale péroniste, résistent au coup d'Etat, y compris les armes à la main. C'est le début de ce qu'on appellera *Resistencia Peronista* (Résistance péroniste).

Les trotskystes, sous la direction de Moreno et leur organe de presse *La Verdad* - qui ont dénoncé de façon permanente la préparation du coup d'Etat de l'impérialisme - exigent de Perón qu'il donne des armes aux ouvriers pour faire face au coup d'Etat. Quand celui-ci a lieu, ils participent à *Resistencia Peronista*.

A l'approche du 17 octobre, la date la plus importante du péronisme, la haine des ouvriers contre les militaires putschistes augmente. La direction de la CGT, une fois de plus, demande le calme. Les trotskystes de Moreno, au contraire, lancent des milliers de tracts

avec un appel : « *La Fédération de Buenos Aires du Parti Socialiste de la Révolution Nationale, qui publie le journal La Verdad, assume la responsabilité historique, devant le silence des directions qui se réclament du mouvement ouvrier, d'appeler tous les travailleurs à une grève générale, selon des modalités pacifiques, le 17 octobre, leur propre jour de protestation et de lutte contre le patronat et l'impérialisme.* » Seulement un secteur du péronisme, le Commando National Peroniste, approuve l'appel qui, à la grande surprise, a suscité une vaste adhésion des ouvriers argentins. 70% du prolétariat industriel soutint dans les faits l'appel à la grève générale émanant des trotskystes, malgré la dictature, voire contre elle.

La grève ouvre une crise dans le PSRN. Son Comité Exécutif National appelle à briser la grève générale convoquée les trotskystes, ce qui conduit à l'explosion du PSRN. Le journal *La Verdad* signale qu'on est arrivé « à une situation honteuse qui ne peut pas continuer une minute de plus ». Au moyen d'une lettre, Nahuel Moreno et d'autres dirigeants annoncent qu'ils ne reconnaissent plus l'autorité du Comité Exécutif National. A partir de ce moment, *La Verdad* est publiée comme « organe de la gauche - majoritaire - du nouveau Comité Exécutif National du PSRN ».

Moreno écrit *Lettre au Comité Latino-Américain sur la Bolivie*.

1956

Crise profonde du stalinisme. En URSS, lors du 20^{ème} Congrès du Parti Communiste de l'URSS, son Secrétaire Général, Nikita Khrouchtchev, dénonce avec violence les crimes de Staline, tout en affirmant qu'il est presque impossible que de nouvelles guerres aient lieu, et qu'au moyen du parlement et des élections, on pourrait vaincre le capitalisme.

Le discours de Khrouchtchev provoque un impact profond dans le mouvement communiste mondial ainsi que dans le trotskysme.

Nahuel Moreno est d'avis que le discours du 20^{ème} Congrès est une manœuvre de la bureaucratie qui, en termes de politique internationale, est « la



plus droitière de toute l'histoire du Parti Communiste de l'URSS ». Pablo et Mandel, au contraire, y voient une évolution progressiste en URSS puisque, selon eux, le discours du 20^{ème} Congrès exprimait l'existence de deux courants dans le Parti Communiste de l'URSS « l'un fondamentalement opposé à l'autre ».

En Pologne, peu de temps après le 20^{ème} Congrès, après près de deux mois de grèves et de protestations, la population de la ville de Pozna'n s'insurge. Le mouvement, dirigé par des comités ouvriers, est brutalement écrasé par les chars russes. Quatre mois plus tard, une mobilisation massive avec des occupations s'étend sur tout le pays et on ne parvient à y mettre fin qu'au moyen de concessions.

En Hongrie, éclatent de grandes mutineries et des mobilisations qui attaquent les troupes russes et assaillent les sièges du Parti Communiste. Les comités ouvriers se généralisent. L'insurrection termine dans un bain de sang. Les troupes russes répriment violemment la population et fusillent des dizaines de dirigeants et d'activistes.

En Argentine, la dictature militaire décrète la dissolution du PSRN, ce qui met son activité et sa presse dans l'illégalité. Face à cela, les membres du Comité Exécutif National cessent de militer alors que les trotskystes continuent à le faire, en tant que POR dans leurs matériaux internes et comme *Socialismo Revolucionario Trotskista* (Socialisme révolutionnaire trotskyste) dans les matériaux publics. Ils commencent à publier un nouveau journal : *Unidad Obrera* (Unité Ouvrière).

En Argentine, alors que la dictature maintient plus de 30.000 prisonniers politiques, a lieu la plus grande et la plus importante grève ouvrière contre le gouvernement. Plus de 180.000 métallos, le secteur le plus important du pays, s'affrontent au patronat et au gouvernement. Après quarante jours de grève, une violente répression réussit à écraser celle-ci, ce qui met fin à la possibilité qu'une nouvelle direction, issue de la résistance, dirige non seulement le principal secteur du pays, mais l'ensemble du mouvement ouvrier.

Les trotskystes, dirigés par Nahuel Moreno, participent à la direction de la

grève du fait de leur poids dans les usines. Moreno, qui n'est pas métallo, participe au Comité National de Grève. La répression et la défaite de la grève ont des conséquences graves pour le parti. Un nombre important de ses ouvriers sont licenciés. Beaucoup sont emprisonnés.

Moreno écrit *Et après Perón, quoi ?* Il y affirme que la tâche fondamentale en Argentine est de réorganiser le mouvement ouvrier pour arracher les syndicats et la CGT des mains des agents de la dictature.

1957

La Première Conférence du *Trotskismo Ortodoxo Latino-Americano* (TOLA - Trotskysme Orthodoxe Latino-Américain), qui a lieu à Lima (Pérou), décide de créer un *Secretariado Latino-Americano del Trotskismo Ortodoxo* (SLATO - Secrétariat Latino-Américain du Trotskysme Orthodoxe) dont Moreno sera le secrétaire général.

Le Secrétariat International organise le Cinquième Congrès Mondial de la IV^{ème} Internationale.

Des conversations commencent entre le Secrétariat International (pabliste) et le SWP (du Comité International) pour réunifier la IV^{ème} Internationale. Moreno s'y oppose.

En Argentine, le POR construit, avec un important secteur de l'activisme ouvrier péroniste, le *Movimiento de Agrupaciones Obreras* (MAO - Mouvement de Groupements Ouvriers) qui publie le journal *Palabra Obrera* (Parole Ouvrière). Il s'agit d'un Front Unique Révolutionnaire (FUR) qui milite à l'intérieur du mouvement péroniste avec la tactique de *l'entrisme*.

Le POR et deux intellectuels (Milcides Peña et Luis Franco) commencent à publier une revue théorique-politique, *Estrategia para la liberación nacional y social de Latinoamérica* (Stratégie pour la libération nationale et sociale de l'Amérique Latine), dont Nahuel Moreno deviendra le directeur.

A La Plata (Argentine), un étudiant péruvien, appelé Hugo Blanco, commence à militer dans *Palabra Obrera*. Il deviendra plus tard, d'après Moreno, « le plus grand dirigeant trotskyste de masses après Trotsky ».

Moreno écrit

Le cadre historique de la Révolution Hongroise

Qui a su combattre la Révolution de Libération avant le 16 septembre 1955 ?

Commentaires autour de certaines thèses du marxisme sur les mouvements nationaux.

1958

Moreno participe, en représentation du SLATO, à la Conférence du *Comité International*, qui se réunit au mois de juin dans la ville de Leeds (Angleterre). Lors de cette conférence, il mène une rude discussion avec les délégués du SWP des Etats-Unis autour de la nécessité de s'opposer au *pablisme* et de le vaincre.

Hugo Blanco revient au Pérou et va travailler dans une usine à Lima. Après avoir participé à une violente manifestation contre la visite de Richard Nixon, la police ordonne sa recherche et sa capture. Pour le protéger de la répression, le *Partido Obrero Revolucionario* (POR - Parti Ouvrier Révolutionnaire) péruvien l'envoie au Cuzco où il y avait un important essor des luttes populaires.

Au Cuzco, il travaille comme vendeur de journaux et rapidement il organise le Syndicat Unique de Vendeurs de Journaux et, en tant que représentant de ce syndicat, il entre dans la *Federación de Trabajadores del Cuzco* (FTC - Fédération de Travailleurs du Cuzco). Dans la FTC, Hugo Blanco se rapproche du secteur le plus combatif, les paysans, et entame un travail dans ce secteur.

Moreno écrit *Thèses de Leeds* et *La structure économique argentine*.

1959

A Cuba, le 1er janvier, le dictateur Fulgencio Batista, harcelé par la guérilla et par les masses, s'enfuit du pays. Le 8 janvier, Fidel Castro entre à La Havane. Ainsi triomphe la première révolution socialiste du continent.

Le triomphe de la Révolution cubaine crée une vague d'enthousiasme dans tout le continent. Des milliers de jeunes, de différents pays, prennent pour référence les révolutionnaires cubains et sont disposés à suivre leur exemple.

La Révolution cubaine provoque une importante discussion au sein de la IV^{ème} Internationale. Pablo soutient dès

le début le Mouvement du 26 juillet, dirigé par Fidel. Le reste a une attitude plus réticente.

Nahuel Moreno a au début une position erronée. Il compare le triomphe de Fidel avec « la Révolution de Libération Argentine » (le putsch militaire contre Perón). Dix mois après la prise du pouvoir par la guérilla, *Palabra Obrera* écrit : « *Fidel Castro continue à être un homme de confiance des yankees.* » Au mois de novembre, Moreno commence à changer de position en reconnaissant que la Révolution cubaine fait partie de la lutte anti-impérialiste.

1960

Avec le temps, le mouvement trotskyste se rapproche à une position commune concernant Cuba. Le Sixième Congrès Mondial du Secrétariat International définit Cuba comme un *Etat ouvrier* et le SWP des Etats-Unis fait de même.

Dans le SLATO, Moreno propose une résolution qui dit que « *la défense active de la Révolution cubaine sera une tâche importante de nos sections.* »

Au Cuzco (Pérou), Hugo Blanco est arrêté, accusé d'avoir attaqué une patrouille policière lors d'une mobilisation. Les paysans se mobilisent pour sa défense, et la FTC menace d'une grève générale pour obtenir sa liberté. Le gouvernement recule et le libère. En sortant de prison, Hugo Blanco va travailler la terre sur une parcelle qu'il loue.

Avec les paysans de sa région, il organise la première grève paysanne, qui devient l'avant-garde dans la prise de terres. A partir de cette expérience, le POR péruvien, sous l'orientation de Moreno, lance un appel à former un Front Unique Révolutionnaire.

Moreno écrit *Cuba, politique et lutte de classes.*

1961

Une réunion du SLATO, à Buenos Aires, approuve une résolution qui affirme qu'à Cuba, il y a un gouvernement ouvrier et paysan et un Etat ouvrier en transition.

Dans cette réunion, on discute aussi du Pérou, où les mobilisations paysannes ne cessent d'augmenter, et on décide que : « *Les masses paysannes*

sont l'avant-garde de la révolution et l'occupation des terres est son moteur... Le mot d'ordre de Parti Unique de la Révolution est à l'ordre du jour pour l'action. »

Les délégués péruviens, présents à la réunion du SLATO, retournent dans leur pays avec une longue lettre de Moreno à Hugo Blanco.

Dans les mois qui suivent, alors que les luttes paysannes croissent, et étant donné le rôle de direction joué par Hugo Blanco, le POR argentin envoie plusieurs dirigeants et militants pour aider le POR péruvien. Le quartier général du SLATO s'installe à Lima. Le cri « *Otac allpa otac huañuy!* » (la terre ou la mort) parcourt les vallées andines. Quand Hugo Blanco était arrivé au pays, il n'y avait que six syndicats paysans. A la fin de sa campagne, il y en aura cent quarante-huit.

Pour soutenir et développer le processus révolutionnaire péruvien, le POR argentin essaye d'établir une liaison directe avec la direction cubaine. Nahuel Moreno s'entretient à Punta del Este (Uruguay) avec Che Guevara, mais ce dernier n'est pas très réceptif. Moreno voyage ensuite au Pérou.

Il y découvre un mouvement révolutionnaire galvanisé par le triomphe de la Révolution cubaine, mais il remarque aussi une profonde déviation putschiste encouragée par la politique de Fidel, et particulièrement par Che Guevara, qui proposait de créer des foyers de guérilleros à tout moment et en tout lieu, sans prendre en considération la lutte des masses.

Le POR péruvien, avec l'appui et l'encouragement des cadres argentins qui étaient venus l'aider, élabore un plan pour attaquer la caserne de Gamarra (le *Moncada* péruvien). Pour cela, ils essayent d'obtenir mille fusils et décident d'attaquer une agence bancaire.

Moreno écrit *Cuba agite l'Amérique et Cuba, avant-garde de la révolution.*

1962

Moreno essaye de freiner la déviation putschiste. Dans une lettre adressée à Daniel Pereyra (un des cadres du POR argentin), il explique : « *Ils croient que le problème insurrectionnel est un simple problème technique... Nous sommes contre l'organisation de groupes de*

guérilleros au Pérou. Nous croyons qu'il faut développer, en opposition aux groupes partisans, les milices armées des paysans... Lutte et organisation armée pour défendre la prise de terres par la paysannerie, Oui! Comme un objectif en soi, Non! ».

Dans sa dernière tentative pour sauver le parti péruvien de sa déviation guérillériste, Moreno décide de se déplacer de façon définitive au Pérou. Au mois d'avril, le SLATO se réunit à nouveau avec la présence de Moreno. Une dure discussion a lieu mais on n'arrive pas à résoudre le problème. Quelques jours plus tard, un commando de neuf militants du FIR mène à bien l'assaut spectaculaire de la succursale de Miraflores de la Banque de Crédit. 100.000 dollars (une immense fortune pour l'époque) sont volés. Les journaux parlent de « *l'assaut du siècle.* »

Un des assaillants est identifié et, peu de temps après, commence la persécution du FIR. On décide de transférer ceux qui avaient participé à l'expropriation au Cuzco. Moreno se charge de préparer la fuite et, par la suite, il voyage en Bolivie pour organiser le soutien à Hugo Blanco à partir de ce pays.

Les expropriateurs arrivent au Cuzco, cachés dans un camion, mais vers la fin du trajet, ils sont arrêtés par une patrouille de police. Après un échange de feu intense, ils sont tous faits prisonniers. Daniel Pereira, que la presse appelait « le Che Pereira », est brutalement torturé. En peu de jours, la répression parvient à détruire le FIR, en laissant ainsi Hugo Blanco complètement isolé dans les campagnes.

Nahuel Moreno est arrêté en Bolivie, avec une demande d'extradition du gouvernement péruvien qui l'accuse d'être le « cerveau » de l'assaut à la banque de Miraflores. Les organisations ouvrières de ce pays exigent sa libération et l'obtiennent après un mois.

Entre-temps, Hugo Blanco, malgré être séparé de son parti et du SLATO juste au moment où grandit la lutte paysanne, est élu Secrétaire Général de la Fédération Provinciale des Paysans de La Convención et de Lares (le centre de la révolution agraire).

Après avoir détruit le FIR à Lima et au Cuzco, la répression commence à agir



à la campagne. Hugo Blanco est donc obligé, avec un groupe de paysans, d'organiser une guérilla pour se défendre.

Moreno revient clandestinement dans son pays et y trouve une déviation putschiste au sein du POR argentin qui a décidé, en son absence, d'entreprendre la lutte armée. La tâche centrale des militants est l'instruction militaire, et il est décidé qu'un important groupe de cadres, dirigés par Angel Bengoechea, voyagent à Cuba pour recevoir un entraînement guérillero.

Après une longue discussion, Moreno réussit à renverser la situation. Lors d'une séance plénière de *Palabra Obrera*, on décide que la tâche principale du parti est le soutien à l'insurrection paysanne péruvienne. De même, on décide de réduire (à cinq camarades) le contingent qui voyagera à Cuba et les objectifs du voyage sont modifiés. La tâche centrale est de demander de l'aide matérielle à la direction cubaine pour empêcher qu'Hugo Blanco soit encerclé par la répression.

Un mois après son arrivée à Buenos Aires, Moreno est arrêté à nouveau et mis à disposition du Pouvoir Exécutif National. L'accusation est toujours la même : responsable de l'assaut aux banques au Pérou. Il ne sera mis en liberté que six mois plus tard.

Moreno écrit *La révolution latino-américaine*.

1963

Au mois de juin, a lieu le Congrès de réunification de la IV^{ème} Internationale. La plupart des courants trotskystes, du Secrétariat International et du Comité International, qui reconnaissent qu'à Cuba un nouvel Etat ouvrier a vu le jour, s'unifient pour donner naissance au *Secrétariat Unifié* (SU) de la IV^{ème} Internationale. Le courant dirigé par Gerry Healy et celui de Pierre Lambert restent à l'écart de la IV^{ème} Internationale réunifiée.

Le POR argentin, dirigé par Nahuel Moreno, bien qu'appartenant aux courants qui jugent que Cuba est un Etat ouvrier, n'entre pas dans le SU à cause de ses différences politiques et méthodologiques avec le pablisme, ainsi qu'avec le SWP américain qui avait dissout de façon bureaucratique le

Comité International sans faire un bilan quelconque, ni du pablisme ni du propre Comité International.

A Cuba, les cinq militants du POR argentin ne respectent pas l'accord. Ils font un dur entraînement de guérilla où ils se font remarquer, ce qui leur vaudra d'être décorés par la direction cubaine. Le Che Guevara convainc Angel Bengoechea et le reste du groupe de l'idée de construire un foyer guérillero dans la province de Tucuman (Argentine).

Au Pérou, la guérilla de Hugo Blanco parcourt les vallées, en promouvant la réforme agraire, jusqu'au 15 mai quand, après deux affrontements avec la police, Hugo Blanco est fait prisonnier. Plus tard, il sera jugé et condamné à mort.

L'emprisonnement de Hugo Blanco donne naissance à une grande campagne internationale pour sauver sa vie. D'importantes personnalités de la politique et de la culture partout dans le monde prennent sa défense. La campagne est victorieuse. Les autorités péruviennes échangent la peine de mort contre une peine de 25 ans de prison.

Le groupe dirigé par Angel Bengoechea rompt avec le POR, peu de temps après son retour de Cuba.

Nahuel Moreno s'entretient avec Mario Roberto Santucho, dirigeant du *Frente Revolucionario Indoamericanista Popular* (FRIP - Front Révolutionnaire Indo-américainiste Populaire). Ils décident d'entamer un travail en commun à Tucuman avec les travailleurs de l'industrie du sucre.

Moreno écrit *Le Pérou : deux stratégies et L'Argentine, un pays en crise*.

1964

Face au fait accompli de la réunification de la IV^{ème} Internationale, et pour ne pas rester isolé, le POR argentin adhère au Secrétariat Unifié, malgré ses différences.

Angel Bengoechea et quatre autres militants de son groupe meurent dans une explosion accidentelle d'un dépôt d'explosifs. Nahuel Moreno et plusieurs dirigeants sont abordés par la recherche policière. Le journal *Palabra Obrera* rend hommage aux ex-camarades morts et ajoute à la fin : « *Nous continuons à croire que notre obligation est*

de continuer à dire la vérité, devant les vivants et les morts, au-delà de l'héroïsme, l'audace et le courage de ces derniers : le terrorisme et les guérillas isolées du mouvement de masses et sans une politique correcte, ne servent absolument à rien. »

Palabra Obrera met fin à l'entrisme dans le péronisme.

Un Front Unique Révolutionnaire est créé par *Palabra Obrera* et le FRIP, au moyen de la construction d'un Comité Paritario (*Comité Paritaire*) tendant à l'unification.

Moreno écrit *Deux méthodes face à la révolution latino-américaine*.

1965

Fusion entre *Palabra Obrera* et le FRIP qui forment un Comité Central de 21 membres (14 pour *Palabra Obrera* et 7 pour le FRIP). Le nouveau parti est appelé *Partido Revolucionario de los Trabajadores* (PRT -Parti Révolutionnaire des Travailleurs).

En Suisse, se réunit le Huitième Congrès Mondial de la IV^{ème} Internationale (le deuxième depuis la réunification). Des délégués de 20 pays y participent.

Lors des élections en Argentine, un militant du PRT, Leandro Fote, dirigeant des travailleurs de l'industrie du sucre, est élu député provincial en Tucumán. C'est le premier député trotskyste dans le pays.

Moreno écrit *Bases pour l'interprétation scientifique de l'histoire argentine*.

1966

En Argentine, les militaires prennent le pouvoir par un coup d'Etat. La nouvelle dictature est dirigée par le Général Juan Carlos Onganía.

Moreno écrit *La situation latino-américaine*, ainsi que le livre *La lutte vient de commencer*.

1967

Les pressions de la tactique de guérilla et du foyer de combat, provenant de la direction castriste, provoquent le schisme du PRT argentin. Un secteur, dirigé par Moreno, soutient que la lutte armée doit être subordonnée à la lutte de classes, et que le parti doit être de plus en plus lié à la classe ouvrière. L'autre secteur, dirigé par Santucho, défend d'entreprendre la lutte armée,

indépendamment du niveau de la lutte de classes, et juge pour cela nécessaire la militarisation du parti.

La rupture du parti argentin donne naissance au PRT (La Verdad) dirigé par Moreno et au PRT (El Combatiente) dirigé par Santucho - selon le nom de leurs journaux respectifs. Au cours des années suivantes, le PRT (La Verdad) devient le *Partido Socialista de los Trabajadores* (PST - Parti Socialiste des Travailleurs), et le PRT (El Combatiente) construit le *Ejército Revolucionario del Pueblo* (ERP - Armée Révolutionnaire du Peuple).

Moreno écrit *Les révolutions chinoise et indochinoise et L'Amérique Latine et la OLAS*.

1968

En France, une puissante mobilisation des étudiants, qui s'étend aux travailleurs, déstabilise le gouvernement et devient une référence internationale pour la jeunesse (le « Mai français »).

Dans le Comité Exécutif International de la IV^{ème} Internationale commence le débat pour et contre la tactique de la guérilla.

1969

En Argentine, une semi-insurrection ouvrière et populaire dans l'importante ville de Cordoba, le *Cordobazo*, ouvre une étape pré-révolutionnaire.

En France, a lieu le Neuvième Congrès de la IV^{ème} Internationale, avec des délégués et des observateurs de 30 pays. Hugo Blanco, qui était emprisonné depuis sept ans au Pérou, est nommé à la présidence honoraire du Congrès.

Nahuel Moreno participe comme délégué au Neuvième Congrès Mondial (avec Ernesto González).

Une fois de plus, le parti dirigé par Nahuel Moreno, le PRT (La Verdad), n'est pas reconnu comme section officielle. C'est le PRT-ERP qui est reconnu du fait de ses positions en faveur de la guérilla. Peu de temps après, le PRT-ERP rompt avec la IV^{ème} Internationale.

A la suite du procès concernant les assauts aux banques, Nahuel Moreno est emprisonné pendant plusieurs mois au Pérou.

Moreno écrit *Après le cordobazo et, en prison, Morale bolchevique ou spon-tanéiste*.

1970

Au Chili, le 4 septembre, le Front Populaire, dirigé par le socialiste Salvador Allende, gagne les élections présidentielles.

Moreno écrit *Logique marxiste et sciences modernes*.

1972

Moreno adopte une position qui sera très polémique au sein de la gauche argentine : la nécessité d'utiliser les marges légales conquises à partir du cordobazo. Le PRT (La Verdad) ouvre des locaux semi-légaux sous la dictature militaire, et arrive à un accord avec un secteur du socialisme pour légaliser un nouveau parti et prendre part aux élections. Il s'appelle le *Partido Socialista de los Trabajadores* (PST - Parti Socialiste des Travailleurs).

Au Chili, un groupe d'exilés brésiliens, dont Tulio Quintiliano (ex-militant d'une organisation de guérilla, le Partido Comunista Brasileiro Revolucionario - PCBR - Parti communiste brésilien révolutionnaire); Sezé et Jorge Pinheiro, (ex-militants d'une autre organisation de guérilla, le Movimento Nacionalista Revolucionário - MNR - Mouvement nationaliste révolutionnaire), Enio Buchioni (ex-militant de Ação Popular - AP - Action populaire) et Waldo Mermelstein, entre en contact avec la IV^{ème} Internationale par l'intermédiaire de Hugo Blanco (qui était au Chili) et forme le groupe *Punto de Partida* (Point de départ).

Moreno écrit *L'Argentine et la Bolivie : un bilan* (co-auteur)

Une campagne électorale révolutionnaire

Lora renie le trotskysme.

1973

Au Chili, un putsch militaire, dirigé par Auguste Pinochet, écrase le gouvernement de Salvador Allende et déchaîne une répression violente contre les organisations de gauche et contre l'activisme ouvrier et populaire.

Le groupe d'exilés brésiliens *Punto de Partida* souffre les conséquences du coup d'Etat. Túlio Quintiliano est assas-

siné. Enio est emprisonné au Stade National mais il parvient à obtenir l'asile politique en France. Zezé, Jorge et Waldo s'enfuient vers l'Argentine où ils entrent au PST dirigé par Moreno et, dans le but de retourner au Brésil, fondent la *Liga Operária* (*Ligue Ouvrière*) et commencent à publier le journal *Independência Operária* (Indépendance Ouvrière).

Alors que la vaste majorité de la gauche argentine ne participe pas aux élections, le PST mène une campagne électorale avec succès. Le parti multiplie plusieurs fois son nombre de militants (il dépasse les mille) et devient un des plus grands partis trotskystes du monde.

Au mois de mars, se crée la *Tendencia Leninista Trotskista* (TLT - Tendance Léniniste Trotskyste) autour du document *L'Argentine et la Bolivie : un bilan*, dirigée par le PST argentin et le SWP des Etats-Unis. En août, la TLT devient la *Fracción Leninista Trotskista* (FLT - Fraction Léniniste Trotskyste).

Le vieux dirigeant des ouvriers du bois, Mateo Fossa, entre au PST argentin.

Moreno écrit *Un document scandaleux* (plus connu comme le *Morenazo*), en polémique avec Ernest Mandel.

1974

En Argentine, surgit, du fond des entrailles du gouvernement péroniste, la AAA (Alliance Anticommuniste Argentine) qui élabore des listes de militants de gauche et populaires, dont on exige d'abandonner le pays. Ceux qui n'accomplissent pas l'ordre sont sommairement exécutés. Nahuel Moreno est à la tête d'une des premières listes.

L'assassinat de militants du PST argentin commence. Le premier est Fernández *El Indio* (l'Indien), un ouvrier métallo.

Les sièges du PST sont mitraillés et attaqués avec des bombes. Dans une de ces attaques, un commando fasciste assassine trois ouvriers du parti. La direction du PST exige publiquement au gouvernement qu'il mette des armes lourdes à disposition du PST pour défendre ses sièges. Le gouvernement ne répond pas. Dans une importante manifestation lors des funérailles des trois militants morts, Nahuel Moreno appelle



publiquement la gauche à former des groupes communs d'autodéfense pour protéger les sièges des différents partis de gauche. La gauche ne répond pas. La direction du PST donne l'ordre à ses militants de défendre leurs sièges. Plusieurs centaines de militants et militantes commencent à faire un entraînement militaire et se mettent à défendre les sièges avec des armes.

Le groupe d'exilés brésiliens en Argentine commence son retour au Brésil, où ils continuent à construire la *Liga Operária* et à publier le journal *Independência Operária*.

1975

La Grève Générale contre le gouvernement d'Isabel Perón fait chuter ses deux ministres les plus importants : Rodrigo et López Rega.

Les attaques contre le PST se multiplient. Le local central est mitraillé à nouveau. Dans la ville de La Plata, huit militants (la moitié d'entre eux appartenant à la direction régionale) sont assassinés. A partir de ce moment, la direction du PST décide de fermer les locaux et de faire basculer toute son activité militante dans la clandestinité.

Moreno visite le Portugal et y entre en contact direct avec la révolution. Il écrit la brochure *Révolution et contre-révolution au Portugal*.

1976

Putsch militaire en Argentine. Des milliers d'activistes ouvriers et populaires sont emprisonnés, torturés et assassinés. Le kidnapping et la disparition deviennent une routine.

Plus de cent militants du PST sont assassinés.

Moreno abandonne clandestinement l'Argentine en direction de Bogota (Colombie), où il s'installe et fonde la *Tendencia Bolchevique* (TB - Tendance Bolchevique) qui deviendra peu après la *Fracción Bolchevique* (FB - Fraction Bolchevique).

Moreno gagne le *Bloque Socialista* (Bloc Socialiste) de la Colombie pour la IV^{ème} Internationale et la Tendance Bolchevique. Il deviendra le *Partido Socialista de los Trabajadores* (PST - Parti Socialiste des Travailleurs).

Dans cette nouvelle situation, Moreno et un groupe de cadres argentins, en-

semble avec la direction du PST colombien, promeuvent la construction d'organisations révolutionnaires au Panama, au Costa Rica, au Nicaragua, en Bolivie, au Venezuela, au Mexique, en Suède, à El Salvador, en Espagne, au Portugal, aux Etats-Unis, au Brésil, au Pérou...

1977

Au Nicaragua, la lutte contre le dictateur Somoza se généralise. Le *Frente Sandinista de Liberación Nacional* (FSLN - Front Sandiniste de Libération Nationale) commence à être vu avec sympathie par de larges secteurs de la population nicaraguayenne.

La Fraction Bolchevique (FB) lance la consigne *Victoire au FSLN!*. Le SWP critique la FB pour cette politique et attaque durement le FSLN. Mandel ne se prononce pas.

Au Brésil, le petit noyau de la *Liga Obrera*, en tant que partie de la Fraction Bolchevique dirigée par Moreno, s'implante dans la réalité nationale. Après trois ans d'activité, la Ligue compte déjà 300 militants.

Moreno voyage en Europe. Il visite à nouveau le Portugal et a une participation décisive dans les discussions sur la construction de la section de la Fraction Bolchevique dans ce pays.

En Espagne, Moreno suit de près les premiers pas de la formation du *Partido Socialista de los Trabajadores* (PST - Parti Socialiste des Travailleurs). En s'appuyant sur cette expérience, il écrit *Avec les Cortes contre la Monarchie* où il développe un sujet polémique, à savoir que les révolutionnaires doivent défendre comme un thème central de leur programme et de leur politique le mot d'ordre *Contre la monarchie, en défense de la République*.

Moreno écrit *Angola : la révolution noire en marche*.

1978

Au Nicaragua, l'insurrection populaire se généralise et plusieurs villes sont prises par la population.

Au Brésil, le mouvement *Convergencia Socialista* (CS - Convergence Socialiste), promu par la Liga Operária (qui prend le nom de *Partido Socialista dos Trabalhadores* - PST - Parti Socialiste des Travailleurs), organise sa Première

Convention Nationale avec plus de 1200 personnes présentes. Moreno participe à cet événement.

Depuis son exil, Moreno accompagne la lutte héroïque du PST contre la dictature militaire en Argentine. Au Brésil, il se réunit plusieurs fois clandestinement avec la direction argentine, jusqu'à ce qu'il soit fait prisonnier (après avoir participé à la convention de *Convergencia Socialista*) avec plus de vingt militants brésiliens, quand il se préparait à faire une réunion avec le Comité Central du PST argentin.

Une campagne internationale, à laquelle adhèrent des personnalités du monde entier, empêche que la dictature brésilienne l'envoie en Argentine où il serait probablement emprisonné ou porté « disparu ». Le gouvernement brésilien le déporte en Colombie et l'entrée au Brésil lui est interdite.

Avant d'être emprisonné, Moreno recommande aux trotskystes brésiliens d'appeler les syndicalistes et les travailleurs à construire un Parti des Travailleurs (PT).

Moreno écrit *La dictature révolutionnaire du prolétariat*.

1979

Au Pérou, se constitue le *Frente Obrero Campesino Estudiantil y Popular* (FOCEP - Front ouvrier paysan étudiant et populaire), dont la figure la plus importante est Hugo Blanco. Dans les élections, il obtient 11% des voix, malgré la fraude. Le trotskysme se fait bien remarquer. Hugo Blanco (qui adhère aux positions du SWP des Etats-Unis) est élu député, de même que Ricardo Napurí (en ce moment lambertiste) et Enrique Fernández (de la Fraction Bolchevique).

Au Brésil, les militants de CS suivent le conseil de Moreno et appellent à construire un PT. Dans le Neuvième Congrès des Métallos de l'Etat de São Paulo, José Maria d'Almeida, un ouvrier métallo de *Convergencia Socialista*, propose de voter un manifeste qui appelle « tous les travailleurs brésiliens à s'unir dans la construction de leur parti, le Parti des Travailleurs ». La motion est approuvée. Ainsi commençait la construction d'un des plus grands partis ouvriers du monde.

En Colombie, le *Partido Socialista de los Trabajadores* (PST - Parti Socialiste des Travailleurs), orienté par Moreno, appelle publiquement à former la brigade de volontaires Simón Bolívar pour s'unir au FSLN dans la lutte armée contre Somoza.

Plus de mille personnes (la plupart des Colombiens mais aussi des travailleurs du Costa Rica et du Panama, des Equatoriens, des Boliviens, des Argentins et des Chiliens) répondent à l'appel du PST colombien, dont plus de 100 vont au Nicaragua et s'intègrent à la lutte armée (trois d'entre eux meurent au combat et plusieurs sont blessés).

Après 45 jours de grève générale, Somoza et les commandants de la Guardia Civil s'enfuient du pays. Les troupes du FSLN entrent triomphalement à Managua.

Une partie de la Brigade Simon Bolívar entre à Managua avec la colonne sud du sandinisme, et une autre partie prend et libère la ville de Bluefields (le principal port sur l'Océan Atlantique).

Les sandinistes imposent un Gouvernement de Reconstruction Nationale (GRN), formé par le sandinisme et certains secteurs de la bourgeoisie d'opposition.

Selon les conseils de Moreno, après la chute de Somoza, la Brigade Simon Bolívar se consacre à organiser la classe ouvrière en construisant des syndicats. L'intervention a tellement de succès que la centrale syndicale sandiniste, une fois fondée, sera constituée à 70% par des syndicats formés par la Brigade.

Une marche de plus de 3000 Nicaraguayens accompagne les brigadistes qui demandent que le gouvernement les reconnaisse comme citoyens nicaraguayens.

Les sandinistes arrêtent les brigadistes et les expulsent du pays en les extradant à la police du Panama, qui les met en prison, les frappe et les torture.

La Fraction Bolchevique exige du Secrétariat Unifié de condamner la répression sur la Brigade Simon Bolívar. Le SU ne bouge pas.

Le Secrétariat Unifié envoie plusieurs de ses plus importants dirigeants au Nicaragua pour s'entretenir avec les sandinistes et remettre à ces derniers

une lettre dans laquelle il condamne la Brigade Simon Bolívar.

Le Comité Central de l'Organisation Communiste Internationaliste (OCI) française, ainsi que d'autres courants trotskystes, se solidarisent avec la Fraction Bolchevique et avec la Brigade Simon Bolívar.

La Fraction Bolchevique, dirigée par Moreno, rompt avec le SU.

La *Fraction Bolchevique*, le *Comité pour la reconstruction de la Quatrième Internationale* (CORQI - l'organisation dirigée par Lambert) et la *Tendance Léniniste Trotskyste* (TLT - une Fraction du SU) constituent le *Comité Paritaire* qui a pour but de tester la possibilité d'unifier ces trois courants dans une organisation internationale commune et faire ainsi un saut dans la reconstruction de la IV^{ème} Internationale.

1980

Le Comité Paritaire se définit pour l'unification des trois courants. Moreno est la personne chargée d'élaborer le programme de la nouvelle organisation internationale. C'est dans ce cadre que la Fraction Bolchevique tient une Conférence à Madrid où elle décide sa dissolution.

A Paris, a lieu le congrès de fondation de la nouvelle organisation internationale la *Quatrième Internationale - Comité International* (QI-CI).

Moreno écrit *Thèses pour l'actualisation du Programme de Transition*.

1981

En France, le Front Populaire, dirigé par François Mitterrand, remporte les élections.

Le *Partido dos Trabalhadores* (PT - Parti des Travailleurs) est fondé au Brésil.

En Espagne, Moreno mène une polémique dure avec la direction du *Partido Socialista de los Trabajadores* (PST - Parti Socialiste des Travailleurs), au cours de laquelle il alerte contre l'énorme erreur de considérer le nouveau régime comme « démocratico-bourgeois » et signale l'impérieuse nécessité de réorienter le combat contre la monarchie.

L'OCI française, principale organisation de l'ex-CORQI, capitula face au gouvernement de Mitterrand.

Au sein de la QI-CI, commence une discussion dure autour de la politique que doivent mener les révolutionnaires en France. Elle est brutalement interrompue par Lambert, qui expulse ceux qui critiquent son parti.

La QI-CI explose. L'ex-CORQI se regroupe, de même que l'ex-FB dont se rapprochent les deux dirigeants publiquement connus les plus importants du lambertisme, Ricardo Napurí, du Pérou, et Alberto Franceschi, du Venezuela.

Moreno écrit :
Considérations générales sur la révolution latino-américaine
Complément au projet de résolution sur la Pologne
Le gouvernement de Mitterrand. Ses perspectives et notre politique
Amérique Centrale : six pays, une nation, une révolution.

1982

Moreno dirige la conférence de fondation de la *Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale* (LIT-QI) à Bogota (Colombie), à laquelle participent des délégués de 18 pays (la plupart de l'ex-FB). Ricardo Napurí et Alberto Franceschi y adhèrent avec un groupe important de militants.

Commence la Guerre des Malouines entre l'Argentine et l'Angleterre. Moreno défend une position très polémique dans la gauche argentine et mondiale. En suivant les recommandations de Trotsky, il appelle la classe ouvrière argentine à se placer, du point de vue militaire, du côté de la dictature assassine contre l'empire anglais « démocratique ».

Pendant la guerre, deux des prisonniers les plus anciens de la dictature qui sont par ailleurs d'importants dirigeants ouvriers du PST argentin (Matosas et Páez), se portent volontaires pour aller combattre les Anglais aux Îles Malouines.

L'Argentine est battue par les Anglais et la dictature est blessée à mort.

Moreno revient clandestinement en Argentine et se consacre pleinement à la construction d'un nouveau parti, le *Movimiento Al Socialismo* (MAS - Mouvement au Socialisme), formé à partir des militants du PST.

Moreno écrit :
Thèses de Fondation de la LIT



1982 : *la Révolution commence*
Pourquoi Fidel négocie-t-il en secret
avec Reagan?

Quelques réflexions sur la révolution
polonaise

La Trahison de l'OCI.

1983

Le MAS, dirigé directement par Moreno, se développe rapidement. Au bout de quelques mois d'existence, il ouvre près de 300 locaux, il gagne un important nombre de militants, et organise des meetings dans de grands stades sportifs avec des milliers de personnes. Le MAS devient rapidement la principale organisation de la gauche argentine.

1984

Moreno s'installe quelques mois en Espagne pour y aider le PST qui traverse une importante crise. L'orientation fondamentale que propose Moreno au parti espagnol est de s'orienter vers le mouvement ouvrier et ses luttes. Ce faisant, le PST intervient pleinement dans la grande grève des chantiers navals.

Au Brésil, *Convergencia Socialista* dirige une liste syndicale qui gagne les élections dans un des plus importants syndicats ouvriers du pays, celui des

métallos de Belo Horizonte et de Contagem.

Moreno écrit :

Les Révolutions du 20^{ème} siècle

Problèmes d'organisation

Projet de thèse sur la situation mondiale

Conversations avec Nahuel Moreno

Thèses sur le guérillisme

Notre expérience avec le lambertisme.

1985

Avec la fin de la dictature militaire, le nouveau gouvernement brésilien permet à Moreno de revenir dans ce pays. Après sept ans d'ostracisme, il y retourne et reprend contact avec les principales activités ouvrières de *Convergencia Socialista*. Il donne à ce parti une recommandation qui sera décisive pour sa construction : concentrer l'essentiel de son activité sur les luttes ouvrières et les oppositions syndicales.

Les listes dirigées par *Convergencia Socialista* gagnent les élections dans le syndicat des banques de Rio de Janeiro et dans celui des Métallos de São José dos Campos.

1986

Moreno voyage en l'Europe et s'entretient avec d'importants dirigeants du *Worker's Revolutionary Party* (WRP - Parti révolutionnaire des Travailleurs) de Grande-Bretagne. En Espagne, il

accompagne les mobilisations à l'occasion du référendum de l'OTAN, en prenant position contre le Gouvernement de Felipe González, ce qui est décisif pour orienter le PST dans la bataille des élections générales (où le parti obtient 84.000 voix) et des élections syndicales.

Moreno écrit *Concepts Politiques Elémentaires* et *Le Sandinisme et la Révolution*.

1987

Le 25 janvier, à 62 ans, Nahuel Moreno meurt de façon inattendue à Buenos Aires, à cause d'une insuffisance cardiaque. Plusieurs milliers de militants assistent à sa veillée, et la plupart des partis trotskystes du monde, tout comme les centrales syndicales d'Espagne, de Bolivie, du Brésil et de la Colombie, envoient des lettres de condoléances. Hugo Blanco écrit, comme adieu et en son hommage : « *Je reconnais en lui mon plus grand maître de marxisme et je l'ai toujours reconnu ainsi, bien que les avatars de la lutte révolutionnaire ont séparé nos chemins depuis bien des années. L'Amérique Latine a perdu un combattant infatigable et intelligent de la révolution.* »

Index

Les références (=>) à une année sont des renvois à la **Chronologie**

- AAA, 70
- Alfonsín, 24
- Alianza Revolucionaria de Izquierda, 33
- Alliance Révolutionnaire de Gauche, =>Alianza Revolucionaria de Izquierda
- Amérique Centrale, 32
- ARI, =>Alianza Revolucionaria de Izquierda
- Armée Révolutionnaire du Peuple, =>Ejercito Revolucionario del Pueblo
- Armée Rouge, 48
- Bergeron, 37, 52
- Biulleten Opozitsi (journal), =>1929
- BLA, =>Buró Latinoamericano
- Bloc Ouvrier, =>Bloque Obrero
- Bloc Socialiste, =>Bloque Socialista
- Bloque Obrero, =>1946
- Bloque Socialista, 51, =>1976
- Brigada Simón Bolívar, 3, 24, 29, 51, 72, =>1979
- Brigade Simon Bolivar, =>Brigada Simón Bolívar
- BSB, =>Brigada Simón Bolívar
- Bureau Latino-Américain, =>Buró Latinoamericano
- bureaucratiques, méthodes, 27, 34, 39
- bureaucratization, 57
- Buró Latino-Americano, =>1948
- Cambadélis, 37, 43
- castrisme, 3, 49
- Central Obrera Boliviana, 2, =>1952
- Centrale Ouvrière Bolivienne, =>Central Obrera Boliviana
- centralisme démocratique, 33, 50, 53
- CFDT, 37
- CGT
 - Argentine, =>1949
 - France, 37
- CGT-FO, 37
- CI, =>Comité International
- Cinquième République, 35
- CLA, =>Comité Latino-Americano
- COB, =>Central Obrera Boliviana
- colonies, 37
- Comité d'Organisation pour la Reconstruction de la Quatrième Internationale, 26, 52, =>1979
- Comité International, 21, 26, 50, =>1954
- Comité International de l'Opposition de Gauche Internationale, =>1930
- Comité Latino-Américain, =>Comité Latino-Americano
- Comité Latino-Americano, =>1954
- Comité Paritaire
 - FB - CORQI - TLT, =>1979
 - Palabra Obrera - FRIP, =>1964
 - QI-CI, 31, 52
- Comité Paritario
 - Palabra Obrera - FRIP (Pérou), 69
- Conférence d'Urgence, =>1940
- Convergence Socialiste, =>Convergência Socialista
- Convergência Socialista, 51, =>1978
- cordobazo, 70
- CORQI, =>Comité d'Organisation pour la Reconstruction de la Quatrième Internationale
- Correspondance Internationale (journal), 39
- CS, =>Convergência Socialista
- défensistes, 19
- Ejército Revolucionario del Pueblo, 22, 27, 51, =>1967
- El Combatiente (journal), =>1967
- émigrés, 8
- entrisme, 65
- époque réformiste, 11, 13
- époque révolutionnaire, 12
- ERP, =>Ejercito Revolucionario del Pueblo
- Estrategia (journal), =>1957
- étape, 12, 48
- Etats ouvriers, 19, 45
- eurocommunisme, 23
- expulsions, 41
- Faraldo, 4
- FB, =>Fracción Bolchevique
- Federación de Trabajadores del Cuzco, =>1958
- Federación Obrera de los Trabajadores de la Industria del Azúcar, =>1949
- Fédération de Travailleurs du Cuzco, =>Federación de Trabajadores del Cuzco
- Fédération Ouvrière des Travailleurs de l'Industrie du Sucre, =>Federación Obrera de los Trabajadores de la Industria del Azúcar
- Fidel Castro, 3
- Fidel Ortiz Saavedra, 4
- FLT, =>Fracción Leninista Trotskista
- FO, =>Force Ouvrière
- FOCEP, =>Frente Obrero Campesino Estudiantil y Popular
- fondation
 - LIT-QI, 45, =>1982
 - Première Internationale, 58
 - QI-CI, 31
 - Quatrième Internationale, 16, 57, =>1938
 - Quatrième Internationale - Comité International, =>1980
 - Troisième Internationale, 61, =>1919
- Force Ouvrière, 27, 37, 52
- FOTIA, =>Federación Obrera de los Trabajadores de la Industria del Azúcar
- Fracción Bolchevique, 25, 52, =>1976
- Fracción Leninista Trotskista, 23, 51, =>1973
- Fraction Bolchevique, =>Fracción Bolchevique
- Fraction Léniniste Trotskyste, =>Fracción Leninista Trotskista
- Franceschi, 54
- franquisme, 32
- Frente Obrero Campesino Estudiantil y Popular, =>1979
- Frente Proletario, =>1946
- Frente Proletario (journal), =>1953
- Frente Revolucionario Indoamericanista Popular, =>1963
- Frente Sandinista de Liberación Nacional, 2, 51, =>1977
- Frente Trabajadores al Poder - Pérou, 33
- FRIP, =>Frente Revolucionario Indoamericanista Popular
- Front Ouvrier Paysan Estudiantin et Populaire, =>Frente Obrero Campesino Estudiantil y Popular
- Front Populaire, 34, 38, 63, 72
- Front Proletarien, =>Frente Proletario
- Front Révolutionnaire Indo-Américaniste Populaire,



=>Frente Revolucionario Indoamericanista Popular
 Front Sandiniste de Libération Nationale, =>Frente Sandinista de Liberación Nacional
 Front Travailleurs au Pouvoir, =>Frente Trabajadores al Poder
 Front Unique Anti-Impérialiste, 32, 33
 Front Unique Révolutionnaire, 53, 58
 FSLN, =>Frente Sandinista de Liberación Nacional
 FTC, =>Federación de Trabajadores del Cuzco
 FTP, =>Frente Trabajadores al Poder
 Gobierno de Reconstrucción Nacional, 31, 51, =>1979
 GOM, =>Grupo Obrero Marxista
 Gouvernement de Reconstruction Nationale, =>Gobierno de Reconstrucción Nacional
 GRN, =>Gobierno de Reconstrucción Nacional
 Groupe Ouvrier Marxiste, =>Grupo Obrero Marxista
 Grupo Obrero Marxista, =>1944
 guérilla, 22
 Guevara, 3
 guévarisme, 22
 Hugo Blanco, 67, 71
 immigrés, 9, 58
 impressionnisme, 19
 Independência Operária (journal), =>1973
 Internationale, 4, 58
 Première, 9, 58
 Quatrième, 16, 47, 58
 Seconde, 14, 46, 58
 Syndicale, 8
 Troisième, 14, 46, 58
 internationalisme prolétarien, 8
 La Verdad (journal), =>1930, =>1967
 lambertisme, 3, 18, 25, 27, 30
 Liga Comunista Internacionalista, 23
 Liga Obrera Revolucionaria, =>1941
 Liga Operária, =>1973
 Ligue Communiste Internationaliste, =>Liga Comunista Internacionalista
 Ligue Communiste Révolutionnaire, 51
 Ligue des Communistes, 59
 Ligue Ouvrière, =>Liga Operária
 Ligue Ouvrière Révolutionnaire, =>Liga Obrera Revolucionaria
 Ligue Socialiste Ouvrière, =>Socialist Labour League
 LIT-QI, =>Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale
 LOR, =>Liga Obrera Revolucionaria
 Lutte Ouvrière, 26, 59
 Mai 68 - France, 22, 51
 MAO, =>Movimiento de Agrupaciones Obreras
 maoïsme, 22, 49
 marginalité, 1
 MAS, =>Movimiento Al Socialismo
 Mateo Fossa, 64, 70
 Mélusine, 42
 MFA, =>Movimento das Forças Armadas
 MNR, =>Movimiento Nacionalista Revolucionario
 morales, attaques, 27, 39, 41
 Morenazo, 18, 60, 70
 morénisme, 1
 Mouvement Au Socialisme, =>Movimiento Al Socialismo
 Mouvement de Groupements Ouvriers, =>Movimiento de Agrupaciones Obreras
 Mouvement de l'Armée, =>Movimento das Forças Armadas
 Armadas
 Mouvement Nationaliste Révolutionnaire, =>Movimiento Nacionalista Revolucionario
 Mouvement Populaire pour la Libération de l'Angola, =>Movimento Popular de Libertação de Angola
 Mouvement Pour un Parti des Travailleurs, 38
 Movimento das Forças Armadas, 23, 51
 Movimiento Al Socialismo, 22, =>1982
 Movimiento de Agrupaciones Obreras, =>1957
 Movimiento Nacionalista Revolucionario, 2, 20, 49, =>1951
 Movimento Popular de Libertação de Angola, 23
 MPLA, =>Movimento Popular de Libertação de Angola
 MPPT, =>Mouvement Pour un Parti des Travailleurs Napurí, 41, 54
 national-trotskyisme, 26, 27
 nazisme, 59
 Nin, 47, 56
 OCI, =>Organisation Communiste Internationaliste
 OCI-U, =>Organisation Communiste Internationaliste Unifiée
 Opposition de Gauche Internationale, =>1933
 Organisation Communiste Internationaliste, 27, 52, =>1979
 Organisation Communiste Internationaliste Unifiée, 54
 ouvriérisme, 18
 pablisme, 20, 26
 Palabra Obrera (journal), =>1957
 Pan y Libertad, 58
 Parti Communiste Internationaliste, 38
 Parti des Travailleurs, =>Partido dos Trabalhadores
 Parti des Travailleurs pour le Socialisme, =>Partido de los Trabajadores por el Socialismo
 Parti Ouvrier, =>Partido Obrero
 Parti Ouvrier de la Révolution Socialiste, =>Partido Obrero de la Revolución Socialista
 Parti Ouvrier Marxiste Révolutionnaire, =>Partido Obrero Marxista Revolucionario
 Parti Ouvrier Révolutionnaire, =>Partido Obrero Revolucionario
 Parti Ouvrier Socialiste Internationaliste, =>Partido Obrero Socialista Internacionalista
 Parti Révolutionnaire des Travailleurs, =>Partido Revolucionario de los Trabajadores
 Parti Révolutionnaire des Travailleurs - Royaume Uni, =>Worker's Revolutionary Party
 Parti Socialiste de la Révolution Nationale, =>Partido Socialista de la Revolución Nacional
 Parti Socialiste des Travailleurs, =>Partido Socialista de los Trabajadores
 Parti Socialiste des Travailleurs - Brésil, =>Partido Socialista dos Trabalhadores
 Parti Socialiste des Travailleurs - EE.UU., =>Socialist Worker's Party
 Partido de los Trabajadores por el Socialismo, 5
 Partido dos Trabalhadores, 3, =>1981
 Partido Laborista, 55
 Partido Obrero, 5
 Partido Obrero de la Revolución Socialista, =>1941
 Partido Obrero Marxista Revolucionario, 33
 Partido Obrero Revolucionario
 Argentine, =>1948
 Bolivie, 2, =>1946
 Bolivie (Combate), 51

Bolivie (Masas), 51
 Pérou, =>1958
 Partido Obrero Socialista Internacionalista, 33
 Partido Revolucionario de los Trabajadores, =>1965
 (El Combatiente), 22, =>1967
 (La Verdad), =>1967
 Pérou, 33
 Partido Socialista de la Revolución Nacional, =>1954
 Partido Socialista de los Trabajadores
 Argentine, 22, 39, =>1972
 Colombie, 28, 39, 51, =>1976
 Espagne, 32, 51, =>1977
 Pérou, 33
 Partido Socialista dos Trabalhadores, =>1978
 péronisme, 64
 Pérou, 33
 PO, =>Partido Obrero
 Point de départ, =>Punto de Partida
 Pologne, 33, 46
 POM-R, =>Partido Obrero Marxista Revolucionario
 POR, =>Partido Obrero Revolucionario
 POR-C, =>Partido Obrero Revolucionario-Combate
 POR-M, =>Partido Obrero Revolucionario-Masas
 PORS, =>Partido Obrero de la Revolución Socialista
 Posadas, 5, 27
 posadisme, 65
 POSI, =>Partido Obrero Socialista Revolucionario
 Programme de Transition, 58
 PRT, =>Partido Revolucionario de los Trabajadores
 PRT (El Combatiente), =>1967
 PRT (La Verdad), =>1967
 PSRN, =>Partido Socialista de la Revolución Nacional
 PST, =>Partido Socialista de los Trabajadores
 PST - Brésil, =>Partido Socialista dos Trabalhadores
 PT, =>Partido dos Trabalhadores
 PTS, =>Partido de los trabajadores por el Socialismo
 Pulacayo - thèses de, 64
 Punto de Partida, =>1972
 QI-CI, =>Quatrième Internationale - Comité International
 Quatrième Internationale - Comité International, 31, 52
 relations causales, inversion, 12
 Résistance péroniste, =>Resistencia Peronista
 Resistencia Peronista, =>1955
 réunification, 21, 51, 53
 révisionnisme, 18, 27, 38, 49, 51
 révolution
 antibureaucratique, 29
 anticapitaliste, 29
 bolivienne, 20, 50
 cubaine, 51
 de 1905, 46
 de février, 46, 48
 de février - un peu spéciale, 48
 d'octobre, 14, 48
 nicaraguayenne, 24, 28, 30
 permanente, 59
 portugaise, 23
 socialiste internationale, 57
 socialiste mondiale, 45
 Robelo, 29
 rupture
 FB-SU, 30
 QI-CI, 39
 Secretariado Latino-Americano del Trotskismo Ortodoxo,
 26, 50, =>1957
 Secrétariat International, =>1954
 Secrétariat Latino-Américain du Trotskismo Orthodoxe,
 =>Secretariado Latino-Americano del Trotskismo
 Ortodoxo
 Secrétariat Unifié, 18, 21, =>1963
 SI, =>Secrétariat International
 SLATO, =>Secretariado Latino-Americano del
 Trotskismo Ortodoxo
 SLL, =>Socialist Labour League
 Sneevliet, 47
 socialisme dans un seul pays, 9
 Socialisme Révolutionnaire Trotskyste, =>Socialismo
 Revolucionario Trotskista
 Socialismo Revolucionario Trotskista, =>1956
 Socialist Labour League, 26
 Socialist Worker's Party, 2, 3, 47, =>1939
 Solidarnosc, 33
 stalinisme, 15
 Streik, 41
 SU, =>Secrétariat Unifié
 SWP, =>Socialist Worker's Party
 syndicat, 7, 29, 37
 rouge, 32
 TB, =>Tendencia Bolchevique
 Tendance Bolchevique, =>Tendencia Bolchevique
 Tendance Léniniste Trotskyste, =>Tendencia Leninista
 Trotskista
 Tendencia Bolchevique, =>1976
 Tendencia Leninista Trotskista, =>1973
 Tendencia Leninista Trotskysta, 51
 théorie des camps, 35
 Thornett, 30
 TLT, =>Tendencia Leninista Trotskista
 TOLA, =>Trotskismo Ortodoxo Latino-Americano
 ton-ton macoutes, 24
 tribunal moral, 41
 Trotskismo Ortodoxo Latino-Americano, =>1957
 trotskysme, 1, 25, 59
 Trotskysme Orthodoxe Latino-Américain, =>Trotskismo
 Ortodoxo Latino-Americano
 União Nacional pela Independência Total de Angola, 23
 Unidad Obrera (journal), =>1956
 Union Nationale pour l'Indépendance Totale de l'Angola,
 =>União Nacional pela Independência Total de Angola
 UNITA, =>União Nacional pela Independência Total de
 Angola
 Vanguardia Revolutionaria, 55
 Villa Pobladora, 4, 64
 Violeta Chamorro, 29
 Worker's Revolutionary Party, 5, =>1986
 WRP, =>Worker's Revolutionary Party



Table des matières

Vingt ans depuis la mort de Nahuel Moreno	1
Le mouvement trotskyste : plusieurs décennies dans la marginalité	1
A la rencontre des masses.....	2
Le trotskysme ouvrier.....	3
Moreno et l'Internationale.....	4
Il y a, légitimement, un courant moréniste	5
I - La conception trotskyste de l'Internationale.....	7
Le parti mondial	7
II - Thèses internationales.....	11
Un siècle de lutte du prolétariat mondial : de grands triomphes et conquêtes ; crise de direction et décadence de l'humanité	11
L'époque réformiste, d'organisation des grands partis socialistes, et de crise de la Seconde Internationale	13
Le caractère exceptionnel de la Révolution d'Octobre et de la Troisième Internationale	14
Vingt années de défaites provoquées par le stalinisme	15
La fondation de la Quatrième Internationale.....	16
III - L'histoire de notre courant jusqu'à la fondation de la LIT-QI.....	18
« La lutte contre le révisionnisme dans le Secrétariat Unifié »	18
Prologue.....	18
Nos origines.....	18
La Quatrième Internationale dans l'après-guerre.....	18
La discussion sur les nouveaux Etats ouvriers	19
L'impressionnisme de Mandel.....	19
Le « pablisme »	20
La trahison à la révolution bolivienne de 1952	20
Le Comité International.....	21
La réunification de 1963.....	21
La déviation guérillériste de Mandel.....	22
La capitulation face à l'avant-garde juvénile ultra-gauchiste	22
Notre rupture avec le SWP américain	23
Mandel capitule à l'eurocommunisme	23
La révolution nicaraguayenne divise le SU.....	24
Notre expérience avec le lambertisme.....	25
Introduction	25
La conception trotskyste de l'Internationale	26
Le « national-trotskysme »	26
Notre courant.....	26
La crise du national-trotskysme.....	27
Ce qui est déterminant : la lutte de classes mondiale	27
I. La révolution nicaraguayenne frappe le trotskysme.....	28
L'expulsion de la Brigade Simon Bolivar.....	29
La rupture avec le SU.....	30
Le lambertisme et la révolution nicaraguayenne.....	30
II. La formation de la Quatrième Internationale - Comité International (QI-CI)	31
Le programme de la QI-CI	31
Corriger de graves déviations.....	32
La QI-CI commence à se développer	32
Le centralisme démocratique.....	33
III. Le révisionnisme programmatique et politique de Lambert.....	34
Caractérisations opposées.....	35
La théorie des « camps »	35
Pronostics opposés, politiques opposées	36
La politique syndicale de Lambert	37
Le capitulation à l'impérialisme.....	37
La capitulation sur tous les terrains	38
Une conception révisionniste achevée.....	38

IV. L'éclatement de la QI-CI : des méthodes bureaucratiques et des attaques morales	39
Manœuvres pour empêcher la discussion	39
Les expulsions	41
Les attaques morales : Napurí et Just	41
Notre parcours moral	42
V. Conclusions	43
L'importance décisive du programme et des méthodes organisationnelles	43
Nos avancées	43
IV - La Fondation de la LIT-QI	45
Thèses de fondation de la Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale	45
La nécessité de construire une organisation et une direction internationales	45
« L'existence d'une tendance trotskyste orthodoxe est un fait »	54
V - L'actualité de la IV^{ème} Internationale	57
Mise à jour du Programme de Transition - Thèse I :	57
Les bases de fondation de la Quatrième Internationale ont été confirmées par l'histoire	57
Pourquoi « Quatrième Internationale » ?	58
« La construction d'un parti révolutionnaire mondial des travailleurs est la tâche la plus considérable que l'être humain s'est jamais proposée. »	60
Chronologie	61
Nahuel Moreno : un marxiste au service de la classe ouvrière et de l'internationale	61
Index	74